The book cover features a monochromatic red background. In the upper half, there is a faint, high-contrast image of a person's face, possibly a woman, looking downwards. A large, white, stylized cross is superimposed on the right side of the cover, extending from the top edge down towards the middle. The title 'Epopée au Congo' is written in a large, white, serif font, with 'Epopée' on the top line, 'au' in the middle, and 'Congo' on the bottom line. The author's name 'David W. Truby' is at the bottom in a smaller, red, serif font.

Epopée
au
Congo

David W. Truby

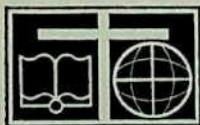
ÉPOPÉE AU CONGO

DOCUMENT AUTHENTIQUE
SUR LES HÉROS DE LA CROIX
PENDANT
LA RÉVOLTE DES SIMBAS

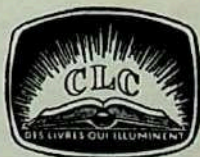
David W. Truby

Traduit de l'anglais
par Hélène Cruvellier

Mission en Territoires Non Evangélisés
9, Gunnersbury Avenue, London W 5



ÉDITIONS DES
GROUPES MISSIONNAIRES



LA CROISADE
DU LIVRE CHRÉTIEN

*Dédié à ceux qui ont sacrifié leur vie
pendant la révolte des Simbas, 1964.*

PRÉFACE DE L'ÉDITION ANGLAISE

C'est un véritable privilège d'écrire une préface à ce livre. Toute l'histoire des souffrances des hommes et des femmes au Congo, et particulièrement dans la province Nord-Est, pendant les soulèvements de 1964 et 1965 ne sera probablement jamais racontée, mais dans ce livre, M. Truby a réuni des matériaux de valeur et il nous a donné une vue d'ensemble de la situation. Quelques-uns d'entre nous qui avons été en contact étroit avec des missionnaires enfuis du Congo, à cette époque, ne pourront jamais oublier l'impression qu'ils ont reçue. C'étaient des hommes et des femmes qui « n'ont pas aimé leur vie jusqu'à craindre la mort ». Beaucoup d'entre eux étaient impatients de retourner à la première occasion à leur champ de travail. De nombreuses missions ont subi des pertes dans ces heures sanglantes, mais aucune n'en a supporté de plus lourdes que la Mission en Territoires Non Evangélisés. Cette mission a perdu certains de ses meilleurs ouvriers; hommes et femmes, jeunes et vieux, célibataires ou familles missionnaires, tous ont souffert. Cependant, quand tout cela aura été raconté, il y aura inévitablement des lacunes. Les missionnaires hésitent à livrer de telles expériences et ont tendance à faire peu de cas de leurs souffrances. Les paroles qui sont la conclusion du onzième chapitre de l'Épître aux Hébreux paraissent étrangement appropriées: « D'autres furent livrés aux tourments et n'acceptèrent point de délivrance afin d'obtenir une meilleure résurrection; d'autres subirent les moqueries

et le fouet, les chaînes et la prison; ils furent lapidés, sciés, torturés, ils moururent tués par l'épée, ils allèrent çà et là vêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvres; dénués de tout, persécutés, maltraités. ¹ » Ces paroles se sont réalisées à la lettre dans l'expérience de beaucoup de ces hommes et femmes remarquables. Cela peut paraître incroyable à certains, qu'au milieu du XX^e siècle, de telles souffrances aient pu être infligées par des hommes et des femmes à leurs semblables, mais tout ce qui est rapporté ici peut être prouvé, et tout ce qu'on ne peut rapporter ne ferait que souligner les profondeurs dans lesquelles la nature humaine déchue peut s'enfoncer sans la grâce de Dieu. Comme le fait remarquer M. Truby, ce n'est cependant qu'un aspect de l'histoire, car il y eut de remarquables actes d'héroïsme de la part des chrétiens congolais qui risquèrent leur propre vie par amour pour leurs amis missionnaires. L'Eglise congolaise, en proportion, souffrit beaucoup plus que les missionnaires; cependant les chrétiens restèrent fidèles à leur Seigneur.

Une fois de plus ces paroles se sont révélées exactes : « le sang des martyrs est la semence de l'Eglise ». Ce récit nous rappelle qu'il en coûte encore de suivre le Seigneur Jésus-Christ, mais la promesse est toujours là : « Si nous souffrons avec Lui, nous régnerons aussi avec Lui. » Il n'est pas sans importance que le mot grec traduit par « témoin » dans le Nouveau Testament, puisse aussi se traduire par « martyr ». Il y a des temps où le prix du témoignage est en fait le martyre.

Gilbert W. KIRBY.
30 Bedford Place
London, W. C. 1
Juin 1965

¹ Hébreux 11: 35-37.

PRÉFACE DE L'ÉDITION FRANÇAISE

Ce livre est pour moi écrit avec du sang et des larmes, car la plupart de ses héros, je les ai connus. En effet, quelques semaines avant le déclenchement brutal de la révolte, j'ai eu le privilège d'être pendant plusieurs jours l'hôte de la Mission en Territoires Non Evangélisés avec mon ami le pasteur Kenneth Downing, du Bureau Evangélique pour l'Afrique, de Nairobi. C'est à Stanleyville qu'à notre petite équipe devait se joindre le pasteur Benedict Asani, président des Eglises de la région. Pour moi, la Librairie Evangélique de Stanleyville, le « Kilomètre 8 », Benjwadi, Wanie Rukula et même bien plus loin, Bunia, ne sont pas des « noms » mais une foule de souvenirs précis que je revois en fermant les yeux.

Tout était si calme alors, et si l'on apercevait parfois quelques soldats de l'Armée nationale, c'était surtout quand ils défilaient au son d'une majestueuse musique militaire. L'œuvre spirituelle était très prospère et nul ne se doutait que toute cette région allait être mise à feu et à sang dans quelques jours. Nul ne pensait que devant le monument de Lumumba, amusant par sa naïveté, on allait bientôt immoler des centaines de victimes humaines comme devant une divinité sanguinaire.

Quand nous arrivâmes à Stanleyville, Kenneth Downing et moi, le premier missionnaire qui nous accueillit fut l'extraordinaire Hector Mac Millan, avec sa famille si riche en garçons et son immense camion. En quelques jours

nous sommes devenus une paire d'amis. Jamais je n'oublierai ce frère à la piété joyeuse. Je ne savais pas alors que Dieu me faisait l'honneur de connaître de près un des martyrs de Son Eglise.

En vérité nous ne pouvons pas comprendre pourquoi les uns sont épargnés par la foi tandis que les autres, par la même foi, doivent accepter la torture et la mort. Tous démontrent ensemble que la vie véritable est autre chose que notre existence sur la terre, et qu'il importe avant tout d'être prêt, à chaque instant, à nous offrir pour la gloire de Dieu.

Nous remercions M. Truby d'avoir parlé si sobrement des souffrances des missionnaires du Congo et nous exprimons notre reconnaissance envers les Groupes Missionnaires, éditeurs de cet ouvrage qui, nous le croyons, sera une source de bénédiction pour ses lecteurs.

En pensant à nous, et au plan de Dieu pour nos vies, n'oublions pas, après avoir refermé ces pages, de prier pour les Eglises de Stanleyville et les missionnaires qui y sont revenus.

Que ce sang et ces larmes puissent servir à la gloire de Dieu!

Jacques BLOCHER, pasteur.

LE REPAIRE DES LIONS

Une série de cris victorieux venant de la rivière Aruwimi éveilla la ville de Banalia à une action soudaine. « Le crocodile, le crocodile », et des cris plus forts encore ordonnèrent aux hommes de se précipiter au bord de la rivière pour être témoins de la mort d'un ennemi. Au milieu de clameurs, d'ordres et d'allées et venues, dans la confusion, un jeune missionnaire de Glasgow, William Gilvear, se joignit à la course vers la rivière, et arriva juste à temps pour voir tuer le crocodile. Les hommes, au son des mélopées et des cris, tiraient à terre un énorme crocodile enchevêtré dans un piège. Mais le crocodile avait encore beaucoup de vie. Tandis qu'il atteignait la terre, il courut vers l'homme le plus proche, chercha à le happer, mais fut entraîné dans la direction opposée avant d'avoir pu refermer ses mâchoires. On essaya par des lances de trouver un point vulnérable dans la cuirasse écailleuse de la brute. « Le crocodile, le crocodile », ces mots à nouveau transpercèrent l'air avec d'autres : « tuons-le, tuons-le ». Se tordant, se retournant, cherchant à happer de ses mâchoires prisonnières, et battant de

son énorme queue, le crocodile luttait pour vivre. William Gilvear resta cloué sur place près d'un Congolais trop âgé pour participer à ce sport. Une lance soudain atteignit l'œil du crocodile, et l'animal, ouvrant ses énormes mâchoires, laissa voir deux longues rangées de dents étincelantes, tandis qu'il renâclait de douleur. Dès que les mâchoires furent ouvertes, on plongea dans sa gorge une douzaine d'autres lances et, quelques minutes plus tard, le crocodile était étendu immobile sur le sable. « Il est mort, il est mort. » Les rives de la rivière renvoyaient ces mots en écho. Des messagers coururent au village de Banalia apporter la nouvelle. On sortit alors les couteaux, les machettes, les couteaux à double lames que traditionnellement les Congolais utilisent contre leurs ennemis ou pour tout autre usage. Rapidement ils tailladèrent à travers l'épaisse cuirasse du crocodile et découpèrent sa chair. Bill Gilvear regardait avec stupeur.

— Que vont-ils faire maintenant? demanda-t-il à l'ancien qui se tenait près de lui et surveillait la scène.

— Nous allons le manger, répliqua l'homme, déjà les femmes allument les feux.

— Comment! Vous mangez la chair d'un crocodile? s'enquit Bill Gilvear.

La bouche édentée de l'homme ricana :

— C'est notre ennemi, répliqua-t-il, il a mangé nos ancêtres, il nous mange, et maintenant, de colère, nous le mangeons!

— La chair du crocodile est-elle bonne à manger? demanda le missionnaire stupéfié.

— Le crocodile a le goût d'un gros poisson. Peu importe qu'il soit bon à manger ou non. C'est notre

ennemi. Ce sont nos habitudes, dit le Congolais ravi avec un tintement de victoire dans la voix, tandis qu'il s'en retournait au village réclamer une part de la viande rôtie.

William Gilvear priaït pour le Congo depuis cinq ans, et telle fut son introduction dans ce pays. Il avait beaucoup entendu parler de cet immense territoire d'environ 2 337 000 kilomètres carrés où vivaient 15 millions d'habitants. Il avait entendu dire qu'Hérodote en avait parlé cinq siècles avant la naissance du Christ et avait mentionné « les montagnes de la lune », faisant allusion, sans aucun doute, aux monts Ruwenzori et à ses « petits habitants » les Pygmées. Bien que l'équateur traverse le pays et lui donne une température moyenne de 25 degrés centigrades, les monts Ruwenzori sont cependant couronnés de neige d'un bout à l'autre de l'année. Voici donc le pays où Dieu l'avait appelé à témoigner pour Jésus-Christ, et voici les gens que Dieu lui avait mis sur le cœur et auxquels il devait annoncer les richesses insondables de Christ. Tandis qu'il retournait lentement vers la station missionnaire, il pensait à la mentalité traditionnaliste de ces gens qui, de colère, mangeaient la chair de leur ennemi, et il comprit, pour la première fois, la tâche gigantesque qui était devant lui; il ne put s'empêcher de se demander pourquoi la haine était si ancrée en eux. William Gilvear entreprit de sonder le problème et il découvrit que l'histoire, comparativement courte, du Congo n'était en aucune manière heureuse et que les Congolais avaient été traités rudement par beaucoup.

Jusqu'à la dernière moitié du XVIII^e siècle, le centre de l'Afrique avait été inconnu et inexploré et le bassin

du Congo restait *terra ignota*. Livingstone et Stanley pénétrèrent au cœur de ce sombre continent entre les années 1874 et 1877 et dans la ruée vers l'Afrique qui suivit, le roi Léopold de Belgique s'empara du Congo comme propriété privée. En 1885 naquit l'Etat libre du Congo, et dès 1908 la Belgique commença à l'administrer comme colonie. Quand Stanley arriva il trouva qu'il avait été précédé par des Arabes, marchands d'esclaves, qui depuis presque cinquante ans, cherchant l'or et l'ivoire, avaient pénétré fort loin à l'intérieur du Congo, pillant, effectuant des raids et massacrant ceux qui essayaient de s'opposer à leur recherche de butin, ivoire blanc, or pur, vies noires. La crainte et la tyrannie régnèrent parmi les peuplades primitives du Congo sous le chef arabe sans scrupules Hammed Ben-Hammed, plus connu sous le nom de Tippo Tip. Un jour Livingstone certifia avoir vu des marchands d'esclaves tirer sur la foule, tuant et massacrant hommes, femmes et enfants. En 1888, le cardinal Lavigerie fonda la Société belge antiesclavagiste pour supprimer le commerce des esclaves en Afrique centrale. De rudes combats éclatèrent. Il y eut de lourdes pertes de vies humaines parmi les commerçants arabes, les troupes de l'Etat libre et la Société anti-esclavagiste. Ce fut seulement le 22 septembre 1894 que le dernier bastion arabe capitula à Pweto (dans la Province connue aujourd'hui sous le nom de Katanga), et les Congolais furent ainsi débarrassés de leurs ennemis.

Puis suivirent soixante-dix années de colonisation belge. Les Belges avaient l'intention de développer les deux pays pour leur avantage réciproque. Ils dirigèrent

d'une main ferme, construisirent des villes, cultivèrent des plantations, construisirent des routes, des voies de chemin de fer, des ponts, et introduisirent tous les avantages de la civilisation occidentale. Ils développèrent les services scolaires, médicaux et sociaux et, peu à peu, l'obscurité primitive du Congo commença à disparaître. Mais à mesure que les années passaient, beaucoup de Congolais se mirent à envier la position supérieure de leurs colonisateurs et aspirèrent au jour où leur pays, devenu indépendant, ils garderaient les profits et seraient affranchis du joug de la domination des Blancs. Beaucoup de commerçants, manquant de délicatesse et de loyauté, avaient profité de la situation, exploité les Congolais pour le caoutchouc et commis des atrocités. On donnait peu pour un dur labeur et on ne se privait pas d'exploiter les femmes congolaises. Vers le milieu du XX^e siècle, le nombre de Congolais instruits avait rapidement augmenté et la poussée pour l'indépendance s'affirmait davantage. Un des chefs, Patrice Lumumba, dirigea une rébellion pour tenter de rejeter la domination belge, et exigea le retrait des Blancs sous la menace de constantes guérillas.

La Belgique, avec une rapidité surprenante, répondit à l'appel pour l'indépendance, rédigea une Constitution, et le 30 juin 1960 accorda l'indépendance. Aux premières élections, Lumumba obtint une majorité écrasante et devint premier ministre de la nouvelle nation. Après quelques mois de pouvoir seulement, il fut renversé, et très peu de temps après, assassiné. Ainsi furent semées les graines d'hostilités futures. Peu de temps après l'indépendance, Moïse Tchombé,

qui était au pouvoir au Katanga, essaya de se dégager du Gouvernement central et de former une province indépendante. Les forces de l'ONU intervinrent, écrasèrent le soulèvement et bannirent Tchombé. Trois autres premiers ministres se suivirent et s'efforcèrent, mais en vain, d'établir la paix, l'unité et la prospérité. Tout n'allait pas bien au Congo. Bien que le Gouvernement central eût obtenu aux élections une forte majorité, un groupe de gauche avait pris racine et gagnait rapidement du pouvoir. M. Adoula, le troisième premier ministre, dans un sérieux effort pour former un gouvernement stable, convoqua une conférence parlementaire à Lovanium en août 1961, mais il échoua malheureusement à satisfaire les exigences de ce groupe, et ainsi un parti de gauche d'opposition se forma qui, par la suite, s'engagea dans des actions subversives contre le gouvernement, ignorant la Constitution du pays et les principes démocratiques du Gouvernement. Il causa de l'agitation dans tous les domaines, organisa des soulèvements locaux et même à Léopoldville il y eut des actes criminels et on lança des bombes au plastic. Selon la procédure habituelle d'inspiration communiste, il s'infiltra dans les grands centres de population et gagna peu à peu du pouvoir. Trois révoltes successives éclatèrent contre les autorités locales dans le Kwilou, le Lomami et le Kivou.

Le groupe des rebelles établit son quartier général à Brazzaville, capitale de la République voisine du Congo (autrefois Congo français). Et ce fut là, en octobre 1963, qu'ils créa l'organisation connue sous le nom de



*Chenilles frites...
friandise congolaise!*



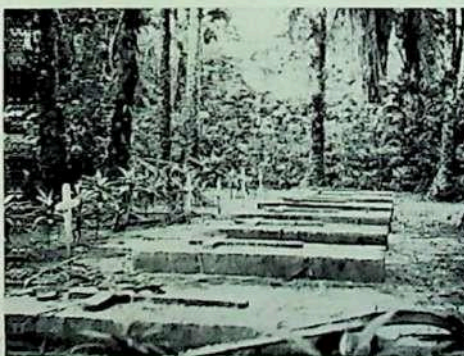
*Femmes aidant au ramassage
de feuilles pour le toit
d'une nouvelle maison*



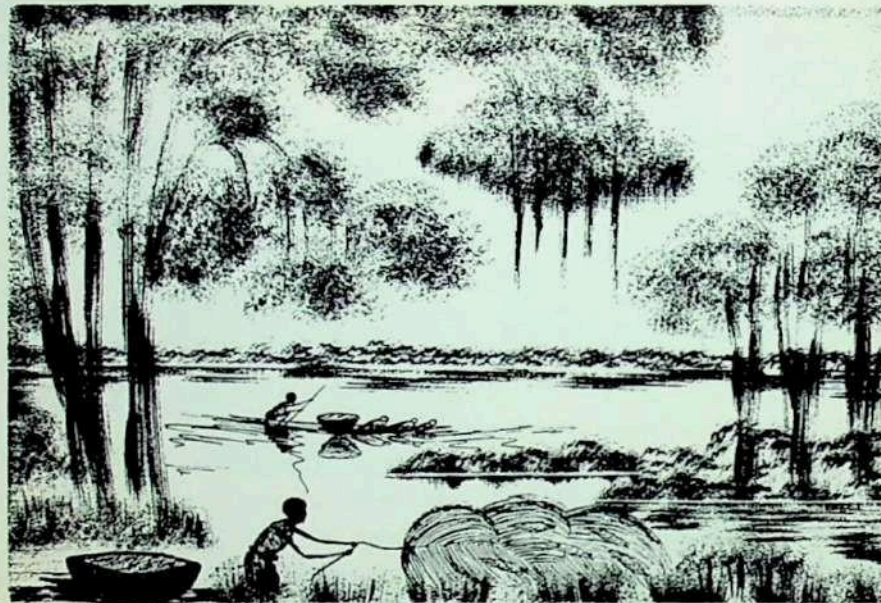
*Cette petite fille est
à l'abri du danger dans son parc.*



*Ils se préparent à partir
pour la chasse avec leurs filets
leurs lances et leur chien de chasse.
Remarquez la cloche au cou du chien*



*Tombes des victimes
tuées au cours des razzias d'arabes,
marchands d'esclaves.*



Fleuve Congo à Kinshasa vers le Gabon (vers le N. 186) à Kinshasa.

P. Spavici

Le fleuve Congo. Dessin à la plume et à l'encre, par un Congolais.



Le monument Lumumba, Stanleyville. Des centaines de Congolais furent massacrés devant ce monument commémoratif du chef-héros déjunt.

Comité de libération nationale. Ce comité accrut ses activités subversives jusqu'à ce que le pays fût désorganisé et inquiet. Alors M. Adoula démissionna, et le président Kasa-Vubu invita le D^r Moïse Tchombé à former un « Gouvernement de Salut Public », le 10 juillet 1964, et le chargea d'entreprendre la pacification du pays.

Ainsi M. Tchombé entra en fonction à un moment critique où le Comité de libération nationale avait gagné une terrible puissance. Le Gouvernement voulait achever la réconciliation nationale et réaliser la paix générale dans tout le pays. Il désirait préparer des élections générales afin qu'un gouvernement choisi par le peuple puisse être élu constitutionnellement.

Les chefs rebelles ignorèrent les intentions du Gouvernement, et une rébellion de grande envergure éclata sur cette belle terre du Congo. De même qu'Israël repoussa l'appel de Dieu à la repentance: « J'ai tendu mes mains tous les jours vers un peuple rebelle, qui marche dans une voie mauvaise, au gré de ses pensées » (Es. 65: 2), de même les rebelles rejetèrent l'offre du premier ministre et le pays courut à sa perte.

LES LIONS COMMENCENT A RUGIR

La rébellion était préparée avec soin et bien organisée. La formation de base des rebelles demanda plusieurs mois et se fit en grand secret. Plusieurs des chefs allèrent en Chine rouge pour une formation spéciale; parmi eux Mulele, qui, retournant au Congo en 1963, organisa *Jeunesse*, mouvement de jeunes, surtout en distribuant des tracts. Les rebelles envoyaient un groupe de jeunes dans un village, criant et vociférant que les « Simbas » — mot swahili signifiant « lions » — arrivaient. Peu de temps après ils étaient là en effet, armés d'arcs et de flèches, d'épées et de fusils, et ils semaient la crainte, terrorisaient les populations pour les amener à accepter le mouvement et recruter le plus d'hommes possible dans leurs rangs. Parce qu'en maints endroits les populations étaient mécontentes du gouvernement, elles faisaient volte-face et se joignaient à la cause des rebelles, en particulier là où l'on faisait usage des armes. Les rebelles alors disposaient de toutes les autorités locales, brûlaient fréquemment les bâtiments administratifs, bloquaient les routes pour empêcher les soldats du Gouvernement de les atteindre.

Si quelqu'un s'opposait ouvertement aux rebelles, il était tué sur-le-champ.

Les rebelles parcouraient la campagne par groupes de 40 à 60 hommes et lorsque deux compagnies se rencontraient, elles avançaient l'une vers l'autre, les arcs tendus, cependant que l'éclaireur demandait d'où ils venaient, ce qu'ils avaient fait, où ils allaient, et ce qu'ils allaient y faire. Les éclaireurs retournaient ensuite à leurs chefs et les deux compagnies s'unissaient ou se séparaient. La discipline était rigide. Chaque compagnie avait un secrétaire qui notait exactement les activités, y compris les méfaits de ses hommes. Tout était rapporté au « général » qui ordonnait quelquefois le châtiment du coupable. La punition habituelle était de le faire s'allonger à plat ventre et de le battre impi-toyablement. Les chefs rebelles utilisaient la sorcellerie et la superstition pour inculquer la crainte à leurs partisans et à ceux qu'ils réussissaient à soumettre. Ils racontaient aux soldats simbas que si l'on tirait sur eux, les balles en les atteignant seraient changées en eau, et s'il leur arrivait de mourir, ils ressusciteraient trois jours après.

Le sorcier jouait aussi son rôle. Depuis le début du travail de la Mission en Territoires Non Evangélisés du Congo, la sorcellerie était une des plus grandes puissances que rencontraient les missionnaires. En 1903, lorsqu'un petit groupe de révolutionnaires leva l'étendard contre un administrateur belge, ils envoyèrent chercher un célèbre sorcier qui prépara un mélange d'herbes variées et de cœurs d'animaux, dont on devait s'enduire le corps, ce qui, croyaient-ils, les mettrait

à l'abri des balles. Lors du soulèvement des Simbas, une histoire semblable se répandit. Pourvu que l'on criât « Mai-ya-Mulele » (eau de Mulele), on ne serait pas blessé par les balles ennemies. Lorsque les Simbas marchèrent sur Léopoldville, ceux qui dirigeaient l'armée des rebelles étaient les sorciers, et lorsque les troupes du Gouvernement central virent les sorciers, elles s'enfuirent pour sauver leur vie. Les Simbas avaient leur code moral. Ils avaient des règles strictes, ne toléraient ni le vol, ni l'adultère, ni l'ivrognerie, et il fallait aller au combat la tête haute et prendre soin de ne pas marcher dans le sang des tombés. Leur propagande était sans pareille. Le président Gbenye s'adressait sans arrêt par radio aux populations des territoires soumis. La plupart de ses discours étaient simplement des diatribes contre les Blancs, en particulier les Belges et les Américains, et contre n'importe quelle forme de capitalisme. Il dit un jour : « Tous les hommes sont nés égaux en ceci : ils sont venus au monde sans rien. Les ancêtres de l'homme blanc étaient vêtus de feuilles et de peaux de bêtes, mais ils s'élevèrent, et un jour les Américains vinrent en Afrique enlever des gens pour en faire des esclaves. Les Américains étaient à l'origine des Anglais qui, voyant que l'Amérique était un pays riche, quittèrent le leur pour y aller. Ils exterminèrent les Peaux-Rouges et s'emparèrent de leur pays.

» Après les razzias d'esclaves, vinrent les Belges, et s'ils n'emmenèrent pas nos gens comme esclaves, ils nous réduisirent à un esclavage d'un genre tout différent. Il fallut travailler pour de très petits gages.

» Notre grand chef, Patrice Emery Lumumba, lutta et mourut pour notre libération, et il la gagna, mais certaines de nos gens (le P. N. P. — Parti national populaire) étaient comme des bêtes. Quand un homme part pour la chasse il prend son chien. Cette bête attrape l'antilope ou toute autre bête pour son maître. De même l'homme blanc se servit du P. N. P. pour nous attraper et nous tenir en son pouvoir... »

Avec le temps la propagande du président Gbenye se fit plus violente et sa politique plus impitoyable. Il déclara ouvertement : « Nous ferons des fétiches des cœurs d'Américains et de Belges et nous nous vêtirons de leurs peaux. » Son collaborateur, le général Nicolas Olenga, a dit : « Les communistes chinois ont tué des millions et des millions de gens. C'est pourquoi ils ont réussi. Nous devons suivre leur exemple. » De plus leurs menaces étaient loin d'être vaines. A Stanleyville, ils assassinèrent le maire, M. Léopold Matabo, qui fut démembré vivant et mangé par les rebelles cannibales ; le secrétaire provincial, M. Gabriel Baleté ; le précédent ministre de l'Intérieur, M. Georges Kokonyange ; le directeur du Ministère de l'intérieur provincial, M. Pierre Alamazani, et beaucoup d'autres qui avaient occupé de hautes fonctions, avaient été élevés à l'étrangers ou avaient été en relation avec les capitalistes blancs détestés de tous, trouvèrent la mort. A Stanleyville seulement, plus de deux mille Congolais furent mis à mort, beaucoup devant l'immense monument à la mémoire de Lumumba et presque tous étaient l'élite de la population. Des manifestations de violence semblables se produisirent à travers les territoires

occupés par les rebelles. A Kindu, capitale de la province de Maniema, plus de huit cents fonctionnaires furent assassinés sans aucune forme de procès, tandis qu'à Paulis, le gouverneur, son secrétaire provincial et les fonctionnaires, professeurs ou magistrats étaient sommairement exécutés. Les uns furent forcés de boire de l'essence, après quoi ils furent vidés de leurs entrailles et brûlés. Plus de quatre mille périrent dans le district de Paulis et d'autres tueries eurent lieu à Bunia, Bumba, Uvira et Befale. Avant l'une de ces exécutions de masses, certifia un témoin oculaire, on joua des disques de danses et des jeunes d'environ dix ans obligèrent ceux qui allaient être exécutés à manger les bulletins de vote d'un récent référendum constitutionnel. Les rebelles se jetèrent ensuite sur eux avec des bâtons, des machettes et des fusils. Leurs corps furent ensuite chargés sur des brouettes et lancés dans la rivière non loin de là.

Malgré la puissance croissante des rebelles, la plupart des étrangers résidant au Congo décidèrent de rester, croyant qu'en qualité de non-combattants on les autoriserait à poursuivre leurs activités normales. Il n'en fut malheureusement pas ainsi. En dépit du fait que la détention d'otages est contraire à toute loi internationale, on empêcha les Blancs de quitter le pays et plus tard on les mit en maison d'arrêts, et plus tard encore on les emprisonna vraiment dans des hôtels, dans des camps militaires ou dans de grands bâtiments. L'importance des otages était double. Ils étaient d'abord un objet de marchandage pour la paix. Les chefs rebelles comprenaient que leur vie était en danger dès

le moment où ils avaient ouvert les hostilités, et ils espéraient pouvoir utiliser la présence d'un grand nombre de Blancs pour obtenir du Gouvernement central une paix amicale, et le contrôle sur une grande superficie du Congo. Deuxièmement, leur but, en retenant des otages blancs, était d'empêcher les pays occidentaux d'intervenir dans leur « combat pour la liberté ». Tout en ayant une chance raisonnable de renverser le Gouvernement central, ils ne savaient que trop qu'ils ne pouvaient égaler un contingent de soldats bien organisés et équipés de Belgique, d'Amérique, de Grande-Bretagne ou des Nations Unies. Ainsi Gbenye déclara ouvertement que si l'on utilisait contre eux des soldats blancs, les otages seraient traités comme des prisonniers de guerre et tués s'ils étaient menacés de capitulation forcée.

LA MORT DU PREMIER
MISSIONNAIRE U. F. M.¹ AU CONGO

Au nord de l'immense forêt Ituri, une route unit les villes de Bumba, Ekoko et Akéti. Une des plus grandes stations de la mission se situe à Ekoko avec dispensaire, maternité, grande école primaire instruisant plus de quatre cents enfants, collège secondaire, école biblique et école normale. Plus de cinquante missionnaires travaillent dans cette seule station. L'école du dimanche a un développement extraordinaire et non seulement elle groupe plus de cent quarante enfants, mais encore elle a vu beaucoup de conversions au cours des années. En plus de cette école du dimanche centrale, une autre en dehors de la ville s'occupe des enfants de la léproserie. Plus de quatre-vingts enfants la fréquentent, semaine après semaine. Les mouvements de jeunesse *Lumières* et *Flambeaux* sont aussi florissants sur cette station. Akéti a produit une riche moisson d'âmes et possède une Eglise active dont le pasteur est un Africain; dans presque tous les villages avoisinants il y a des groupes de croyants. Plus de soixante

¹ U. F. M. est l'abréviation du nom de la « Mission en Territoires Non Evangélisés » (The Unevangelized Fields Mission).

évangélistes congolais travaillent sans arrêt parmi eux. Sur une population totale de quatorze mille, plus de mille sont des chrétiens actifs, et chaque matin à 6 heures une réunion de prières réunit plus de cent personnes. Quand la crise isola ce district, M^{lle} Joan Pengilly et M^{lle} Jean Raddon étaient déjà parties ailleurs, M^{lle} Jean Sweet s'était déplacée vers la station de Boyulu pour y passer les vacances scolaires avec son amie inséparable, M^{lle} Olive McCarten. Ainsi donc il y avait à Ekoko: le pasteur et M^{me} William Scholten, de Floride (Etats-Unis) et leurs cinq enfants: William « Ike » (huit ans), Robin (sept ans), Stephen (quatre ans et demi), Bruce (trois ans), et Sandy (un an et demi); M^{lle} Betty O'Neill, d'Irlande, et M^{lle} Pearl Hiles, des Etats-Unis. Il y avait aussi à Akéti M. et M^{me} Charles Mann, d'Amérique, avec leurs deux enfants, Stephen (deux ans et demi) et Cynthia (neuf mois). Quelques mois seulement avant la crise, toutes les stations avaient été pourvues d'un poste émetteur de radio qui se prouva être d'un grand secours avant d'être confisqué par les rebelles.

Une fois les frontières fermées, les missionnaires continuèrent à travailler le plus possible. Betty O'Neill réparait sa machine à coudre en y déversant des marmites d'eau bouillante pour enlever l'huile et la poussière amalgamées. Bill Scholten nettoyait les terrains de la mission et tous contribuaient à l'activité de la maternité. Des services avaient lieu régulièrement le dimanche à l'église, et le groupe d'études bibliques se réunissait dans la semaine. Le mercredi 5 août 1964, ils entendirent au poste de radio interstation, Al Larson

parler avec force et clarté de la situation inquiétante à Stanleyville. Ils décidèrent de diffuser les nouvelles toutes les deux heures; Wanie Rukula ne répondait déjà plus. Le vieux Michel, l'évangéliste de la station d'Ekoko, très bouleversé, pressentait que quelque chose n'allait pas. Le samedi 8 août, la station d'Ekoko put encore entendre Al Larson à la radio, mais il lui fut impossible d'émettre. On n'avait toujours pas de nouvelles de Wanie Rukula. Le 11, M^{lle} O'Neill entendit à la radio le D^r Sharpe de Bongondza dire que, d'après les nouvelles de Stanleyville, les rebelles avaient saisi tous les postes de radio; deux jours plus tard, M^{lle} Olive McCarten, de la station de Boyulu, déclara que vraiment la situation était tendue et qu'on s'attendait à tout instant à voir confisquer les postes émetteurs. Le vendredi 14, la situation s'aggrava encore. On apprit que le camion d'Hector McMillan avait été confisqué et que les missionnaires de la Mission baptiste et des religieuses catholiques avaient évacué Basoko.

Le jour suivant, ils apprirent que des soldats venaient chercher leur camion, aussi envoyèrent-ils un jeune garçon porter un message à M. Charles Mann. Les Simbas l'arrêtèrent, prirent sa bicyclette et le renvoyèrent à la station. Pour compliquer la situation, le pauvre Bruce Scholten tomba dans une fourmilière et fut cruellement piqué. Le dimanche, Betty, dont c'était le tour de diriger la réunion du soir, demanda ardemment au Seigneur de lui inspirer le message qui soutiendrait tous les cœurs. Elle parla ce soir-là sur « les hommes de Dieu en situation critique. — Il n'y a pas

de situation critique pour Dieu. » Le mardi 18 août, un groupe de soldats de l'Armée nationale vint chercher la voiture de la station, et Bill partit avec eux pour essayer de la ramener. La journée s'acheva et Bill n'était pas de retour. L'anxiété grandissait; alors le Seigneur rappela à Pearl Hiles le verset 8 du Psaume 121: « L'Eternel veillera sur ton départ comme sur ton arrivée, dès maintenant et à toujours. » A 11 heures du soir, Bill revint par une route détournée. Le jour suivant, on s'aperçut qu'on avait essayé de pénétrer par effraction dans la maternité pour emporter lits et meubles et qu'on s'était aussi efforcé de dérober les livres de la librairie. Puis Bill tomba malade. La semaine s'acheva le 23 août par de bonnes nouvelles de Wanie Rukula. A Ekoko, à l'église, on annonça qu'il était imprudent de donner asile à qui que ce soit. Le jour suivant, un jeune garçon fut assassiné devant les habitants d'Ekoko. Un groupe de jeunes enfants, vêtus de feuilles de palmiers, vint demander à Bill de les emmener à Bumba pour se battre. Bill leur répondit qu'il ne pouvait conduire des enfants à la guerre. Ils s'adressèrent alors à l'évangéliste de la station, mais Bill intervint en déclarant qu'on ne pouvait, en aucune façon, utiliser une voiture de la mission pour des fins guerrières. Ils s'éloignèrent pour revenir vers 5 heures de l'après-midi avec un véhicule qui stationna et klaxonna sans arrêt devant la maison d'un missionnaire en congé jusqu'à ce que Bill sortît voir ce qu'ils voulaient. Un capitaine simba fort désagréable, un autre soldat et un enfant d'environ dix ans cherchaient « le frère du capitaine, évangéliste de village ». Bill ne

pouvait les aider. Ils étaient cependant résolus à capturer l'homme; apprenant que la route était mauvaise et sachant qu'ils étaient des conducteurs inexpérimentés, ils ordonnèrent à Bill d'aller avec eux. Puis ils pénétrèrent de force dans la maison. M^{me} Scholten signala à Betty d'emmener les enfants dans la chambre pendant que les Simbas vidaient le réfrigérateur de toute nourriture. Ils demandèrent ensuite au « boy » un couteau. Il hésita une seconde, ce qui à nouveau mit les soldats en colère; ils le battirent puis l'attachèrent au pare-chocs de leur voiture. Quand Bill et les soldats partirent, le garçon terrifié demandait grâce et le capitaine ordonna à ses collègues simbas de lui crever les yeux. Bill plaida en sa faveur et il fut relâché. Mais afin de montrer sa puissance, le capitaine tira sur Bill et lui roussit les cheveux, menaçant de le tuer avec la prochaine balle. Bill, déjà affaibli par une malaria prolongée, monta en taxi et partit à la recherche du frère du « capitaine ». Ils parcoururent des kilomètres et Bill ne revint pas à Ekoko avant 4 heures du matin le jour suivant. Ils reçurent encore de fréquentes visites des Simbas. Ils furent un jour tous placés en dehors de la maison pour être photographiés par le capitaine, pendant que le soldat tenait son fusil à quelques doigts de la tête de Betty O'Neill. Puis cela changea soudain. Le capitaine fit des excuses à Bill pour l'avoir envoyé si loin, ne sachant pas qu'il avait été malade, et le soldat qui avait volé le poste de radio de Betty lui donna quelques poulets. Ce fut un mauvais marché, car le propriétaire précédent des poulets n'ayant pas été assez payé, les réclama. Bien que leur poste émetteur eût été

confisqué, ils s'étaient arrangés pour garder un poste de radio et ils apprirent par les informations de la B. B. C. de Londres qu'on avait « une inquiétude croissante pour les missionnaires au Nord-Est du Congo ». Puis vinrent d'autres nouvelles par *La Voix de l'Amérique*: on avait évacué les missionnaires de Stanleyville et les rebelles avaient refusé à un avion de la Croix-Rouge la permission d'atterrir.

Le samedi 5 septembre 1964, les Simbas vinrent prendre le camion de la station, et cela brisa presque le cœur des missionnaires, car ils étaient maintenant dans l'impossibilité de se déplacer. Cependant l'œuvre continua. Un des fidèles chrétiens, nommé Nester, emmena sa femme à la maternité, le 6 septembre, demandant à Dieu un fils. Ils avaient déjà trois filles. Tandis que Nester attendait patiemment à l'extérieur, Betty se préparait à la délivrance. Elle préparait aussi avec soin les mots pour annoncer la nouvelle au père anxieux, quelle que soit l'éventualité. Quelle joie ce fut pour elle de voir un garçon venir au monde; mais en examinant l'enfant, elle constata qu'il avait six doigts à chaque main. Impossible d'avoir recours à un médecin et tout délai pouvait être fatal; elle supprima donc les doigts supplémentaires. Après avoir apporté la nouvelle à Nester, elle eut encore à faire face à un autre problème. Une malade dont la grossesse avait été pénible, eut un accouchement plus pénible encore, et presque en même temps arriva la nouvelle que les Simbas avaient tué son mari. Si soigneusement que ses mots fussent choisis pour lui annoncer la nouvelle, ils semblaient inappropriés. Le dimanche 13 septembre

fut un jour sombre. Bill Scholten était malade, souffrant de fièvre et de diarrhée. Au moment du repas, des Simbas armés arrivèrent dans deux camions et entourèrent la maison des Scholten. On leur ordonna brutalement de sortir et un des hommes poussa Pearl Hiles de la crosse de son fusil. On leur dit qu'ils allaient être fusillés et on leur ordonna d'ôter leurs chaussures et leurs chaussettes et de s'asseoir sur le sable. Puis une discussion s'éleva parmi les Simbas et Bill fut chargé de rassembler quelques prêtres. Il partit et l'exécution de ceux qui restaient n'eut jamais lieu. Bill revint tard cette nuit-là à la station et repartit presque immédiatement avec les Simbas, s'efforçant toujours de protéger autant qu'il le pouvait les biens de la mission. Ils attendirent des nouvelles pendant plus d'une semaine. Le 19 septembre, on leur dit que Bill était encore à Akéti et en prison. Le 22 septembre, vers 9 h. 30 du soir, trois fidèles Congolais vinrent avec une lettre de Charles Mann. Betty l'ouvrit en toute hâte et lut avec horreur que Bill était parti vers le Seigneur le 16 septembre. Cette nouvelle fut un grand choc et Betty et Pearl allèrent la dire à M^{me} Scholten. Elle la reçut avec courage, sachant que son bien-aimé avait beaucoup souffert, d'abord de malaria, ensuite de ces longues marches forcées sur des routes de forêt et qu'enfin, accusé d'être un espion américain, il avait été durement battu.

William Henry Scholten naquit à Kalamazoo, Michigan, Etats-Unis, en 1931, et étudia au Collège biblique de Columbia, en Caroline du Sud, et au Collège d'Etat de l'est¹ du Tennessee. Il servit le Seigneur

en Belgique pendant trois ans, étudiant le français et s'occupant de brochures et de publications chrétiennes. Il accomplit un vaste tour d'horizon en France et posa les fondations de la fusion de la Mission des Alpes dans l'Ain et en Savoie, avec la Mission en Territoires Non Evangélisés. Arrivé au Congo en 1962, il enseigna à l'Ecole normale d'Ekoko et commença un travail éminemment fécond parmi les jeunes; un aspect de ce travail fut une troupe de cinquante garçons bien entraînés et en uniforme (Mouvement des Flambeaux). On avait obtenu des tentes et de l'équipement de pêche pour les attirer au cours de formation chrétienne que Bill leur donnait avec beaucoup d'enthousiasme. Les week-ends consacrés au travail parmi les jeunes étaient la joie de son service missionnaire et il fut un homme aux multiples capacités.

Peu de temps après qu'on eût reçu la nouvelle, William « Ike » Scholten, âgé de huit ans, s'éveilla et commença à tousser. M^{me} Scholten alla s'occuper de lui. Elle le soigna et décida de lui annoncer la nouvelle.

— Je désire te dire quelque chose, commença-t-elle avec courage.

Le petit garçon leva les yeux et dit:

— Oui, je sais, maman, papa est parti pour être avec Jésus.

Une femme congolaise le lui avait dit, cet après-midi là; pensant que sa mère ne voulait pas lui en parler, il était allé se coucher sans dire un mot. Cinq jours plus tard, c'était le huitième anniversaire de Ike. Juste avant le repas, les Simbas arrivèrent dans trois camions et dressèrent une barrière autour de la station. Ils

pillèrent et saccagèrent plusieurs maisons et les enfants furent terrifiés. Ils vinrent même dans leur chambre et annoncèrent qu'ils allaient manger quelques-uns des enfants et l'un d'entre eux dit plus tard qu'il désirait épouser Robbin (sept ans). Le pauvre Ike n'eut pas un heureux anniversaire. Pas de gâteaux, pas de jeux, pas de cadeaux. Simplement un baiser de maman lorsqu'elle le mit au lit.



Le mouvement de jeunesse Simba se joint au défilé.



Après sa conversion, le sorcier guérisseur de Maganga brûla publiquement ses fétiches, ses amulettes et autres objets de sorcellerie.

Avant l'évacuation, la Mission s'occupait de centaines de lépreux, leur fournissant non seulement le traitement, mais aussi le vêtement et quelquefois le logement.





Simbas défilant à Stanleyville.

*Les chefs des rebelles (de gauche à droite): l'attaché militaire de Gbenge;
Christophe Gbenge; Gaston Soumialot; Nicolas Olenga;
le chef du mouvement «Jeunesse».*



EMPRISONNÉS
DANS DES CASERNES

Comme les frontières fermèrent vers la fin de juillet, un bon nombre de serviteurs de Dieu étaient pour une raison ou pour une autre absents du territoire. M. et M^{me} D. Muchmore et leurs deux garçons, et M. et M^{me} W. Snyder et leurs trois enfants étaient retournés en congé aux Etats-Unis. M^{lle} Joan Pengilly et M. William Gilvear avaient été rappelés auprès de leurs parents gravement malades et M^{lle} Jean Raddon était en congé. M. et M^{me} Herbert Harms et M. et M^{me} C. Sigg et leur famille étaient à Réthy et pouvaient facilement traverser la frontière de l'Ouganda. M. Marshall Southard et M^{lle} Sue Schmit étaient à Léopoldville, l'un revenant d'une conférence, et l'autre visitant son frère; M. et M^{me} Barrie Morris étaient chez eux, le directeur de l'Ecole d'agriculture leur ayant offert le voyage par avion pour les grandes vacances. Mais soixante-sept missionnaires et enfants de la mission furent pris au piège.

En dehors de Stanleyville se dresse l'imposant quartier général où presque tous les missionnaires ont séjourné une fois ou l'autre.

Le bâtiment fut à l'origine acheté comme home d'enfants, mais les enfants ayant été transférés au home et à l'école de l'*Africa Inland Mission*, le bâtiment fut par la suite transformé en quartier général administratif et hôtel pour ceux qui traversaient Stanleyville. Chaque missionnaire avait, à un moment ou à un autre, séjourné au « Kilomètre 8 » et apprécié la chaude et affectueuse hospitalité de Al Larson et de sa femme Jean.

Dans ce bâtiment se trouvaient le pasteur et M^{me} Larson et leur fille Carol, âgée de deux ans; M. et M^{me} Robert McAllister et leurs trois enfants qui, étant venus de Ponthierville à Stanleyville pour achats, avaient été pris au piège; le pasteur et M^{me} McMillan et leurs six enfants; M. et M^{me} C. Davies, missionnaires de l'*Africa Inland Mission* et travaillant à l'Institut biblique de Banjwadi et deux enfants; M^{me} Southard et son fils Larry; les demoiselles J. Erskine, V. Walker, O. Bjerkseth, et M. et M^{me} D. Carper et leur fille Catherine.

Au début les missionnaires continuèrent leur travail sans en être empêchés, parcourant les alentours sans trop de restrictions, prêchant, et distribuant de la littérature. Mais au fur et à mesure que la bataille s'intensifiait, les pressions contre eux augmentaient. Des groupes de Simbas visitaient régulièrement le quartier général, et quelquefois demandaient des vivres, de l'essence, de l'argent, des véhicules et des émetteurs. Au début ils étaient fidèles à leur code moral de ne rien dérober. Un après-midi un camion s'arrêta et un groupe de Simbas entra sur les terrains de la

mission. Hector McMillan et Bob McAllister vinrent à leur rencontre, et leur chef, âgé probablement d'environ quatorze ans, demanda: « Deux poulets, immédiatement. » Bob répondit aussitôt: « Je n'ai pas de poulets. » Le Simba, le regardant droit dans les yeux, répliqua avec virulence: « Tu mens. » Bob, alors, insista sur la véracité de sa réponse. « J'avais des poulets, mais je les ai laissés à Ponthierville où j'habite. » Le Simba, voyant qu'il évitait la discussion, se tourna vers ses hommes et commanda d'une voix dure: « Lions, fouettez-le! » Les lions devinrent soudain comme des poules mouillées et ne se dirigèrent pas vers le missionnaire de 1 m. 70 et 95 kilos! L'ordre fut alors répété: « Donne-nous deux poulets. » Bob répliqua encore: « Je n'ai pas de poulets à donner ». Malheureusement, à cet instant, un poulet abandonné parut et commença à picorer entre les pierres à la recherche de nourriture.

Le chef simba triomphait: « Il y a un poulet dans ton jardin, et tu nous mens. »

Bob insista encore: « Ce n'est pas le mien », répliqua-t-il, ce qui mit en fureur le Simba. « Alors, à qui appartient-il? » Bob plaida l'ignorance. Cependant les autres Simbas qui, évidemment, essayaient d'obéir à leurs règlements, s'impatientèrent, désireux de boire un bol de bouillon de poulet, et se mirent à poursuivre l'innocent volatile. L'infime créature au plumage blanc les fit beaucoup courir et, après avoir plusieurs fois évité d'être capturée, tomba finalement sur le sol et fut saisie. Cela posa un problème aux Simbas. L'oiseau devait être donné à la cause et non volé. Billy McAllister,

âgé de douze ans, de plus en plus curieux, se glissa vers son père pour voir ce qui se passait. Les Simbas l'aperçurent et lui donnèrent le poulet. « Va le mettre dans le camion », ordonnèrent-ils. Sur quoi, Billy sortit du terrain et plaça l'oiseau effrayé sur le camion en attente sur le bord de la route. Son père observait avec terreur, tandis que les femmes, des fenêtres de la maison, surveillaient chaque geste. Tous prévoyaient qu'ils ordonneraient aussi à Billy de monter sur le camion. Par bonheur il n'en fut rien, et ils partirent avec leur butin.

Les rebelles effectuaient parfois des inspections à domicile. Deux semaines plus tard, un groupe très rude arriva pour se livrer à une telle inspection. Il était évident que certains des plus jeunes attendaient l'occasion de verser le sang de l'homme blanc et maniaient dangereusement la gâchette de leur fusil. L'accueil courtois qu'ils recevaient ne justifiait pas un tel traitement; aussi lorsque après l'inspection ils furent accompagnés sur le terrain, l'un d'entre eux leva son fusil jusqu'à l'épaule et tira en l'air en poussant des cris perçants. David McAllister, âgé de dix ans, jouait par là; entendant les coups de feu, il se précipita aux pieds des « lions » pour ramasser les cartouches comme souvenirs. Au milieu des cris perçants, des appels et des menaces, il se frayait un chemin entre les jambes des soldats pour compléter sa collection. Dans une autre occasion, un groupe de rebelles vint flâner sur les terrains de la mission et plusieurs allèrent à sa rencontre.

— Nous voulons de la viande, commença le chef des rebelles.

— De la viande! répliqua Bob McAllister, regardez tous ces villages. Il n'y a de viande nulle part. Vos camarades venus de Stanleyville ont ramassé toute la nourriture à des kilomètres à la ronde.

Le rebelle parut abattu.

— Mais nous n'avons que du riz, et le riz sans viande n'est pas bon!

Le visage de Bob s'éclaira et feignant la surprise il répartit:

— Du riz? Vous avez du riz? Je voudrais que nous eussions du riz!

Sur quoi, le rebelle, ayant maintenant l'air triste et tourmenté, s'enquit:

— Tu n'as donc pas de riz, missionnaire?

— Il nous en reste un peu, répondit Bob avec sincérité, mais il nous en faudrait beaucoup plus pour nourrir notre grande famille.

Le rebelle se frotta le menton, comme s'il réfléchissait profondément, puis, ému d'angoisse et de pitié, il dit: « Missionnaire, si jamais je te rencontre à Stanleyville, je te donnerai du riz. » Puis les lions en colère partirent doux comme des agneaux.

Les écoles étaient fermées et les enfants trouvaient déprimant d'être confinés dans le jardin du quartier général, et la tension dans laquelle vivaient leurs parents les rendait turbulents et irritables. Pendant les quelques premiers jours, ils jouèrent au cerceau avec de vieux pneus et M. Larson s'arrangea pour leur procurer deux bicyclettes. Mais les parents tourmentés devaient sans cesse avoir l'œil sur eux et sans arrêt rectifier: « Il ne faut pas courir après les poulets, il ne

faut pas ramasser des cartouches, il faut rester tranquille quand les rebelles sont là, il ne faut pas se trouver sur leur chemin, il ne faut pas s'approcher de leurs voitures... etc., etc. » Un soir, après que les jeunes se furent retirés, les missionnaires prièrent, discutèrent et décidèrent que le mieux était d'organiser un emploi du temps par des leçons quotidiennes. M^{me} Lois Carper et M^{lle} V. Walker assurèrent un programme scolaire normal de 8 h. 30 à midi, et de 13 h. 30 à 15 h. 30, tandis que M^{lle} Olive Bjerkseth donnait des leçons de français. Ainsi leur esprit était occupé. M^{me} McMillan organisa avec compétence un jardin d'enfants pour les plus jeunes. La nourriture commençait à manquer et les hommes parfois durent aller se ravitailler à Stanleyville. A mesure que les jours succédaient aux jours, la tension augmentait. Un soir le petit Larry Southard, âgé de quatre ans, agenouillé à côté de sa mère pour faire sa prière, dit ceci: « S'il te plaît, Jésus, entraîne les Simbas loin, bien loin dans la forêt, afin qu'ils ne puissent plus retrouver leur chemin de retour. »

La présence de sages-femmes au « Kilomètre 8 » fut bientôt connue et M^{me} McAllister et M^{lle} Mina Erskine furent appelées à six reprises pour des accouchements dans des villages et durent faire l'aller et le retour à bicyclette. La réunion de femmes qui se tenait dans la maison de l'une d'entre elles continuait et pendant cette période M^{lle} Erskine eut le privilège d'en conduire une au Seigneur. Les missionnaires, comprenant qu'ils devraient faire quelque chose pour les plus jeunes commencèrent une classe biblique pour les filles de

dix à vingt ans qui en réunit quatorze, tandis que les hommes s'occupaient à faire d'un vieux hangar une pièce supplémentaire, projet en suspens depuis plusieurs mois. Les Simbas, cependant, continuaient leurs fréquentes incursions.

Une nuit, un groupe de rebelles, l'air farouche, entra dans la maison sans y être invité, et Bob McAllister alla à leur rencontre. Sans leur laisser le temps d'exiger quoi que ce soit, et souriant aimablement, il demanda au chef :

— Ne viendriez-vous pas de Ponthierville ?

Immédiatement le visage du rebelle commença aussi à sourire, et d'une voix presque vibrante, il répondit :

— Mais oui, j'en viens.

— N'est-ce pas magnifique ? dit Bob en lui tendant la main. Je suis le missionnaire protestant de Ponthierville.

Sur quoi le rebelle, se tournant vers ses collègues, leur dit :

— Ce sont de braves gens. C'est le missionnaire de Ponthierville. Laissons-les et partons d'ici.

Bob les escorta jusqu'à la porte et demanda à son « vieil ami » :

— Quand avez-vous quitté Ponthierville ?

Le rebelle, toujours souriant, répliqua :

— Il y a douze ans.

Ce fut un heureux sujet de conversation pour Bob et les missionnaires, car il ne travaillait à Ponthierville que depuis dix-huit mois !

Dans une autre occasion, les Simbas arrivèrent et arrêtaient tous les hommes, mais par la suite ils

relâchèrent Bob McAllister comme étant Britannique; sur quoi il plaida immédiatement pour Hector McMillan qui, dit-il, venant du Canada, était aussi Britannique. Il fallut un moment pour expliquer où était le Canada et en quoi il était distinct de l'Amérique; mais finalement ils furent satisfaits. Ainsi Bob et Hector revinrent au « Kilomètre 8 ». A peine avaient-ils raconté leur histoire qu'un autre camion chargé de rebelles arriva. Ils demandèrent cette fois un véhicule. Il faisait déjà nuit et Bob répliqua :

— Vous avez déjà ma voiture. C'est une Land Rover que vous pourrez trouver à Stanleyville si vous la cherchez.

Le rebelle ne se laissa pas démonter :

— J'ai besoin d'une autre voiture.

— Mais vous avez déjà la mienne, dit Bob.

La patience du Simba était épuisée; se tournant vers ses camarades, il commanda :

— Ouvrez ce garage, lions. Ouvrez immédiatement cette porte!

A ce commandement, un tout jeune « lion » fonça sur la porte. Sans lui laisser le temps d'endommager la porte ou de se blesser, Bob marcha tranquillement vers lui et lui dit :

— Prends patience, mon gars, j'ouvre la porte avec la clé. Quel est ton grade et ton nom?

Le jeune garçon répondit :

— Major John.

— Fort bien, major, répliqua le missionnaire, tu n'auras cette voiture qu'après avoir accepté par écrit l'entière responsabilité de cette voiture qui n'est pas

la propriété de la mission mais celle d'un homme de Stanleyville.

Il écrivit une lettre avec quelques difficultés puis il entra dans la voiture; Bob ouvrit la porte opposée, dirigea la lumière de sa lampe sur le visage du Simba afin de l'éblouir et de sa main gauche enleva la carte d'identité de la voiture.

— Où est le chauffeur? demanda le major John.

Personne ne s'avança, ce qui amena le major à changer ses plans. Une autre vieille voiture dut être abandonnée tandis que le chauffeur montait dans celle du missionnaire. Comme il mettait la main à la clé de contact, Bob fit remarquer:

— Major, un mot seulement avant votre départ. Avez-vous remarqué que ce camion n'a pas de lumière?

— Comment, pas de lumière? répéta le rebelle en écho. Dans ce cas, nous devons suivre un autre camion et utiliser ses lumières.

Mais Bob McAllister ne s'avouait pas battu:

— Major, encore un mot avant que vous ne partiez. Ce camion a de très mauvais freins, et vous pourriez finir dans un fossé.

— Impossible, impossible, cela ne peut aller! cela ne peut aller! répétait en trépignant le chef des rois de la jungle... et ils partirent sans véhicule.

Cependant la tension montait. Les enfants sentaient le danger, mais se concentraient sur leurs leçons autant qu'ils le pouvaient. M. Latham, membre de l'O. N. U., les invita chez lui, à 2 ou 3 kilomètres de là. Ils examinèrent avec attention son modèle réduit de chemin de fer. M. Latham donna aux garçons toute

une série de modèles à construire; ils firent ainsi un village avec église, garage, chemin de fer et maisons. On produisit aussi avions, voitures et parachutes par vingtaines, et l'habileté de M. McMillan joua un grand rôle dans l'organisation des récréations des jeunes. Il surveilla la construction d'un moteur électrique et le munit d'une batterie de voiture de 6 volts, puis il leur montra comment se servir d'outils pour fabriquer des lampes de chevet pour leurs chambres. On récupéra des lampes d'une Volkswagen au rebut et l'énergie fut fournie par des piles. Les tout petits passèrent du temps à trier de vieilles cartes de Noël. Le samedi soir on jouait aux dames, au tennis de table et à d'autres jeux, écrits ou bibliques. Hector McMillan, toujours avec humour, s'arrangeait pour alléger l'atmosphère et provoquer le rire. Un soir, pendant que les parents avaient une réunion de prières et que les enfants jouaient gaîment, les grands garçons s'esquivèrent sans bruit. On s' alarma de leur absence et les plus jeunes affirmèrent ne pas connaître l'endroit où ils se trouvaient. On leur avait recommandé assez fermement de ne pas sortir et de ne pas faire de bruit. Où donc pouvaient-ils être? Les parents anxieux fouillèrent systématiquement la maison et les retrouvèrent allongés sur le dos, contemplant la pleine lune et le ciel parsemé d'étoiles. Tandis que novembre succédait à octobre, la tension augmentait. Al Larson, Del Carper et Charles Davies (*Africa Inland Mission*) furent arrêtés et ne revinrent pas dans leur famille. Ils furent emprisonnés au Chutes Hotel. M. McAllister et M. McMillan furent aussi arrêtés mais relâchés dès qu'ils prouvèrent

ne pas être américains. Pendant ce temps, M. Gscheidle alla volontairement au « Kilomètre 8 » pour sauvegarder les dames missionnaires. Les visites des Simbas devenaient plus fréquentes et ils étaient sensiblement plus grossiers et exigeants. Ils demandaient d'abord de l'argent, puis de l'essence, des vivres. Ils fouillaient aussi les immeubles à la recherche de caméras, de machines à écrire, magnétophones ou émetteurs. Peu à peu, les missionnaires furent dépouillés de tout ce qui avait quelque valeur. Les Simbas ne savaient pas que deux barils de pétrole et des milliers de francs représentant le salaire des instituteurs étaient cachés dans un trou dans un des murs. Jusqu'à la fin, les missionnaires s'efforcèrent de garder deux camions. Un jour, les rebelles exigèrent avec intransigeance l'Opel de M^{lle} Viola Walker. Elle n'avait pas de radiateur, aussi les rebelles la remorquèrent-ils avec une Land Rover et l'emmenèrent-ils. Le 23 novembre 1964, ils revinrent chercher le dernier camion. Il appartenait à Del Carper, était presque neuf et avait été muni de sièges pour le transport des enfants de la mission à Rethy. La perte de ce dernier véhicule fut vraiment sensible. Elle immobilisait les missionnaires et ils le virent partir à contre-cœur. La discussion avait réussi plusieurs fois pendant l'occupation, mais maintenant les rebelles étaient résolus. Tandis que le major John commandait à son chauffeur, un jeune rebelle de treize ans, de prendre le volant, Bob McAllister alla vers lui, et, debout à quelques pas de son fusil, lui dit : « Major, je désire prier avant que cette voiture ne quitte la mission. C'est la dix-septième que vous nous avez prise, et c'est la

dernière que nous ayons. Vous nous laissez dans l'obligation de parcourir à pied un immense territoire, pour prêcher la parole de Dieu et continuer notre travail éducatif et médical. »

Le major resta immobile, tandis que Bob fermait les yeux, baissait la tête, et commençait à prier, demandant à Dieu de ramener le camion en bon état. Soudain le jeune « lion » interrompit la prière et demanda à Bob de prier afin qu'il ne fût pas tué au combat. Le sujet de la prière changea. Bob demanda la protection de Dieu sur ce jeune rebelle afin qu'il puisse ouvrir les yeux et parvenir à la connaissance de la vérité. Dix minutes auparavant seulement, il avait menacé de tirer sur Bob, et lorsque celui-ci ouvrit les yeux, il vit que le Simba avait aussi courbé la tête pour la prière.

Chacun, cette nuit-là, se coucha très inquiet, comprenant que cela ne pouvait durer beaucoup plus longtemps. Quelque chose allait arriver; mais ils pensaient peu que le jour suivant serait le plus dramatique de leur vie et que l'un d'entre eux serait appelé à un plus grand service.

LA DÉLIVRANCE MIRACULEUSE

« Le Seigneur m'a assisté et m'a fortifié, afin que l'Évangile fût pleinement annoncé par moi et que tous les païens l'entendissent; et j'ai été délivré de la gueule du lion. » (II Timothée 4: 17.) Ainsi écrivait l'apôtre Paul, alors que, en prison et attendant l'exécution, il réfléchissait sur une merveilleuse délivrance du passé. La situation dans laquelle se trouvaient Alfred Larson et Del Carper était étrangement semblable.

Le matin du 24 novembre 1964, les otages gardés à l'Hôtel Victoria de Stanleyville furent réveillés par le vrombissement d'avions au-dessus de leurs têtes. Il était six heures à peine et le premier signe de l'aube apparaissait à l'horizon. Le vrombissement des avions était inquiétant. Alfred Larson se souleva du sol et poussa du coude Del Carper allongé à côté de lui. « Si ces avions n'ont pas de parachutistes militaires, nous sommes des hommes morts », dit-il. Son appréciation de la réaction des Simbas fut rigoureusement exacte, mais le fait qu'un jour d'action sans précédent allait commencer était imprévu, bien que chacun se levât et s'habillât précipitamment. Alfred regarda dehors

par la fenêtre. Les avions volaient en formation rigoureuse et passaient exactement au-dessus de la ville, se dirigeant sans aucun doute vers le champ d'aviation. Comme l'horloge sonnait huit heures, un groupe important de Simbas arriva devant la porte de l'hôtel, vociférant et gesticulant sauvagement. On donna l'ordre de sortir les otages dans la rue et chacun comprit que les Simbas accompliraient leurs menaces et tueraient ceux qui étaient dans leurs griffes. Ce fut une bataille contre la montre, chaque seconde comptait. Ils s'attardèrent le plus longtemps possible, ramassant leurs chaussures et encombrant toutes les voies d'accès. Finalement on les aligna par trois, puis on leur dit de marcher et de descendre la route. Ils étaient plus de deux cent cinquante, et parmi eux, Alfred Larson et Del Carper (tous deux de la Mission en Territoires Non Évangélisés), Charles Davies (jeune missionnaire de l'*Africa Inland Mission*), D^r Paul Carlson (de la Mission Évangélique en Oubangui), M^{lle} Phyllis Rine (de l'*African Christian Mission*), le personnel des Consulats américain et belge et de nombreux hommes, femmes et enfants belges. Ils descendirent la route en marche forcée, gardés de tous côtés par des Simbas armés de fusils automatiques, et prêts à tirer à chaque instant. Ils pensèrent d'abord qu'on les emmenait au square Lumumba où des centaines de Congolais avaient été exécutés au cours des quatre mois de règne du Gouvernement populaire. L'exécuteur officiel avait à peine dix ans et pendant ces mois il avait supprimé plus de cinquante vies. Sur le côté du square, un immense portrait du héros défunt, encastré dans de la pierre, se

dressait sur un perron. De temps en temps, ceux qui s'opposaient au nouveau régime étaient sacrifiés devant ce monument souillé de sang. Mais le défilé dépassa la route conduisant au square Lumumba et fut conduit vers un terrain vague sur la même route que l'hôtel. On fit alors arrêter la chenille humaine à mi-chemin, à un tournant.

Un des chefs des rebelles, nommé Opepe et s'étant intitulé « colonel », fit les cent pas devant eux et adressa son dernier discours. Opepe n'était pas pleinement d'accord avec bon nombre de procédés des rebelles et il avait véritablement fait tout ce qu'il pouvait pour adoucir la situation des otages blancs. « Pendant plus de quatre mois, je me suis occupé de vous, ô Blancs. J'ai veillé sur vous, je vous ai protégés, mais maintenant vos frères interviennent dans notre lutte pour la liberté, et je ne puis plus être responsable de ce qui vous arrive. » Tandis qu'il parlait, un groupe de Simbas déchargeait une mitrailleuse d'un camion et l'installait devant les infortunés captifs. Dans le lointain, ils entendaient le bruit des fusillades et ils savaient que le secours n'était éloigné que de quelques minutes. Cependant le « colonel » continuait son speech incohérent, mais cette fois l'intention évidente des rebelles absorbait l'attention des otages et nul n'entendit ce qu'il disait. Une discussion éclata parmi les rebelles pour savoir qui devait tirer, tandis qu'ils dirigeaient le canon de la mitrailleuse vers les captifs. Le bruit des clameurs ne cessait de remplir l'air. Les Simbas, comprenant que le temps s'écoulait, abandonnèrent l'usage de leur mitrailleuse. Soudain, l'un d'entre eux

ouvrit le feu de son fusil mitrailleur, et immédiatement vingt ou trente autres arrosèrent de balles le terrain devant eux. La rue aussitôt devint le théâtre de la confusion. Les clameurs, les cris et les hurlements s'ajoutèrent au bruit des canons et les gens s'éparpillèrent. Le groupe de quatre missionnaires accroupis à l'aile extrême de la rangée tomba à terre. Comme la première fusillade cessait, tandis que les Simbas rechargeaient, Alfred Larson, Charles Davies et Paul Carlson s'élançèrent pour sauver leur vie. Del Carper, que les Simbas avaient privé de son sonotone, croyant que c'était un émetteur, parlait à ses camarades et n'entendant pas ce qui se passait, s'étendit entre deux cadavres et fit le mort. Deux ou trois fois, les missionnaires tombèrent sur le sol lorsque des balles étaient tirées dans leur direction, alors qu'ils couraient vers un groupe de maisons à quelques mètres de l'autre côté de la route. C'était l'habitude des Belges de construire un petit solarium sans toiture, qui servait aussi de véranda, devant leur maison. Alfred Larson et Charles Davies plongèrent par-dessus le mur dans la véranda la plus proche, et Charles se haussa ensuite jusqu'au haut du mur pour aider Paul Carlson à monter. Il y eut un autre coup de fusil, et Charles Davies sentit faiblir le corps de Carlson. Il lâcha les mains et Carlson tomba lourdement sur le sol. Il avait été blessé cinq fois dans le dos et une fois à la tête. Trois Belges s'arrangèrent pour atteindre la même véranda, puis deux Belges coururent vers le même lieu de refuge avec leurs deux enfants. Un Simba courut vers un arbre à moins de vingt-cinq mètres et braqua son fusil sur eux.

Alors les deux Belges, M. et M^{me} Paneff, lancèrent un enfant par-dessus le mur et il tomba dans les bras d'Alfred Larson, avant que le Simba ouvrit le feu, et tous deux furent blessés. M^{me} Paneff, que les prisonniers avaient appelée « Florence Nightingale », à cause de ses bons soins et de son humeur joyeuse, était vivante, mais elle avait trois balles dans le corps. Son mari était aussi blessé. L'autre enfant, légèrement blessé aussi, échappa à la mort et s'enfuit en courant, loin de celui qui avait essayé de lui enlever la vie. Tandis que le Simba rechargeait son arme, Alfred Larson alla vers la porte et essaya de l'ouvrir. Rassemblant toutes ses forces, il la poussa du pied et elle céda sous le choc. Dans la salle de séjour, une femme belge, effrayée, étreignait sa petite fille en criant : « Ma petite, ma petite. » Alfred, cherchant un refuge, repéra un grand buffet sous l'escalier. Il y entra, suivi par le reste du groupe, et fit signe à la femme de venir avec eux. Elle refusa, se croyant plus en sûreté là où elle était. Au dehors une bataille s'engageait, et quelques minutes plus tard, deux Simbas entrèrent dans la maison, cherchant les fugitifs qui, retenant leur souffle, attendaient en silence. Ils entendirent deux coups de fusil. Les Simbas retournèrent les meubles, déchirèrent les rideaux, ouvrirent chaque placard sauf celui où les missionnaires et les Belges se cachaient. Les cris augmentaient et selon toute évidence les parachutistes militaires étaient arrivés. Employant bazookas et grenades, et déversant la mitraille, ils descendaient la rue en courant vers le centre de cette scène de massacre. Les rues étaient jonchées de corps, vingt-cinq morts,

plus encore de blessés dont certains feignant la mort. Les Simbas s'enfuirent dès que les troupes arrivèrent sur la route. Alfred Larson entendit son nom et quitta sa cachette. Ce fut une délivrance miraculeuse. Lui et ses collègues avaient échappé à la gueule des lions. Si la petite fille qu'il tenait encore avait crié ou même gémi, leur cachette aurait été trahie et ils auraient tous été perdus. Ce fut un énorme soulagement pour lui de voir arriver vers la maison Del Carper, presque sans blessure, quoique fort ébranlé.

Alfred s'efforça de trouver le commandant belge pour lui demander d'envoyer du secours au quartier général, à quelques kilomètres en dehors de la ville. Après qu'il l'eut trouvé, il ne put le persuader de faire le voyage jusqu'au « Kilomètre 8 ». Le commandant avait reçu des ordres stricts de ne pas déplacer ses hommes au-delà du périmètre de la ville elle-même et il n'osait pas commander d'aller au secours du « Kilomètre 8 », malgré le fait que neuf femmes, deux hommes et quatorze enfants y étaient retenus. Les commandos, qui auraient dû arriver à Stanleyville en même temps que les parachutistes, avaient rencontré une terrible opposition sur leur chemin, et plusieurs barrages de route. Ils n'arrivèrent pas avant 10 heures ce matin-là.

Pendant ce temps, Alfred se renseignait sur le sort des autres missionnaires de la ville. David et Sonia Grant avaient été emprisonnés dans un hôtel catholique romain tout proche. De Banjwadi, ils avaient été emmenés par les rebelles à Stanleyville, située à 64 kilomètres de là, ainsi que M. et M^{me} Davies, un

après-midi de fin octobre. Ils ignoraient le but de ce déplacement, et à chaque barrage, en cours de route, ils étaient tourmentés par des menaces. David Grant (frère de Beryl Grant, le secrétaire et l'organiste de l'Heure de l'Évangile pour le Peuple) était dans un camion et sa femme Sonia dans un autre. Sonia, la tête couverte par une serviette, pria pendant tout le voyage. Tandis que les Simbas s'assemblaient autour du camion pour railler leurs captifs, Sonia citait à voix haute, pour le profit de ses collègues blancs, un passage du Psaume 27 qu'elle avait lu cet après-midi même : « Quand une armée camperait contre moi, mon cœur ne craindrait point; quand la guerre s'élèverait contre moi, même alors j'aurais confiance. » Fait assez étrange, les Simbas aussi écoutaient; Sonia continuait donc par ces paroles connues de Jean 3: 16: « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Puis elle donnait son témoignage et racontait l'histoire qu'elle avait répétée tant de fois au Congo, celle de l'amour de Christ pour tous les hommes. Quelques-uns des Simbas remarquèrent: « Elle n'a pas peur. » Le « colonel » des rebelles commanda qu'on emprisonnât ce groupe d'otages à la Mission catholique. David et Sonia étaient des protestants inflexibles, opposés aux erreurs du Romanisme, cependant, par quelque étrange coïncidence, ils furent séparés de leurs frères missionnaires et mis sous les verrous avec bon nombre de catholiques romains avec lesquels ils durent vivre pendant quatre semaines. Tous les otages emprisonnés à la Mission catholique

romaine furent sauvés sans blessures. De même un groupe de cinq missionnaires, qui avait été isolé dans les dépôts de la librairie, fut aussi relâché, et leur histoire est rapportée dans un chapitre suivant.

Lorsque les commandos arrivèrent, ils étaient épuisés par la bataille, ils avaient faim, ils avaient soif, mais Alfred leur exposa le besoin urgent du groupe au « Kilomètre 8 ». On décida de faire une sortie pour secourir le pasteur et M^{me} H. McMillan et leurs six garçons; M. et M^{me} McAllister et leurs trois enfants; M^{me} T. Southard et son fils Larry (quatre ans); M^{me} Charles Davies et deux enfants; M^{me} Carper et un enfant; M^{me} Larson et Carol, leur bébé de deux ans, ainsi que M^{lle} Olive Bjerkseth, M^{lle} Viola Walker et M^{lle} Mina Erskine. Alfred Larson et David Grant grimperent à l'arrière de deux des voitures et Alfred dirigea les commandos vers leur destination. Ils rencontrèrent peu d'opposition sur leur chemin; les hommes cependant tiraient périodiquement à la vue d'un Congolais, et Alfred dut plaider pour la vie de plusieurs Africains qu'il reconnaissait et qu'il savait ne pas marquer de sympathie pour la cause des rebelles. Il était à peine plus de 11 heures lorsque les automitrailleuses arrivèrent au quartier général et, dès qu'Alfred sauta de la jeep, il pressentit que quelque chose n'allait pas. Tantôt rampant, tantôt courant, il se dirigea vers la maison, croyant qu'elle avait été prise par les Simbas et s'attendant à tout instant à entendre un coup de fusil tiré de l'une des fenêtres. Soudain la porte s'ouvrit et Bob McAllister sortit pour accueillir Alfred.

« Y a-t-il des Mulelistes par là ? » demanda ce dernier. Les rebelles étaient aussi appelés Mulelistes, d'après le nom de l'un de leurs premiers chefs au Bas-Congo.

« Pas un seul », répondit Bob. Et il annonça la pénible nouvelle qu'Hector était parti pour être avec le Seigneur.

UN MEURTRE ET
QUATRE MIRACLES

Au moment même du parachutage, les Simbas en fureur se dirigeaient vers le « Kilomètre 8 ». Ils y arrivèrent dans deux jeeps et brutalement ordonnèrent à chacun de sortir. A leur attitude les missionnaires comprirent que quelque chose n'allait pas; ils avaient, eux aussi, entendu les avions aux premières heures du jour, sans avoir cependant vu tomber les parachutes. Les rebelles les accusèrent de communiquer par radio avec les avions. M. McAllister soudain se rendit compte que le moteur de leur pompe à eau, branché chaque matin pendant deux heures pour le ravitaillement quotidien en eau pure de toute la maison, était encore en marche; les rebelles l'avaient sans doute pris pour un poste émetteur. Il leur expliqua l'utilité de la pompe, mais ils refusèrent de le croire. M. McMillan, avec obligeance, la débrancha. Alors on ramena les missionnaires dans la maison, pendant qu'au dehors les Simbas discutaient avec ardeur. Ensuite, l'un des soldats leur ordonna de ressortir; ils furent alignés devant le petit mur de pierre pendant qu'on rechargeait les fusils. Pleins de crainte, ils observaient, ne comprenant que

trop bien que ceci allait être leur fin. L'intention des Simbas était de tuer chacun d'entre eux.

Dire qu'un autre miracle eut alors lieu, n'est pas exagéré. En réponse aux milliers de prières montant vers Lui de tous les pays du monde, en faveur des missionnaires du Congo, Dieu intervint à ce moment de crise. Les Simbas décidèrent d'emmenner les deux hommes, le pasteur H. McMillan et M. R. McAllister, cependant qu'on ordonnait de ramener à nouveau les femmes et les enfants dans la salle de séjour. Silencieusement et marchant à la file, ils retournèrent dans leur chambre, le cœur gros à cause de leurs pères, puis ils s'assirent sur des chaises. Au moment où le dernier pénétrait dans la pièce, un des Simbas passa son fusil mitrailleur dans l'embrasure de la porte et fit feu. Instinctivement, les femmes tombèrent sur le sol, étreignirent leurs enfants et s'étendirent sur eux. A nouveau la main de Dieu les couvrit, de sorte qu'aucun des enfants ne criât ou pleurât, pas même bébé Carol qui mit ses petites mains sur ses oreilles et resta parfaitement tranquille. Le Simba, croyant son œuvre mortelle accomplie, s'éloigna de la pièce. Les deux hommes, cependant, entendant les coups de feu, s'arrêtèrent sur leur route; sur quoi, l'un des Simbas ouvrit le feu sur eux. Le pasteur Hector McMillan fut tué instantanément, frappé de plusieurs balles dans le dos. Bob McAllister se retourna, tout étourdi, et comprenant à peine que la voix de son collègue s'était tue à jamais:

« Toi, balbutia-t-il, tu as tué mon frère », et le même fusil se tourna aussitôt contre lui. Le coup passa si près

de son front, qu'étourdi, il tomba sur le sol et resta immobile pendant dix minutes, tandis que les Simbas s'éloignaient en voiture.

Stanleyville était soulevée. Des voitures passèrent et un ou deux Africains virent les deux missionnaires étendus en dehors du quartier général et répandirent la nouvelle que tous les deux étaient morts. M^{me} Mac Allister et M^{me} Southard sortirent et en toute hâte examinèrent le corps d'Hector McMillan, pour constater bientôt que toute aide humaine était maintenant inutile. Se précipitant alors vers M. McAllister, elles s'écrièrent: « Bob, cela va-t-il? »

Quel soulagement pour sa chère femme quand il ouvrit les yeux et répondit: « Oui! »

On transporta le corps d'Hector dans la maison et on l'étendit sur un lit. Bob, tournant la tête, vit deux des garçons McMillan recevoir les soins d'urgence. Kenny, dix-sept ans, avait été blessé à la cuisse et un éclat de balle avait frappé Paul McMillan, seize ans, à la joue. Bien que blessés, les deux garçons étaient restés allongés et parfaitement silencieux, jusqu'au départ du Simba. On les soigna et on passa les deux heures suivantes dans la plus grande anxiété. A tout moment les Simbas pouvaient revenir. Leurs actes étaient irréfléchis et imprévisibles, et les missionnaires ne savaient pas encore que le secours était proche. Après s'être hâtivement consultés, ils décidèrent de préparer quelques sandwiches, d'emmener les enfants dans la forêt, et de se préparer à y passer la nuit. Bob Mac Allister prit sa scie, prépara quelques planches et fit un cercueil rudimentaire pour Hector, espérant qu'on

l'enterrerait dans les terrains du quartier général.

Hector McMillan était aimé de tous les missionnaires. C'était un homme très adroit. L'installation génératrice d'électricité resta inutilisable pendant un an, attendant le retour de congé d'Hector, car il était le seul capable de la réparer. Un collègue disait de lui: « Un travail difficile est immédiatement fait, et celui qui est impossible lui prend un peu plus de temps. » Il souhaitait ardemment la conversion et la vocation de ses six fils et se levait très tôt le matin pour prier pour eux et chercher un message dans la parole de Dieu à leur laisser au culte de famille.

Avant de quitter la maison pour gagner les bois, ils s'agenouillèrent et prièrent: « O Dieu donne-nous une délivrance immédiate. » M^{me} Ione McMillan rassembla sa famille autour du corps d'Hector. Elle savait que ce serait la dernière fois qu'ils le verraient: « L'œuvre missionnaire est une œuvre de sacrifice. Les uns sont appelés à donner leur argent et les autres leur temps. Vous, vous avez été appelés à donner votre papa. Il fut un grand et merveilleux missionnaire. » Tous inclinèrent la tête, tandis que Ione, veuve depuis peu, les conduisait dans la prière. Ensuite Mina Erskine, Jean Larson, Loïs Carper et M^{me} Davies emmenèrent les tout petits dans les bois, avec un substantiel approvisionnement de sandwiches et de produits alimentaires au cas où il leur faudrait passer toute la nuit en forêt. Au bout d'environ deux heures, ils entendirent la voix connue d'Alfred Larson retentir à travers les arbres et les appeler. Ils quittèrent leur cachette et le virent avec un groupe de commandos échevelés les

attendant aux portes du quartier général. Bien brève, la réunion fut joyeuse, car pour la première fois depuis trois semaines, Alfred rencontrait sa femme et son bébé.

Le salut était arrivé au « Kilomètre 8 ». Les véhicules étaient déjà chargés de nourriture, d'eau, d'essence et de munitions et il semblait impossible d'ajouter une personne de plus et d'en laisser vingt-quatre. Ayant envisagé une évacuation, ils avaient préparé leurs sacs, et ils commencèrent à les empiler sur les camions. Cela s'avéra impossible: « Laissez tous les bagages », ordonna le commando, et les missionnaires durent laisser leurs valises, leurs colis, leurs paquets où ils étaient, et grimper dans les camions secourables. Les enfants s'allongèrent et les parents les protégèrent de leur propre corps. Alors commença le retour à Stanleyville, randonnée désespérée et à faire dresser les cheveux sur la tête. Ils rencontrèrent trois fois des barrages de routes. Plusieurs fois, des tireurs embusqués les visèrent et les deux camions furent atteints. Et cependant il faut rapporter un autre miracle: pas un seul missionnaire ou enfant ne fut blessé dans ce voyage vers l'aéroport. Là, ils rencontrèrent M. Del Carper qui trouva bientôt un brancard pour transporter Kenny McMillan. Ils s'inscrivirent comme réfugiés auprès du fonctionnaire du gouvernement temporairement installé sur le champ d'aviation, et attendirent le prochain avion pour Léopoldville.

On a beaucoup parlé de « tout abandonner pour Christ ». Les voici face à la stricte réalité. Ils ne possédaient que les vêtements qu'ils portaient. Ils avaient laissé derrière eux leur maison, leurs bagages, leur

équipement et leur argent, ainsi que l'œuvre qu'ils avaient passé leur vie à établir. Trente années de prières et de travaux étaient restées sous la patte du lion, et cependant ils savaient que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre l'Eglise qui avait été établie.

CHAPITRE VII

AU TRAVAIL COMME D'HABITUDE

Dès qu'il fut démobilisé, après la première guerre mondiale, M. Herbert Jenkinson se prépara à partir en mission. Il s'embarqua d'abord pour le Congo, en février 1920, et rejoignit un groupe de vaillants pionniers qui essayait de faire connaître le nom du Christ dans une région complètement païenne. Il apprit la langue indigène avec beaucoup de peine, mais il s'aperçut que les Congolais ne savaient pas prononcer son nom, et que leurs grosses lèvres ne pourraient jamais émettre correctement le mot: « Jenkinson ». Ils laissaient tomber la première et la dernière syllabes, et l'appelaient « Kinso », nom qui lui resta pendant toute sa carrière missionnaire. Aujourd'hui, non seulement les Congolais, mais les missionnaires et les amis de la mission parlent avec affection de « Kinso », ce pionnier de l'Évangile. Son travail de pionnier débuta sur un immense territoire. En 1932, il commença la construction de la station missionnaire à Bongondza, en pleine forêt vierge, et surveilla le débroussaage du terrain et le montage d'un bâtiment après l'autre. En 1935, il fut nommé chef de station et fut respecté

de tous pour ses conseils spirituels et sa perspicacité. En 1955, il inspira la construction de l'Institut biblique de Banjwadi dont le but fut de préparer des Africains aux tâches pastorales et administratives. Cet institut fut l'un des cinq collèges théologiques du Congo, et plusieurs autres missions collaborèrent à son administration. M^{me} Alice Jenkinson s'embarqua aussi pour le Congo en 1920, travailla fidèlement aux côtés de son mari et se spécialisa pour le travail parmi les femmes. En 1961, ils rentrèrent à la demande du Comité directeur pour aider le pasteur L. F. Harris, secrétaire général, qui avait été gravement malade. Cependant, à la guérison de M. Harris, l'appel du Congo persistant, ils se sentirent contraints de retourner au pays qui avait déjà pris les meilleures années de leur vie.

M. et M^{me} Jenkinson ont toujours marché avec leur temps et ils comprirent que la littérature chrétienne allait jouer un rôle vital dans le Congo de demain. Comme l'instruction et l'éducation se développaient rapidement dans le pays, la puissance de l'imprimé devenait capitale. Ils consacrèrent le reste de leur vie à l'évangélisation par la littérature, et après avoir obtenu l'approbation du Comité directeur, ils parcoururent le pays pour faire connaître leur projet. Il leur fallut exactement dix-huit mois pour collecter assez d'argent et acheter un autobus, l'organiser en exposition itinérante, et parcourir ensuite l'ensemble du territoire de la mission. Ils secondèrent un projet de littérature chrétienne intermissionnaire, connu sous le nom de *Librairie évangélique au Congo* et on leur attribua un vaste bâtiment à Stanleyville, qui contiendrait magasin,

dépôt, bureau et logement. Il était bien situé, sur une place, au centre de la ville. M^{lle} Mary Rutt, qui tenait les comptes, avait aussi son appartement dans le bâtiment. Beaucoup étaient réunis à la gare de Liverpool Street lorsqu'ils partirent pour cette dernière aventure.

Les communistes ne négligeaient pas le pouvoir de la littérature. Ils avaient plus de quatre cent mille agents instruits au travail en Asie septentrionale et en Afrique, et la diffusion des œuvres de Lénine, de Marx et d'autres chefs communistes dépassait de beaucoup celle de portions de l'Écriture. On estimait que la Russie dépensait cinq cents millions de livres sterling par an pour des publications littéraires en cent soixante-quinze langues différentes. Et l'archevêque de York avait raison de dire: « N'est-ce pas le moment d'alerter les Eglises, et au-delà des strictes limites des Eglises, le public bien disposé, au fait que nul ne peut nier, à moins de fermer les yeux, que la véritable bataille se livre dans le royaume des idées et que les idées naissent et sont nourries par la littérature. Il ne faut rien de moins que l'imprégnation de la société à tous les niveaux de culture dans toutes les races du monde, de littérature qui apporte le message chrétien! » Ainsi M. et M^{me} Jenkinson prirent leur poste à Stanleyville, aidant le pasteur et M^{me} Briggs, de la *Baptist Missionary Society*, qui avaient la responsabilité de l'œuvre dans la ville. Ils furent étonnés de la façon dont leurs livres se vendaient. Parfois ils répandaient les Écritures en douze langues au moins, et à côté de leur ministère de colporteurs, ils trouvaient de nombreuses occasions pour enseigner la Bible. Les portes de leur magasin se

fermaient rarement. Quelquefois M^{me} Jenkinson s'asseyait sous le porche et enrôlait des étudiants pour des cours par correspondance. On les connaissait bien à Stanleyville. M^{lle} Mary Rutt des Etats-Unis les aidait, s'occupant des achats, des rapports et des comptes.

Lorsque la rébellion éclata en juillet 1964, M. et M^{me} Jenkinson et M^{lle} Mary Rutt étaient au travail à Stanleyville; ils furent peu après rejoints par M. et M^{me} Volker Gscheidle, deux Allemands. Ils travaillaient tous les deux à Wanie Rukula lorsque les rebelles prirent la ville, mais ils furent secourus par l'amabilité de M. Peter Rombaut, vice-consul britannique en fonction, et ramenés à Stanleyville. Ils vinrent plus tard aider les Kinso ¹ à Léco ². Malgré les pressions croissantes contre les Blancs et les fréquentes menaces de mort, la librairie resta ouverte. Quelquefois les Simbas eux-mêmes entraient acheter une Bible ou un Testament. Fréquemment M^{me} Jenkinson en recevait deux ou trois dans la salle de séjour et après leur avoir offert une tasse de thé, leur parlait de son Sauveur. Lorsque la crise fut à son maximum, une grande voiture s'arrêta devant la librairie, et la femme du général Olinga, le chef rebelle qui finalement ordonna l'exécution des otages, en descendit et, avec sa garde du corps, entra dans le magasin. Elle acheta un recueil d'hymnes.

En une autre occasion, plusieurs Simbas visitèrent M. et M^{me} Jenkinson, et leur donnèrent l'ordre de tirer

¹ Les Jenkinson.

² Librairie Evangélique au Congo.

de leur fenêtre vers la prison. Au bout d'un certain temps, ils furent persuadés que les Kinso n'avaient pas de fusils et ils partirent, mais, si étrange que cela puisse paraître, M. Jenkinson trouva plus tard un trou dans la moustiquaire de la fenêtre, d'environ la dimension d'une balle et le grillage poussé vers l'extérieur, exactement comme si un coup de feu avait été tiré. La pièce avait été fermée pendant la nuit et on n'avait reçu aucun visiteur; si donc les Simbas avaient découvert le trou, cela aurait pu conduire à l'arrestation et même à la mort des Kinso. Le trou demeure encore un mystère et nul n'a jamais pu deviner comment il fut fait.

Une nuit on entendit une voix de femme appeler de la rue: « M. Kinso, M. Kinso. » Qui cela pouvait-il être? La chose étrange dans cet appel était le « monsieur », car ceux qui connaissaient intimement M. Jenkinson ne l'appelaient pas « monsieur » mais simplement Kinso. Quand ils descendirent pour s'enquérir, ils trouvèrent la pauvre M^{me} Davies, de l'*Africa Inland Mission*, en état d'effondrement; non seulement elle avait été transférée de Banjwadi à Stanleyville par les Simbas, mais son mari était encore en prison et venant directement des Etats-Unis, il ne possédait pas encore la langue. M^{me} Davies et les enfants avaient aussi été maltraités. Au camp militaire, un homme avait été tué à côté d'eux, et cela avait été une expérience terrifiante. Heureusement, M^{me} Davies et les enfants avaient pu atteindre *Leco* et plus tard le « Kilo-mètre 8 ».

Les Simbas saisirent l'autocar longtemps attendu et résultat de tant de prières, ce qui retint ce groupe

*M. Del Carper et M. Bill Scholten
essaient le nouvel émetteur qui fut
installé le 23 mars 1964.*

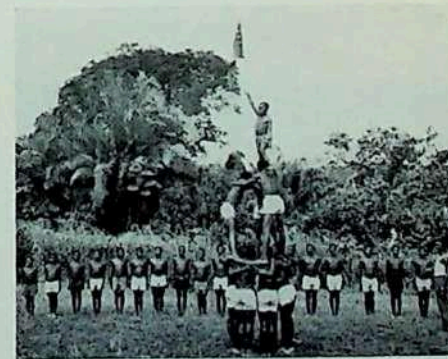


*Le service qui fut abandonné,
ainsi que les futures mamans,
quand les missionnaires furent arrêtés.*

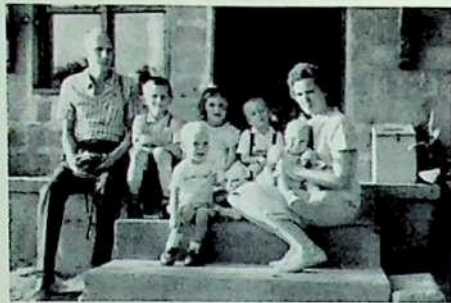
*Deux malades venus en traitement à Ekoko.
Tous les deux avaient été gravement
blessés au couteau pendant les combats.*



Mères et bébés à Ekoko.



*Les Flambeaux. M. William Scholten donna
beaucoup de temps à ce mouvement
pendant son ministère au Congo.*



M. et Mme Scholten et leur famille pendant la période où ils furent gardés à vue chez eux.



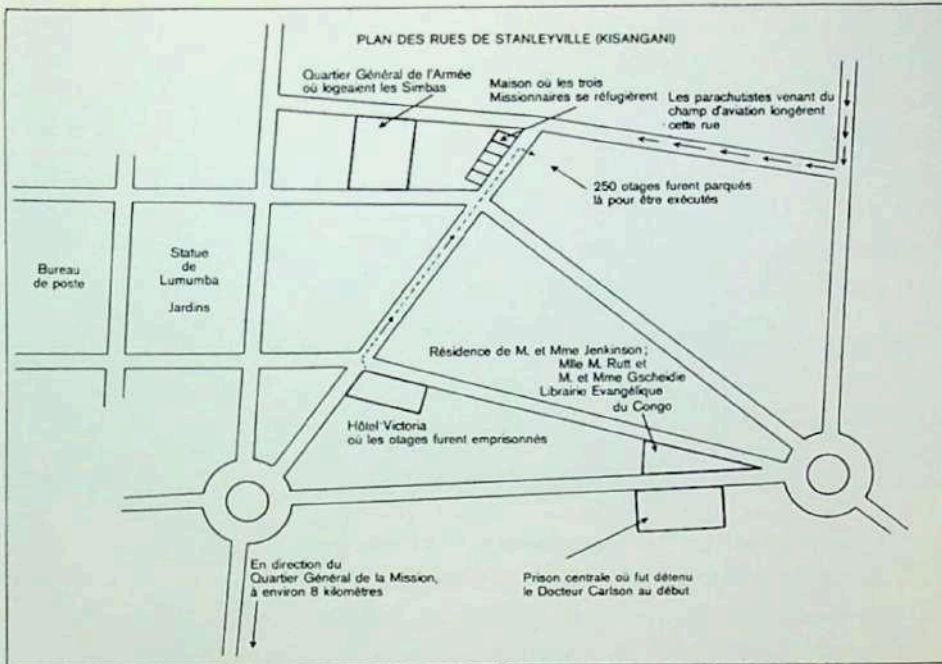
L'anniversaire de Bruce le 24 octobre 1964.



Henry, un malade de la lèpre avec sa femme et sa famille.

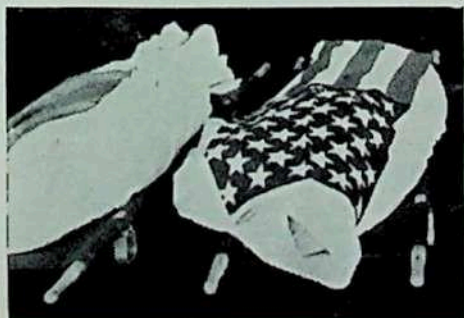


Le monticule de terre sans signes distinctifs est la tombe de Bill Scholten.



*Le premier avion chargé de blessés
quittant Stanleyville.*

*Les corps du Docteur Paul Carlson et de
Mlle P. Rine attendant d'être ensevelis.*





La plus grande partie des missionnaires faisant la queue pour être inscrits comme réfugiés au champ d'aviation.

Kenny McMillan (17 ans) transporté en civière vers l'avion. Il fut blessé à la jambe.



Le major Bu-Bu, supposé avoir donné l'ordre de tirer sur les otages le 24 novembre 1964 à Stanleyville. Ce fut son camouflage qui apporta la mitrailleuse pendant les tueries projetées.

de cinq missionnaires dans les limites de Stanleyville. Malgré cela, M. Jenkinson fut plusieurs fois invité à prêcher dans des églises locales et assista en septembre à un service de baptêmes. La prison où le docteur Carlson et ses collègues étaient détenus était juste en face du dépôt. M^{me} Jenkinson, M^{me} Gscheidle et M^{lle} Rutt préparèrent leurs repas, lavèrent leur linge que M. Jenkinson et M. Gscheidle rapportaient à la prison.

Grâce à ce ministère de miséricorde, les prisonniers purent se maintenir en vie. Ils envoyaient leur linge sale et les plateaux vides aux Kinso, et les chemises souvent souillées de sang indiquaient les mauvais traitements. Les atrocités continuèrent, les fausses nouvelles abondèrent, l'atmosphère se tendit, mais les portes de la librairie restèrent encore ouvertes et les Paroles de Vie continuèrent à se répandre dans la ville. En fait les portes restèrent ouvertes jusqu'au 23 novembre. Les Kinso, comprenant que cela allait bientôt finir, préparèrent leurs bagages pour l'évacuation.

Lorsque les parachutistes descendirent et que les Simbas commencèrent à courir dans toutes les directions, ils s'attendirent à voir, à tout moment, un groupe de rebelles prendre d'assaut l'escalier, et achever leurs vies. Ils entendirent des fusillades et des cris dans la direction du quartier général de l'armée, puis plus tard ils virent des Simbas partir furtivement en toute hâte. Vers 11 heures environ, on vit des parachutistes belges escarmoucher aux abords de la prison. M. Gscheidle prit contact avec eux et on lui dit que tous les Blancs devaient se diriger vers un centre d'accueil dans la direction de l'aéroport.

Kinso était peu disposé à partir, sachant à quel danger ils étaient exposés au « Kilomètre 8 » et ne sachant pas ce qui était arrivé à Alfred Larson ou à Del Carper. Il resta donc tandis que M. Gscheidle conduisait sa femme, M^{me} Jenkinson et M^{lle} Rutt au centre d'accueil. Ils descendirent la route avec précaution, avançant au milieu des cadavres. Dès qu'ils les virent, les parachutistes belges vinrent à leur aide.

Kinso, comprenant qu'il était inutile de rester inactif, alla dans la rue voir ce qu'il pouvait faire. Les parachutistes belges lui demandèrent de les accompagner quelque part où ils avaient entendu dire qu'il y avait des blessés. Le voyage les amena tout près du centre d'accueil où il apprit qu'Alfred Larson, sain et sauf, était déjà parti au secours de ceux qui se trouvaient au « Kilomètre 8 ». On apprit peu après qu'ils étaient arrivés à l'aéroport mais qu'Hector McMillan avait été tué. Cette nouvelle jeta une ombre sur le soulagement et sur la délivrance, mais tous comprirent que les pertes auraient pu être encore beaucoup plus lourdes.

En arrivant chez lui, il reçut une lettre inattendue. Elle venait de Washington, du Ministère des affaires étrangères.

« Chers Monsieur et Madame Jenkinson,

Au nom du Gouvernement des Etats-Unis, et en notre propre nom, nous, du Bureau des affaires africaines, désirons vous exprimer nos plus vifs remerciements pour l'aide que vous avez donnée à notre personnel du Consulat de Stanleyville. Jamais les cinq hommes n'oublieront leur étonnement et leur plaisir

de recevoir, immédiatement après leur transfert secret à la Prison centrale, de la nourriture par vos soins. Ils surent alors et dans les jours qui suivirent qu'ils n'étaient pas abandonnés ni oubliés.

» Votre aide permit à nos hommes de supporter leur emprisonnement et d'en sortir dans de bonnes conditions physiques et morales. Merci.

» Avec nos bons vœux.

» Cordialement à vous, » G. MENNEN WILLIAMS. »

Kinso est un homme de Dieu. L'Esprit de Christ rayonne de lui, et quand on lui parle on ne peut qu'avoir l'impression qu'il est un homme connaissant Dieu. Et là est le secret des merveilleuses bénédictions qu'il rencontra pendant ses longues années passées en mission.

Il a à son actif quarante-cinq ans de service missionnaire à l'étranger et une lettre de Washington du Ministère des affaires étrangères; on lui doit cependant infiniment plus que cela, car ils sont des centaines, dans son pays et à l'étranger, qui regardent à lui comme à un bienfaiteur spirituel et remercient Dieu de l'avoir rencontré sur leur chemin. La douce, aimable et fort obligeante « Ma Kinso » ne sera jamais, elle non plus, oubliée au Congo. Son œuvre parmi les femmes et les enfants ne périra jamais, car « elle s'est donnée elle-même pour eux ». Lorsqu'une œuvre est gravée sur des vies avec l'encre indélébile d'un amour semblable à celui du Christ, elle dure à travers toute l'éternité. Peut-être son poème donne-t-il un aperçu de son âme que des mots ne sauraient décrire.

JOUR DE MARCHÉ

Les palmes, levant leurs bras, donnent une ombre agréable
A la lumière éclatante du soleil matinal;
Un air d'attente plane sur toutes choses,
Car le marché a commencé.
Des sentiers cachés dans la jungle voisine
Vient le rythme cadencé d'un chant heureux,
Et à la file indienne les gens entrent à flots,
Apportant avec eux leurs marchandises.
Il y a un déploiement fastueux de couleurs, une débauche de
Un merveilleux mélange de senteurs. [sons,
On rit et on sourit, tandis que le vendeur charme
Par l'étonnante histoire qu'il raconte.
Jetez un coup d'œil à la ronde: y a-t-il jamais eu
Un lieu plus propice à l'Évangile?
Ils sont venus de loin, ils sont venus de près,
Préparés à tout ce qu'ils pourront entendre.
Aussi nous leur parlons simplement de la grâce de Dieu
Et l'intérêt s'éveille alors sur leur visage.
Ils écoutent et écoutent encore, et comprennent
L'histoire de Jésus qui sauve du péché.
Ils retournent ensuite chez eux dans la forêt,
L'esprit éveillé et le visage radieux,
Comme nous serons heureux, quand nous verrons Sa face,
D'avoir annoncé Sa Parole sur la place du Marché!

Alice JENKINSON, Congo.

LE JOURNAL D'AKÉTI

Après la mort du pasteur W. Scholten, le reste du groupe à Ekoko fut arrêté et conduit à Akéti. Après un faux jugement on leur dit qu'ils pouvaient retourner à Ekoko, mais, à cause des enfants et du long voyage, ils demandèrent à rester à Akéti, et logèrent chez M. et M^{me} Charles Mann.

Dès le mois d'octobre, ils commencèrent à souffrir de l'atmosphère tendue dans laquelle ils vivaient. Les enfants devenaient irritables, et souvent malades, les adultes avaient des douleurs et des angoisses, les gardes étaient armés de fusils et de machettes. La circulation augmentait sur les routes, la tension grandissait parmi les Simbas et l'on entendait parler plus fréquemment de bombardements aériens, de marmitages et d'atrocités consécutives. M^{lle} Betty O'Neill continua à tenir fidèlement son journal.

1^{er} octobre 1964. Interviewés par le « major » des rebelles. Il était vêtu d'un pyjama violet, blanc et jaune, portait un fusil d'une main et une bouteille de bière de l'autre. Après examen, on nous dit que nous pourrions retourner à Ekoko, mais M^{me} Scholten demanda si nous

pouvions rester chez M. et M^{me} Mann à Akéti parce que nous étions couverts de bleus du voyage. Si le ciel n'avait pas été nuageux, nous aurions été aussi brûlés par le soleil. Comme le Seigneur est miséricordieux!

Vendredi 2. Nous souffrons tous de douleurs. La radio parle de bombes et d'émeutes à Belfast.

Lundi 5. Pearl Hiles est malade. Elle s'est cogné la tête le jour de notre arrivée à Akéti et elle a des vertiges.

Jeudi 8. Tous les enfants ont pris froid et toussent. Ike a un orteil infecté.

Samedi 10. Lettre d'Alfred Larson. Toutes les stations de brousse ont connu des temps durs. Dotty Scholten malade, Pearl encore peu bien.

Lundi 12. Anniversaire de Robbin; je l'ai aidée à faire son gâteau, mais Bruce, Steven et Stéphanie Mann peu bien. Pearl un peu mieux. Reçu des lettres de Stanleyville.

Mercredi 14. Le « major » nous a de nouveau visités, portant toujours son pyjama.

Dimanche 18. Cynthia Mann (neuf mois) est tombée, la tête la première, dans un seau d'eau.

Lundi 19. Beaucoup de circulation sur la route. Un Simba est venu nous dire qu'il était inutile de se cacher des avions tandis qu'ils descendent en vol rasant! Steven a une éruption, aussi arrêt des piqûres de pénicilline.

Mardi 20. Gros orage tropical. La pluie a pénétré dans la maison.

Mercredi 21. Bruce est malade avec 39° 2 de température. Commencé la pénicilline et prévenu le docteur.

Jeudi 22. Appris par Ferdinand, chrétien congolais, qu'un homme a été tué à la gare de chemin de fer, après avoir eu les oreilles et le nez coupés.

Vendredi 23. Commencé la pénicilline pour Ike. Robbin et Dotty ont la fièvre, Bruce va mieux.

Samedi 24. Appris nouvelle de la mort de Bill Scholten par la radio (*Voix de l'Amérique*). Anniversaire de Bruce; je l'ai aidé à faire un gâteau. Beaucoup de difficultés pour la piqûre d'Ike. Dotty malade, mais Robbin un peu mieux. Essayé d'organiser des jeux pour les enfants. Ils en ont joui mais se sont salis.

Dimanche 25. Steven Mann s'amusait dans l'église et un Simba l'a ramené.

Lundi 26. Un Grec nommé Georges nous a envoyé des biscuits et du thé; Jacob, un boy, un peu de pain.

Mardi 27. On m'appela à 5 heures ce matin, Charles Mann n'étant pas bien. A 5 heures du soir, un avion survola Akéti, marmitant et bombardant. Les femmes eurent peur. Bruce dit simplement: « Des avions dans le ciel », puis alla souper. A 23 h. 30, trois Simbas vinrent nous chercher pour nous conduire tous en prison. Ils changèrent d'avis, mais arrêtaient Charles Mann. Ils le relâchèrent bientôt et il revint.

Mercredi 28. Entendu dire que Georges, le Grec qui nous avait envoyé des vivres, a été battu à mort en prison. Dans la soirée, trois Simbas sont venus nous arrêter. Ils nous ont conduits dans une maison, nous ont enfermés dans une chambre avec cinq religieuses et une femme belge avec ses deux enfants; certaines avaient été battues et malmenées. Nous avons « dormi » par terre.

Jeudi 29. Dotty a mis un peu de confiture sur du pain rassis laissé par un Portugais. Quand les enfants eurent mangé ce qu'ils voulaient, nous mangeâmes le reste.

Vendredi 30. J'ai demandé à retourner chercher quelques-unes de nos affaires; les hommes n'étaient pas de cet avis, mais je sentais que je devais y aller à cause des enfants. Je partis en camion avec des Simbas et je fus absente pour trois heures.

Samedi 31. J'ai pu prendre un bain. Un prêtre offrit de dire une messe pour Bill et Georges le jour suivant, mais Dotty lui parla et lui expliqua que notre foi était dans le sacrifice de Christ.

Dimanche 1^{er} novembre. Les catholiques ont eu la messe et nous un culte. Visite d'un « major » qui fit passer un mauvais moment aux hommes pour ne pas l'avoir reconnu. Entendu dire qu'une mère de deux petites filles avait été maltraitée cinq fois, et sa petite fille de cinq ans et demi menacée, mais elle avait intercédé et l'enfant n'avait pas été touchée.

Lundi 2. C'était l'anniversaire de Dotty. Nous avons veillé presque toute la nuit avec les enfants. Nous avons vu défiler environ mille sept cents hommes et compris qu'il allait y avoir de durs combats. Des avions volaient au-dessus de nos têtes, mais aucune bombe ne fut lâchée.

Mardi 3. Un jeune Simba nous a dit que deux Blancs avaient été tués à Banalia. Le D^r Jacob vit quelques-uns des hommes qui avaient été en prison. Certains pouvaient à peine marcher et avaient le dos lacéré de coups de verge répétés. Pearl est tombée et s'est fait mal au genou.

Mercredi 4. Cynthia Mann s'est presque étouffée. Elle a crié, a perdu le souffle, est devenue raide et bleue et nous a fait très peur. Steven Mann a eu de la fièvre et Pearl une douleur au côté. Un « major » nous a visités et nous a dit que les femmes ne devaient pas parler à leurs maris sous peine d'être ligotées!

Jeudi 5. Les Simbas sont venus chercher le docteur qui s'était occupé des hommes blancs qu'on avait maltraités. Il fut battu et blessé à la tête.

Ils fouillèrent la maison, cherchant des postes de radio; ils ôtèrent aux hommes leurs vêtements et les conduisirent tous en prison. Plus tard, Charles Mann et un autre revinrent. En prison, le docteur avait encore été battu et dut être ramené chez lui.

Vendredi 6. Allées et venues des Simbas tout le jour. La petite Sandy est tombée malade dans la nuit. Le soir, on apprit que l'Armée nationale s'était emparée de Kindu. Nos gardes aiguisèrent leurs couteaux sur les pierres, en dehors de la maison.

Samedi 7. Doty a eu une longue conversation avec les autres femmes au sujet de Bill et du Seigneur.

Dimanche 8. Les catholiques ont eu la messe et nous le culte. De nouveaux gardes sont arrivés portant des fusils.

Lundi 9. Sandy et moi n'avons pas pu dormir à cause de crampes. Des avions sont venus, ont tiré et bombardé.

Jeudi 12. Presque pas de sommeil. Les enfants sont agités et les adultes irritables. Un « major » est venu me demander de faire son pansement; il nous montra un trou de balle dans son mouchoir, puis il nous dit qu'il avait tué deux mille Américains à Bunduki!

Dimanche 15. Nous avons eu notre culte. Nous avons commencé une étude du Lévitique, chapitres 1 et 2. Ce fut l'*offrande* qui fut acceptée, et non celui qui la faisait.

Lundi 16. Dotty a une douleur au côté. Je me demande combien de temps nous pourrions tenir encore.

Mardi 17. Levée à 4 heures du matin. Quelques-unes des religieuses sont peu bien. Deux d'entre elles ont plus de soixante-dix ans.

Mercredi 18. Sandy s'est levée la nuit, vomissant et ayant de la fièvre. Il resta couché tout le jour. Nous avons eu un peu de pain rassis qui eut bon goût après avoir été grillé.

Jeudi 19. Un Simba à bicyclette joua de la trompette pour rassembler tous les Simbas. Il semble que le combat se rapproche.

Vendredi 20. Écrit au docteur en prison et demandé la permission d'utiliser certains de ses remèdes. Il l'a donnée. Le soir, un « major » est arrivé et on nous a donné à tous l'ordre de sortir et de nous aligner. Il a crié, s'est emporté contre nous, nous a tous frappés quatre fois sur la tête de son bâton d'ébène. Il a même frappé la petite Cynthia Mann (neuf mois) que sa mère berçait dans ses bras. Mais elle ne pleura pas; elle cacha simplement la tête sur l'épaule de sa mère. Quand ils s'aperçurent que je n'étais pas Américaine, ils m'envoyèrent dans une salle à côté. J'ai dit que je voulais rester avec Dotty, et le « major » essaya de son mieux de me faire comprendre que j'avais un choix à faire et qu'il pensait que je ne savais pas ce que je choisissais. Le Seigneur changea ses idées et il nous

donna une lettre disant que nous étions libres de sortir. Il relâcha aussi Charles Mann de prison.

Samedi 21. Steven Scholten a été agité et a eu de la fièvre le soir. Vers 10 heures, il était crispé et délirait ayant près de 40 degrés. Nous avons tous prié pour lui. Le « major » est venu nous voir, puis il a muni les gardes de fusils.

Dimanche 22. Levée à 2 heures du matin, à cause de Sandy qui pleurait. Je n'ai pas pu la consoler. Le docteur a été relâché de prison.

Lundi 23. Presque pas dormi. Quelqu'un a essayé d'entrer vers 2 heures du matin, mais je n'ai pas répondu. Le garde savait que nous avions des difficultés; à 4 heures il fit sa ronde et demanda si un des enfants était mort. Les Simbas s'agitaient et se querellaient et nous entendîmes parler de reddition à Stanleyville. Vers 4 heures du soir, nous entendîmes des cris dans le proche voisinage et on nous cacha dans un magasin. Quinze minutes après, un groupe de Blancs apparut et soudainement, très soudainement, nous nous trouvâmes libres! Les commandos étaient arrivés.

Nous parlâmes sans arrêt. Cette nuit-là, le docteur me demanda d'aller avec lui pour un accouchement. Je partis, un chant d'allégresse dans le cœur. « Chantez à la gloire de l'Éternel des chants d'action de grâce; Psalmodiez sur la harpe en l'honneur de notre Dieu. » (Psaume 147: 7.)

Mardi 24. Nous sommes allés voir la tombe de Bill. Aucune stèle portant son nom, un simple monticule de terre.

Le jeudi 26 novembre, on fit partir en avion le groupe d'Akési pour Bumba, puis pour Léopoldville, rejoindre Alfred Larson et les autres missionnaires libérés avant eux. Avant leur départ, un groupe de commandos s'avança vers eux. Plusieurs restèrent gauchement en arrière, tandis que leur interprète, s'approchant de la jeune veuve entourée de ses cinq petits enfants, essayait de trouver quelque chose à dire. Que dire à celle dont le ministère avait été de subvenir aux besoins spirituels des autres? Tout simplement il tendit la main, laissant voir une liasse froissée de billets de banque. « Madame, dit-il, nous avons fait une collecte pour vous. » Ils retournèrent ensuite à la guerre.

OPÉRATION SAUVETAGE

Malgré la nuit qui était tombée sur ce jour décisif du 24 novembre, l'aéroport de Léopoldville était encore fourmillant d'activité. Un grand nombre d'officiers, de soldats, de médecins, de journalistes ainsi que des milliers de civils attendant des nouvelles de parents ou d'amis, envahissaient cet aéroport si plein de vie. Des ambulances allaient en trombe aux pistes d'envol ou en revenaient avec leur cargaison de souffrances. Tout le jour des avions chargés d'otages s'étaient envolés de Stanleyville, et tandis que les aiguilles de la pendule indiquaient 9 heures du soir, on attendait l'atterrissage d'un autre avec cent quinze otages blancs. Le moteur ronflait tandis que l'avion rasait les toitures. Les roues d'atterrissage n'avaient pas réussi à s'abaisser. L'avion remonta en piqué, encercla l'aéroport et fit un second essai. La vitesse d'atterrissage fut ratée. A la quatrième approche, les roues s'abaissèrent et cent quinze otages reconnaissants mirent pied à terre à plus d'un millier de kilomètres du lieu où ils avaient été à deux doigts de la mort.

Les membres de la *Mission en Territoires Non Évangélisés* se réunirent à la Maison de la mission et ils

échangèrent leurs expériences. Alfred Larson rapporta l'horreur de leur réveil brutal, leur marche forcée pour descendre la rue, le dernier discours du « colonel » Opepe, et son envol vers la sécurité. David et Sonia Grant racontèrent leurs étranges expériences de vie au milieu des religieuses et des prêtres catholiques. M. et M^{me} Jenkinson, M^{lle} Mary Rutt et M. et M^{me} V. Gscheidle racontèrent la vente de mille Testaments au siège de la Librairie évangélique pendant l'occupation. Ils se dirent ainsi les uns aux autres ce qu'ils avaient vu et entendu au cours des dernières semaines. A côté des Blancs qui avaient connu la brutalité et la mort, des centaines de Congolais avaient été massacrés. Malgré les pluies tropicales torrentielles, les marches au pied du monument commémoratif de Patrice Lumumba étaient teintées de rouge. Tous ceux qui savaient lire ou écrire ou qui avaient reçu une instruction à l'étranger ou qui avaient été en contact avec la civilisation occidentale de quelque manière que ce soit, avaient été la cible des rebelles. Les uns étaient morts dans les tortures, d'autres avaient été massacrés avec le long couteau congolais connu sous le nom de machette, et fréquemment les rebelles avaient mangé le cœur de leurs victimes.

Puis vint l'histoire de Carlson. Le D^r Carlson n'arriva pas à Stanleyville avant le 23 octobre, bien qu'il eût été arrêté un mois auparavant à Yakoma, situé à environ cinq cents kilomètres au nord. C'était un prisonnier de valeur et le président Gbenye parlait mystérieusement d'un certain major des Etats-Unis qui faisait de l'espionnage pour les impérialistes. Il fallu

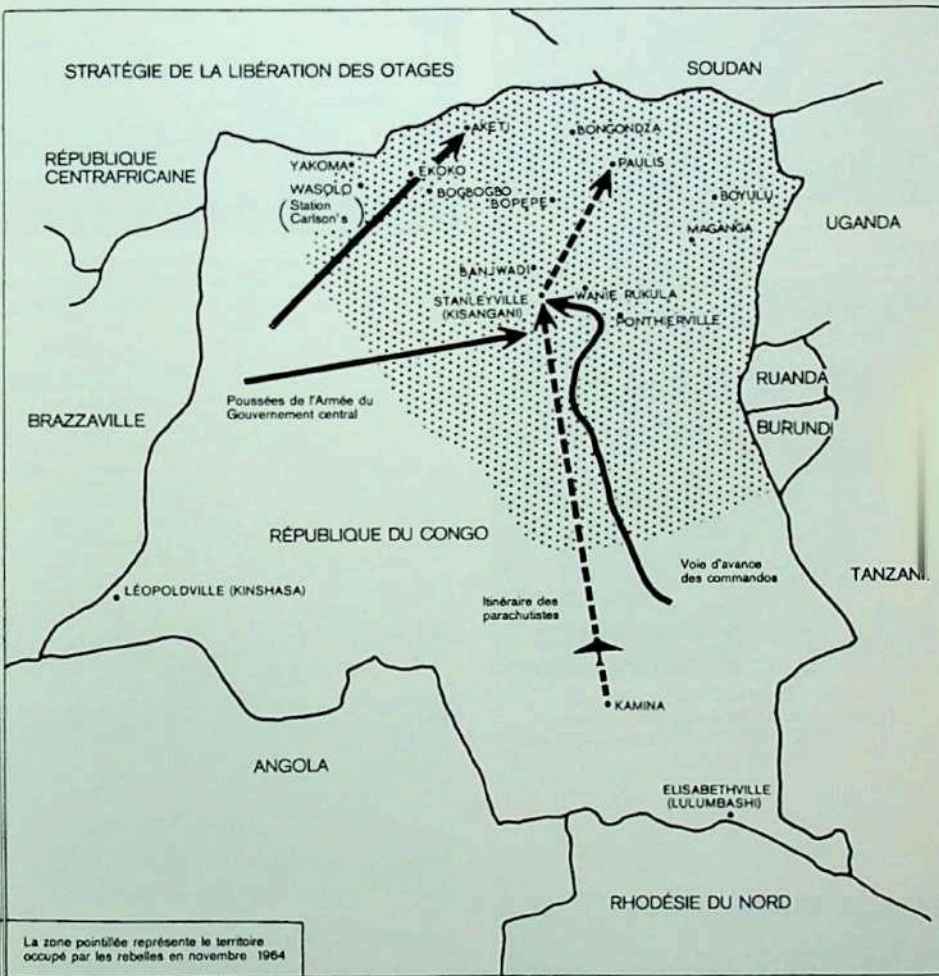
quelques jours à Carlson pour comprendre qu'on faisait allusion à lui. On amena une fois Carlson et d'autres prisonniers au monument de Lumumba, on leur montra des balles et des machettes et on leur dit qu'on allait s'en servir pour les tuer. L'exécution n'eut pas lieu; on les conduisit à la résidence de Gbenye où le président leur annonça que l'exécution du D^r Carlson avait été renvoyée à la demande du premier ministre du Kenya, Jomo Kenyatta. Les otages emprisonnés avec Carlson n'étaient pas missionnaires et Carlson, avec sagesse, n'avait jamais parlé de sa foi, mais en rentrant après cet incident, il leur dit soudain: « Attendez. Prions. » Ce qu'ils firent aussitôt. Après cela, on dit plusieurs fois à Carlson que son exécution avait été fixée, et chaque fois elle fut renvoyée. Il fut plus tard transféré au Victoria-Hôtel et on tira sur lui, alors qu'il essayait de s'échapper dans l'avenue Sergent-Kitele. Alfred Larson a vu le corps de Carlson, une étiquette au cou, étendu au bord de la route attendant d'être enseveli. Un avion l'emporta dans un petit cimetière à Karawa, station missionnaire où il avait travaillé comme médecin et avait été aimé des Congolais. Tandis qu'on déchargeait le cercueil de l'avion, un homme cria à haute voix: « Il m'a sauvé la vie » et de nombreux Africains se rassemblèrent pour apercevoir celui qui les avait si fidèlement servis. Même en prison, il avait soigné les blessures de plus de cinquante soldats rebelles en un seul jour.

Ensuite vint un autre témoignage d'Alfred Larson. Après l'avoir arrêté, on lui ordonna de monter dans un camion et on lui dit qu'on allait à Banalia parce

qu'il y avait trop d'otages à Stanleyville. Au bout d'environ deux kilomètres hors de Stanleyville, il n'y avait plus de route macadamisée, et comme le camion mal entretenu, était cahoté tout au long de la route accidentée et argileuse, il dut s'arrêter. Les rebelles étaient furieux. On permit aux otages entassés de descendre et le chauffeur demanda si parmi eux quelqu'un savait réparer un camion. Il n'y eut tout d'abord aucun volontaire, mais les rebelles devenant grossiers un Belge s'avança et dit qu'il pourrait trouver le défaut. Il ôta son vêtement, répara le véhicule et bloqua l'essence, rendant ainsi le véhicule inutilisable. Les otages durent marcher pour retourner à Stanleyville.

Beaucoup de stations missionnaires catholiques et romaines avaient encore plus souffert que les stations protestantes. Des religieuses avaient été maltraitées, déshabillées et battues. La Mère supérieure d'un hôpital à Bondamba, à environ cinq cents kilomètres au nord-ouest de Stanleyville possédait un minuscule transistor. Des Simbas vêtus de peaux de léopard apparurent à la mi-septembre et l'accusèrent d'envoyer des messages aux Américains. Ils revinrent quelques semaines plus tard, tuèrent les vaches de la mission et volèrent des poulets et du riz. A leur visite suivante ils enlevèrent plusieurs écolières et passèrent la nuit à humer de la drogue faite de chanvre cultivé dans la localité. Enfin ils arrêtèrent la Mère supérieure, la forcèrent à se déshabiller et l'enfermèrent dans une pièce avec seize autres religieuses et vingt-trois prêtres. Des histoires d'atrocités se multiplièrent. Un directeur de banque fut horriblement mutilé pour avoir refusé

STRATÉGIE DE LA LIBÉRATION DES OTAGES



La zone pointillée représente le territoire occupé par les rebelles en novembre 1964



Mlle Erskine, Mme Southard et les McAllister arrivant au terrain d'aviation.



Les premiers missionnaires de r chez eux furent le pasteur et Mme H et Mlle Mina Erskine (30 novembre).



M. et Mme R. McAllister et leur famille, le pasteur et Mme Southard et Larry, Mlle Betty O'Neill arrivèrent chez eux le 1er décembre.



Le pasteur J. Hector McMillan.



Le pasteur et Mme H. Jenkinson et la librairie itinérante qui transportait souvent l'Évangile en douze langues.



Sauvés! Les commandos atteignent la maison où le groupe d'Akéli était aux arrêts.



L'église de Banalia dont un Africain était pasteur.



La maternité d'Ekoko où travaillaient Mlle Hiles et Mlle O'Neill. De futures mamans restèrent dans les services après l'arrestation des missionnaires.

La maternité de Boyulu.





*Enfant malade soignée par le sorcier
guérisseur; celui-ci attache des amulettes
dans ses cheveux pour chasser
les mauvais esprits.*



*Ecole du dimanche en plein
à Ekoko; l'évangéliste indigène
se sert du flanellographe.*



*Institut biblique de Banjwa
un des cinq séminaires du Congo
atteint le niveau de Collège théologique.*



*Les premiers convertis pygmées
baptisés par les pasteurs Asani et
Les Pygmées sont méprisés par
compatriotes et les missionnaires
parfois les négligent.*

d'ouvrir les coffres de sa banque. Un fonctionnaire fut emmené hors de la ville, tué, et puis enseveli, la moitié supérieure du corps restant exposée en dehors du sol. Les rues étaient souvent jonchées de cadavres qui parfois restaient sans être ensevelis pendant plusieurs jours.

A un certain endroit, on fit allonger sur le sol une rangée de prisonniers congolais; puis, à un ordre du lieutenant des rebelles, les soldats les piétinèrent jusqu'à ce qu'ils meurent. On aurait dit que les chefs des rebelles étaient ivres de sang. Ils ordonnaient à leurs Simbas de porter des amulettes, les persuadant qu'ils seraient invulnérables. Pendant les attaques ils hurlaient: « Mai-Mulele » ou: « Mai-Olenga », formules magiques qui, croyaient-ils, changeraient les balles de leurs ennemis en gouttes d'eau.

Couronnant les tueries, vinrent les histoires de sortilèges, d'intoxications par la drogue, d'incroyables sorcelleries. Sorciers et sorcières jouèrent un rôle important à la tête des rebelles. A Kindu, il était fréquent de voir le général Nicolas Olenga, commandant en chef des forces rebelles, conférer avec une sorcière bien connue, Mama Onoma, puis utiliser ses prophéties pour fasciner son armée.

Par un parachutage à Paulis, le 26 novembre, on eut la nouvelle d'un autre massacre. Dix-sept Blancs au moins furent tués, parmi lesquels M. J. Tucker de la *Mission des Assemblées de Dieu*. On rapportait qu'on le rendit aveugle avec une bouteille cassée, après quoi on lui attacha les bras derrière le dos et les poignets aux chevilles, on le courba en arrière en forme d'arc, puis

on le battit pendant quarante-cinq minutes, enfin on le lança dans la rivière. Le cœur de l'homme est mauvais, ses actes aussi, et toute la brutalité et la bestialité qui peuvent habiter dans l'âme humaine furent déchaînées. Cependant, ce parachutage permit de sauver beaucoup d'otages, bien qu'un parachutiste fût tué et que cinq fussent blessés au cours de l'opération. Quelques jours plus tard, la station missionnaire baptiste de Yakus fut libérée et tous les missionnaires sauvés. Un Simba avait traîné une des infirmières, M^{lle} June Moors, vers un canoë au bord de la rivière. Sa compagne Doreen West, infirmière elle aussi, courut courageusement à son secours et la libéra, mais elle eut le visage meurtri et le bras tailladé à coups de machette. Les deux infirmières purent retourner à l'hôpital où elles se cachèrent. Quand il n'y eut plus aucun risque, elles se dirigèrent vers la maison du D^r Taylor. Dans la demi-obscurité et sans anesthésie, il fit alors des points de suture. Lorsque les commandos de Mike Hoar arrivèrent le jour suivant, leur dure épreuve était terminée.

Après les échanges d'histoires et d'expériences, il eut un moment de communion fraternelle. La Parole de Dieu était devenue un bien précieux pendant les jours de captivité, et la prière une réalité. Maintenant libérés, ils pouvaient témoigner à nouveau. Le pasteur Ralph Odman, secrétaire général aux Etats-Unis de la *Mission en Territoires Non Evangélisés* et M. Home Dowdy, journaliste et écrivain, vinrent discuter de plans immédiats avec les missionnaires. Il fut entendu que tous ceux qui avaient été libérés retourneraient dans leur pays pour une période de repos en raison d

l'immense tension à laquelle ils avaient été soumis, et en particulier parce qu'il serait impossible pendant longtemps d'atteindre les stations de brousse. Ainsi, M. et M^{me} Jenkinson, M. et M^{me} Gscheidle et M^{lle} Mina Erskine partirent les premiers et arrivèrent chez eux le 30 novembre 1964. Ils furent suivis par M. et M^{me} Carper et Marylin, M^{me} McMillan et ses six enfants, les demoiselles Walker, Bjerkseth et Hiles, M. et M^{me} Grant, M^{me} Scholten et ses enfants, M. et M^{me} Mann et deux enfants qui partirent directement pour les Etats-Unis et M. et M^{me} McAllister et leur famille, le pasteur et M^{me} Southard et Larry, et M^{lle} Betty O'Neill, qui arrivèrent chez eux le 1^{er} décembre 1964. Une seule chose ternissait la joie de la libération : ils laissaient vingt et un camarades et enfants entre les mains des Simbas.

RÉPERCUSSIONS
DES PARACHUTAGES

Les parachutages de Stanleyville et de Paulis eurent des répercussions dans le monde entier. A Moscou plus d'un millier d'étudiants africains et asiatiques manifestèrent devant les Ambassades britannique, américaine, belge et congolaise. Pendant plus de trois heures ils hurlèrent des slogans, lancèrent des bâtons, et la police dut éloigner par la force les manifestants des grilles de l'Ambassade américaine. Le bureau de l'ambassadeur du Congo fut pillé et beaucoup de papiers officiels et de dossiers furent jetés à la rue. Sept cents étudiants africains et yougoslaves firent une manifestation semblable à Belgrade, dénonçant l'agression belgo-américaine au Congo, et il y en eut d'identiques dans plusieurs autres capitales du monde...

Le ministre belge des Affaires étrangères, M. Spaak fut invité par le Conseil de sécurité à faire une déclaration le 11 décembre au sujet des parachutages. Il affirma :

« J'ai entendu sept ou huit actes d'accusation, mais je vous assure que je ne suis pas venu ici pour rester au banc des accusés et plaider des circonstances atténuantes ».

nuantes devant un tribunal. Je viens ici fortifié par mes droits et par ma conscience, sûr d'être soutenu par l'immense majorité de l'opinion publique de mon pays et, je le crois aussi, par l'approbation exprimée ou tacite de nombreux gouvernements dans le monde entier... La vérité est qu'à Stanleyville la situation devenait progressivement plus mauvaise et plus dangereuse. On arrêtait des Belges et des Américains, on les menaçait, on les tourmentait, on les humiliait et finalement on les emprisonnait. Le 30 octobre, le message suivant fut intercepté: « Nous ne pouvons » plus garantir la vie des nationaux belges et américains. » Le 2 novembre, dans des messages lancés par radio à Nkrumah, Ben Bella, Nasser et Sekou Touré, Gbenye menaçait de poursuivre une politique de la terre brûlée. Il disait: « L'armée populaire de libération » a toujours protégé les étrangers, mais elle ne le fera » plus en ce qui concerne les nationaux de certains » pays dont les gouvernements aident l'impérialisme. » A cause des bombardements. » — « Et, messieurs, » continua M. Spaak, je vous donne l'assurance formelle 'qu'il n'y eut pas un seul bombardement de » Stanleyville avant le 24 novembre. »

« Qu'allions-nous faire? » — « Rien » disaient certains. « Prendre le risque de les laisser massacrer, ou prendre le risque — je savais qu'il y avait un risque et je le sais encore mieux aujourd'hui — prendre le risque d'essayer de les sauver. » Nous attendîmes le plus tard possible avant de prendre notre décision. Il est vrai que nous allâmes de Belgique à l'île de l'Ascension où les Britanniques nous avaient

offert l'hospitalité. Nous ne désirions pas aller au Congo immédiatement parce que, jusqu'au dernier moment — vous pouvez me croire ou non quand je dis ceci, mais je suis sûr que la grande majorité ne le croira — nous espérons que nous n'aurions pas à agir... Nous atterrîmes à Stanleyville le 24 novembre. Le 27, tous étaient de retour à Kamina et le 29 il n'y avait plus un seul des parachutistes envoyés à Stanleyville ou à Paulis sur le sol congolais. L'opération de sauvetage était terminée. »

M. Spaak continua de définir la politique de son pays à l'égard du Congo quant à nouveau il fit allusion au parachutage :

« Il n'y a pas d'intervention dans les affaires intérieures d'un pays lorsqu'on donne au gouvernement légal de ce pays l'aide qu'il a demandée. Il y a intervention dans les affaires intérieures d'un pays lorsque, contre le gouvernement légal, on soutient la rébellion ou la révolution. Si quelqu'un a une autre explication de la définition de non-intervention à soumettre, j'aimerais l'entendre, car je crois que, pour la santé des Nations Unies, nous devrions savoir une fois pour toutes ce que signifie vraiment la non-intervention. »

La Grande-Bretagne fut aussi très active à cette époque, car il y avait encore dix-huit missionnaires de la *Mission en Territoires Non Évangélisés* dont on n'avait pas réglé le sort : le groupe de Banalia, celui de Bafwensende et le pasteur et M^{me} Georges Kerrigan dont les dernières nouvelles venaient de Bunia. M. Anthony Fell, député de Yarmouth, essaya d'obtenir un débat d'urgence à la Chambre des Communes.

et plus de cinquante députés signèrent une motion de secours immédiats. On demanda au ministre des Affaires étrangères de passer immédiatement à l'action, ce qu'il promit de faire, tout en disant par la suite qu'un parachutage britannique était impensable! Les parachutages au Congo furent comme une pierre qui, lancée dans l'eau d'un bassin, en ride la surface jusqu'aux bords les plus éloignés. Ainsi cette seule action eut des répercussions d'un bout du monde à l'autre et atteignit les Ministères de l'Intérieur à Londres, Philadelphie et Melbourne. A Londres, le secrétariat devint un bureau d'informations. Le téléphone sonnait sans arrêt pendant le jour et souvent aussi la nuit. Des parents angoissés, des membres de cercles de prières, des supporters d'équipes, des écrivains, des journalistes et des ministres désiraient tous des nouvelles du Congo. Une grande carte du Congo était épinglée au mur, piquée de petits drapeaux indiquant les positions des villes occupées par les rebelles, le déplacement des troupes de l'Armée nationale et les villes où l'on croyait nos missionnaires traqués. On recevait et on enregistrait avec soin toutes les informations et ainsi dura pendant quatre mois l'afflux constant de demandes et d'enquêtes. On organisa des réunions de prières dans tout le pays, en Europe, en Australie, aux Etats-Unis, pour tous ceux qui étaient encore captifs au Congo.

On apprit que M. Harms, qui était en Ouganda, avait envoyé une liste de missionnaires, ainsi que leur dernière adresse connue, mais il avait malheureusement omis M^{lle} Erskine. Un correspondant du *Daily Express*,

comparant la liste fournie par M. Harms et la liste donnée par Londres de ceux que l'on savait être au Congo, la porta disparue. En réalité, elle était toujours en compagnie des autres au « Kilomètre 8 ». Le pasteur Marshall Southard, qui était à Léopoldville lorsque la crise éclata, agit comme agent de liaison, bien que n'ayant pas au début de machine à écrire. Il dut ainsi écrire des centaines de lettres à la main et souvent copier des lettres d'Africains pour les envoyer à la fois dans le Royaume-Uni et aux Etats-Unis. Les renseignements qu'il pouvait fournir et les conseils qu'il donnait étaient inappréciables, car il était le seul lien entre les quartiers généraux de Londres et des Etats-Unis et le champ de mission. En fait, il était si occupé à recueillir et à transmettre des renseignements que parfois il n'avait pas le temps de se coucher. Pendant cette période, on poursuivait des négociations avec la Croix-Rouge internationale pour essayer d'obtenir la libération des missionnaires encore captifs, et on faisait des plans pour leur assurer l'argent nécessaire à leur retour chez eux et pour subvenir à leur hébergement.

Pendant ce temps, à Léopoldville, M. Larson et M. Odman faisaient le tour des ambassades, les suppliant d'envoyer du secours à Banalia, Bafwensende et Bunia et tous ceux qui avaient été émus par les répercussions des parachutages travaillaient et priaient pour la libération de tous les serviteurs de Dieu encore retenus au Congo.

ÉTRANGES VOISINS

Le pasteur Georges Kerrigan s'embarqua pour le Congo en mai 1922, et M^{me} Dora Kerrigan en septembre 1926. Ils se rencontrèrent et se marièrent au Congo en 1928. Les Kerrigan, en vrais pionniers, ont toujours travaillé où le chemin était rude et les besoins grands. Pendant qu'ils étaient à Boyulu, en 1932, M. Kerrigan visita Maganga et comprit immédiatement que ce village non évangélisé serait un centre d'évangélisation idéal. Ils se mirent à prier pour les gens de Maganga et peu après la route s'ouvrit pour eux. Ils y allèrent et commencèrent à bâtir. Ils ne se doutaient pas que plus de vingt années de leur vie se passeraient sur cette station à prêcher, à construire et à diriger le développement de l'œuvre. Au cours de ces vingt années ils virent abattre maints géants des forêts, niveler le sol, s'élever de nouveaux bâtiments où les enfants recevraient éducation et connaissance du Sauveur, et un dispensaire où l'on soignerait leurs blessures et leur parlerait du remède contre le péché.

Une fois Maganga bien établi, ils se déplacèrent vers une autre région complètement négligée et appelée

Wanie Rukula. Dès 1954, ils y travaillèrent parmi des gens arriérés et difficiles, mais, croyant que nulle tâche n'est trop difficile pour Dieu, ils prêchèrent fidèlement et pendant ces dix années constatèrent plus de deux cents convertis, baptisés en grande majorité par M. Kerrigan. En 1962, les croyants souscrivirent pour la construction de leur propre église; elle fut faite de grosses briques creuses et bien conçue. L'aide de M. Volker Gscheidle fut considérable dans cette circonstance. Pendant ces dix années, les Kerrigan visitèrent Ponthierville, à l'extrême sud du territoire affecté à la *Mission en Territoires Non Evangélisés*, et finalement M. et M^{me} R. McAllister s'établirent dans cette ville pour annoncer la miséricorde de Christ.

Il arriva que Wanie Rukula fut l'une des premières villes à tomber entre les mains des rebelles, mais M. et M^{me} Kerrigan étaient en vacances en Ouganda. Pensant que la révolte n'était qu'une escarmouche locale, ils revinrent au Congo et essayèrent d'atteindre Boyulu où se trouvait un groupe de missionnaires; mais, à cause de barrages de routes, ils ne purent aller que jusqu'à Bunia. Cette ville est dans le territoire attribué à l'*Africa Inland Mission*, mais tous les missionnaires s'étant déjà retirés, ils occupèrent la maison abandonnée du secrétariat. En un sens, ils étaient très bien. Le climat était sain, la région entourée de collines, le soleil modéré et les brises fréquentes. Beaucoup de missionnaires vont à Bunia en vacances et tout alla bien pour les Kerrigan jusqu'au jour où des Simbas vinrent loger dans la maison vide à côté. Ils commencèrent ensuite leur habituelle routine de

détruire la civilisation précédente et d'établir la leur. Ils allaient de maison en maison et de bureau en bureau. Tous les dossiers relatifs aux finances, aux pensions, aux taxes, etc., furent jetés par les fenêtres et certains furent brûlés. Les maisons furent pillées et tout objet de valeur fut emporté. A Bunia vivait un fidèle pasteur congolais nommé Zébédayo. Lorsque les Simbas fouillèrent sa maison, ils trouvèrent une photographie du président Kasavubu et cela suffit pour l'associer au Gouvernement national. Tandis que sa maison était systématiquement mise à sac, on lui lia les mains derrière le dos et ses pieds furent liés ensemble. On le renversa sur le sol, on passa une corde des mains aux pieds, puis on serra. Le seul mouvement qu'il pouvait faire était de rouler d'un côté sur l'autre et de soulever la tête. On lui ordonna d'avouer qu'il avait communiqué par radio avec les Américains, mais comme il ne possédait pas de poste émetteur, évidemment il ne put l'avouer. Il protesta donc de son innocence. Les Simbas alors apportèrent un seau d'eau, lui dirent de boire et lui plongèrent la tête dans l'eau. Lorsqu'ils lui permirent de l'en retirer, il suffoquait et disait encore qu'il était innocent. Le « colonel » tira sa baïonnette et, la poussant vers le dos du pasteur, lui dit qu'il avait quinze minutes pour avouer, sinon il mourrait. Le « colonel » chronométra les quinze minutes sur sa montre-bracelet, mais le fidèle pasteur refusa encore de laisser un mensonge sortir de ses lèvres. Par l'intervention de Dieu, sa vie fut épargnée et il fut envoyé dans un camp militaire. Une chrétienne nommée Cécilia, qui avait pris rang avec les Simbas et connaissait le « colonel »,

demanda sa libération; on la lui promit, mais la promesse ne fut pas tenue. En fin de semaine, le « colonel » organisa un ralliement de jeunes dans l'intention d'en inscrire beaucoup dans le mouvement rebelle. Ils défilèrent dans les rues en chantant à tue-tête: « La chair de M. Tchombé est très tendre. Nous la mangerons avec notre riz cuit. » Le « colonel » décida ensuite de disposer de quelques-uns de ses prisonniers. Il envoya un camion à la prison où furent chargés ceux qui avaient déplu au nouveau régime. Le camion ne se mettant pas en marche, les prisonniers durent le pousser et courir ainsi pendant plus de deux kilomètres. Quand ils furent près du « colonel », celui-ci demanda à chacun pourquoi il était en prison. Il en mit neuf d'un côté et renvoya les autres à la prison; du nombre était le pasteur Zébédayo. Les neuf choisis furent alors alignés et fusillés. La femme chrétienne retourna voir le « colonel » et lui demanda pourquoi le pasteur n'était pas libéré s'il était innocent. On pria beaucoup pour le pasteur et, cette fin de semaine-là, il fut relâché.

Un prêtre catholique romain de Bunia fut accusé de dire aux enfants de son école qu'un grand trouble régnait au Congo et le personnel de l'école au complet fut arrêté. Les rebelles alors entrèrent dans la station et prirent toutes les provisions et réserves alimentaires destinées aux enfants, ainsi que tout l'argent qu'ils purent trouver. Partout ce n'étaient que meurtres, tortures et vols laissant à travers la ville d'horribles cicatrices qui demanderaient beaucoup de temps pour guérir. Comme ils étaient près de la frontière, il fut

parfois possible aux Kerrigan d'écrire chez eux et, dans une lettre au secrétaire général, ils dirent ceci : « *Déposez tous vos fardeaux sur le Seigneur. C'est ce que nous faisons, mais ils reviennent, aussi nous faut-il continuellement prier. Nous savons que le Seigneur interviendra et nous Le prions de protéger les otages. Nous allons encore bien, quoique n'ayant pratiquement aucun remède contre la fièvre. Mais nous avons, chaque jour, le privilège d'être en communion avec des visiteurs de l'église.* » Fait étrange, les Kerrigan s'entendaient avec leurs étranges voisins, les Simbas. M^{me} Kerrigan entretenait d'agréables conversations avec eux, mais les Simbas furent déçus quand elle leur dit qu'ils n'avaient pas de whisky. Un jour, ils acceptèrent d'elle des Nouveaux Testaments et ils n'essayèrent pas de l'empêcher de visiter la ville, de distribuer des traités et d'entrer chez les Congolais. Les Kerrigan furent une fois réveillés à 2 heures du matin par des coups persistants frappés à la porte. Ils se levèrent tous les deux.

— Ouvrez la porte, ouvrez la porte! répétait le « commandant ».

— Nous n'ouvrons jamais la porte la nuit à des étrangers, répliquèrent les Kerrigan, revenez demain matin et nous répondrons à vos besoins.

— Mais je suis le commandant et je désire un lieu où passer la nuit.

— Les meilleures heures de la nuit sont déjà passées, et vous ne pouvez dormir ici, car nous logeons dans cette maison. Essayez la porte à côté.

— Ouvrez la porte, ouvrez la porte! Je désire entrer.

— Nous ne pouvons ouvrir la porte. Nous ne sommes pas habillés et nous ne recevons pas la nuit. Revenez dans la matinée.

Après cela, ils restèrent silencieux; on frappa à la porte et on cria encore pendant quelque temps, puis les visiteurs importuns finirent par s'en aller. Les Kerrigan furent assez heureux pour pouvoir garder le poste de radio, écouter ainsi régulièrement Londres et apprendre qu'une colonne de commandos se dirigeait vers Bunia pour les secourir. Trois semaines plus tôt que prévu, ils arrivèrent. Les véhicules entrèrent par deux et défilèrent dans la ville, crachant du feu de chaque côté, aspergeant les maisons et tout Africain qui se trouvait en vue. Les Kerrigan s'étendirent au sous-sol, sage précaution, car les balles marquèrent les murs et percèrent la fenêtre de la chambre. Lorsque les commandos eurent ainsi fait le tour de la ville pendant deux heures, ratissant et aspergeant tout, ils fouillèrent les maisons et les Kerrigan furent sauvés. Ils prirent l'avion pour Léopoldville, puis pour Londres où ils arrivèrent le 10 décembre 1964. Ainsi prenaient fin plus de quarante années de travail de pionnier au Congo. Ils étaient vraiment dignes d'être inscrits parmi les héros de la foi, car ils avaient fait face à des circonstances semblables à celles des Vainqueurs dont Hébreux 11 nous donne la liste :

«Eux qui, par la foi, vainquirent des royaumes, exercèrent la justice, obtinrent des promesses, fermèrent la gueule des lions, éteignirent la puissance du feu, échappèrent au tranchant de l'épée, guérirent de leurs maladies, furent vaillants à la guerre, mirent en fuite des armées étrangères.» (Hébreux 11, versets 33 et 34.)

SAUVÉS POUR SERVIR

Depuis les premiers temps de l'Eglise, Dieu a appelé des hommes et des femmes pour accomplir Ses desseins. Il a posé Sa main sur eux, souvent dès leur jeune âge, et Il les a préparés pour Son service. Ce fut certainement le cas pour la plupart de ceux dont les sentiers devaient finalement se croiser à Banalia.

Audrey Mary Gibson naquit en mai 1932 à Lincoln et devint une enfant charmante et heureuse. Elle savait à peine marcher qu'elle aimait jouer avec sa poupée et toujours elle désira être infirmière. Son passe-temps favori était d'imaginer ses poupées malades ou blessées et de les soigner avec des remèdes ou des pansements. Elle aimait son école du dimanche et participait avec plaisir aux fêtes variées de l'Eglise aussi bien qu'aux activités des *Petites Ailes* et des *Eclaireuses*. Elle invitait constamment ses amies à se joindre à sa troupe et parcourait souvent des kilomètres pour les rencontrer et les amener aux réunions. Son désir de soigner les malades ne fléchit jamais au cours de son enfance et toute jeune elle est attirée par le terme « infirmière missionnaire ». Elle avait six ans seulement lorsque son

père, décorateur et peintre à Lincoln, mourut. La perte de celui qui les faisait vivre fut un terrible choc pour la famille, mais M^{me} Gibson avait en Dieu une foi véritable et elle lui remit son avenir, lui demandant qu'elle puisse fidèlement pourvoir aux besoins de ses deux filles âgées de six ans et de sept ans et demi, et les guider. Elle prit des pensionnaires afin de pouvoir maintenir ses filles au Collège de South Park à Lincoln, jusqu'à ce qu'elles obtiennent leur « General Certificate of Education », qu'Audrey reçut à l'âge de seize ans. Elle était toujours décidée à être infirmière missionnaire. Sa mère la soutenait et désirait ardemment voir sa fille faire le travail pour lequel elle se sentait appelée et elle la conduisit chez la surveillante du Branston Hall Sanatorium pour demander son avis. Celle-ci conseilla de commencer immédiatement des études au service des tuberculeux, et de les continuer ensuite dans un hôpital général, ce qu'elle fit. De Londres, elle allait fréquemment voir sa mère à Lincoln et continuait à aimer l'église de son enfance où elle avait été instruite par la Parole de Dieu, avait entendu parler des besoins des champs de mission, s'était convertie et avait été baptisée. Au cours de ses études, dans ses lettres à sa mère, elle parlait souvent d'un ami docteur et il fut décidé qu'elle viendrait le présenter à sa famille. Audrey l'amena donc chez elle, et comme la porte s'ouvrait, M^{me} Gibson aperçut un beau jeune homme en costume gris bleu et avec l'écharpe aux couleurs de son université.

— Maman, commença Audrey, voici Ian Sharpe; il va être missionnaire.



Pasteur et Mme G. Kerrigan.



*Le Docteur et Mme Ian Sharpe,
Jillian, Alison et Andrew.*



Mlle Mary Baker.



*M. et Mme Dennis
et leur famille.*



Mlle Robinson Gray.



*Le débarcadère de Banalia; là ont été
Docteur et Mme Sharpe et leur famille,
Mme Parry et leurs deux plus jeunes
Mlle Ruby Gray et Mlle Mary Baker.*

Après cette présentation, Ian vint souvent chez les Gibson et à la fin de 1954, Audrey montrait fièrement sa bague de fiançailles. Le mariage eut lieu le 2 juillet 1955.

Ian Maurice Sharpe appartenait aussi à une famille chrétienne. Pendant de nombreuses années, son père fut prédicateur laïc. Ian fit ses études au lycée de Brockley; sa brillante intelligence le plaça bientôt à la tête de sa classe. Le directeur se rendant compte de ses possibilités conseillait de l'orienter vers la fonction publique, mais Ian avait d'autres idées. A l'âge de quatorze ans, il s'était converti par le ministère fidèle de son moniteur d'école du dimanche, et quand il eut dix-huit ans, il se sentit appelé à devenir médecin missionnaire. Jusqu'à l'âge de sept ans, il ne pouvait supporter la vue du sang, mais Dieu le prépara pour la tâche qui était devant lui et lui donna des nerfs « d'acier » et une assurance de « fonte ». Alors que ses parents et son directeur discutaient encore de son avenir, il s'inscrivit à l'Hôpital de Guy et commença à étudier la médecine. Il obtint ses diplômes de sciences et de médecine, fut nommé membre de l'Académie royale des sciences et de l'Académie royale de chirurgie. A la fin de ses études, il fut appelé pour le service national et il partit dans la cavalerie royale en Jamaïque, au Honduras anglais et aux Bermudes. A la Jamaïque, il fut invité par le gouverneur à la réception donnée lors de la visite de S. M. la reine d'Angleterre, en 1953; aux Bermudes, il était médecin de service lors de la conférence entre MM. Churchill, Staline et Truman. Il fit l'expérience peu banale d'être baptisé par son

propre père, en avril 1945, en l'église baptiste de Catford, et le texte de baptême fut Jean 15, verset 16: « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi je vous ai choisis. »

Ian et Audrey Sharpe s'embarquèrent pour le Congo en 1956 et furent d'abord envoyés à Ekoko, puis à Bongondza. Ian était un chirurgien doué et sa dextérité et son habileté au bloc opératoire firent de lui, non seulement un maître dans sa profession, mais le rendirent cher aux Congolais. Il se classait au premier rang des musiciens non professionnels et c'était un prédicateur et un évangéliste puissant. Malgré ces qualités, il aurait été difficile de trouver un plus humble serviteur du Seigneur Jésus-Christ. Ian et Audrey formaient une équipe parfaite; Ian opérait, Audrey l'aidait comme anesthésiste. Leurs noms resteront toujours associés à l'hôpital de Bongondza.

Le D^r Norman Streight, des Etats-Unis, développa cet hôpital. Il commença sa reconstruction qui, par suite de l'évacuation de 1960, ne fut pas terminée. Le D^r Sharpe arriva le 15 juillet à Bongondza et se mit immédiatement à le restaurer. Le don généreux d'un générateur électrique par un ami d'Irlande permit d'installer l'électricité pour la première fois à l'hôpital. Celui-ci comprenait deux services de vingt lits chacun, un pour les hommes et un pour les femmes, et six maisons dans lesquelles vivaient les malades tuberculeux. Le reste de l'hôpital consistait en dispensaire, salle de consultation pour les malades de l'extérieur, laboratoire et pharmacie, maternité; il y avait aussi sept maisons et un atelier. Ian avait une puissance de

travail extraordinaire. A 6 h. 30, tous les quinze jours, il visitait une clinique d'enfants, après quoi il rentrait déjeuner chez lui. A 8 heures, le service religieux à l'hôpital était généralement présidé par un évangéliste congolais et, à 8 h. 30, Ian commençait sa tournée dans les services et la finissait dans la salle de consultations pour les cas difficiles. Pendant ce temps la salle d'opération avait été préparée par Audrey, et de 9 h. 30 à midi, ils opéraient (deux ou trois fois par semaine). De midi à 2 heures, c'était un moment de repos, qui comprenait le repas et le temps passé avec les enfants. L'après-midi était consacré aux écritures, aux formalités officielles, aux visites de cliniques spécialisées, aux vérifications de remèdes et approvisionnements et à la stérilisation de la salle d'opération et des instruments. A 5 heures, ils rentraient chez eux pour le thé et passaient un moment avec les enfants avant le culte de famille et le coucher des enfants. Chaque soir, ils avaient dans leur foyer une réunion de prière pour tous les missionnaires, après quoi Ian retournait à l'hôpital pour les cas graves et les opérés de la journée. Venait ensuite un moment d'étude, de prière et de préparation de messages pour son travail d'évangélisation. A 10 heures ils allaient se coucher; Audrey s'endormait mais Ian étudiait encore pendant deux heures, s'efforçant de se tenir au courant de l'évolution de la science médicale. En plus de ses projets de se présenter à ses derniers examens de médecine pendant son congé, ce qu'il considérait comme essentiel, il suivit deux cours par correspondance avec l'Institut biblique de Londres. Il eut un jour connaissance, par

un journal médical, d'une méthode pour pratiquer une césarienne en cas d'urgence ou dans des circonstances défavorables, connue sous le nom de symphyséotomie, qui consistait à sectionner un os pour faciliter la naissance avec seulement une anesthésie locale. Quelques jours plus tard, M^{lle} Ruby Gray l'appela pour un cas d'urgence réclamant une césarienne, mais la salle d'opération était en réparation. Il était impossible de la stériliser à temps, alors il se souvint des schémas et directives de son journal. Bien que n'ayant jamais vu faire cette opération, il la fit avec succès et sauva la vie de la mère et celle de l'enfant.

Après l'arrivée des rebelles, il eut connaissance de l'ordre donné par leur chef à tous les Blancs de s'annoncer à la grande ville la plus proche; il diffusa par radio interstations missionnaires qu'il avait l'intention de se rendre à Banalia le jour suivant avec sa femme et leurs trois enfants, Jillian Lynn (8 ans), Alison Joy (7 ans) et Andrew (4 ans). Le pasteur, Masini Phillipe, et son fils, Mbongo Samuel, refusèrent de le laisser partir tout seul. Peu de temps auparavant, le docteur avait sauvé la vie de Masini que les Simbas avaient arrêté avec l'intention de le fusiller parce qu'il avait soutenu un parti politique opposé. Ils firent donc leurs bagages et se dirigèrent vers Banalia, en accord avec les ordres reçus de ceux qui étaient les plus forts.

* * *

Dennis Edward Parry était le plus jeune d'une famille de six enfants et comme son père resta veuf, son enfance ne fut pas particulièrement heureuse. Il allait à l'église baptiste à South Norwood, et il était passionné pour la *Brigade de Garçons*. En 1936, il se rattacha à la *Portland Road Mission*, South Norwood, pour aider dans la toute récente compagnie où il fut nommé sergent. Converti à l'âge de vingt ans, il assista par la suite à la convention de Keswick, en 1937, et répondit à l'appel lors d'une réunion missionnaire. La guerre avait déjà éclaté lorsque, sentant très nettement que l'appel de Dieu doit passer avant l'appel au service national, il s'adressa à plusieurs écoles qui refusèrent de l'inscrire pour ce motif. Et lorsqu'il comparut devant le tribunal et se déclara objecteur de conscience, cela aussi fut rejeté. Il refusa encore de servir dans les forces armées, sachant que Dieu désirait qu'il aille au Congo aussi tôt que possible, et il fut condamné à l'emprisonnement. Il continua à témoigner pour Dieu, bien que privé de liberté; à sa libération, il fut accepté par un collègue et plus tard par la *Mission en Territoires Non Evangélisés*. Il s'embarqua pour le Congo en 1948 et étant un gagnant d'âmes, il aima le travail d'évangélisation dans les villages. Cependant, étant un homme pratique, il entreprit aussi de s'occuper de l'entretien des biens de la mission et aida à l'érection de nouveaux bâtiments.

Nora Magee Parry travailla dans sa jeunesse avec l'*Effort chrétien* et en plein air. Elle reçut l'appel missionnaire alors qu'elle lisait un article missionnaire écrit par le pasteur Georges Kerrigan, dans la revue de

la Mission en Territoires Non Évangélisés. Il racontait comment les Congolais, désirant être desservis par des missionnaires, avaient construit des maisons pour eux, mais qu'il n'y avait pas de missionnaires disponibles pour accepter leur invitation. Ainsi Nora consacra sa vie au Christ et s'inscrivit à l'Hôpital Mayday, à Croydon, pour faire ses études d'infirmière. Triomphant de son instruction médiocre, elle devint d'abord infirmière et puis s'inscrivit au collège de Mount Hermon qui formait des missionnaires. Elle avait connu Dennis pendant son enfance, cependant il n'y avait entre eux aucunes fiançailles, officielles ou non, quand ils s'embarquèrent pour le champ missionnaire. Ils s'y marièrent et trois de leurs quatre enfants naquirent au Congo. Les dernières années de leur séjour, Nora souffrit beaucoup dans sa santé. Une fois, les ulcères de ses jambes étaient si sérieux qu'elle ne put marcher et qu'il fallut la porter au dispensaire sur une chaise. Elle se dépêchait toujours, refusant de se reposer, soignant les malades et faisant connaître le nom de Christ. Pendant les quelques derniers mois, ils s'établirent dans une station de la brousse, connue sous le nom de Bodéla; ils y allèrent sur l'invitation des chrétiens de la localité qui n'avaient auparavant jamais eu de missionnaire à demeure. Ce fut de Bodéla que M. et M^{me} Parry, avec leurs deux plus jeunes enfants, furent emmenés à Banalia pendant la révolte. Leurs deux aînés, Hazel Charlotte (14 ans) et Stephen Keith (13 ans) étaient restés en Angleterre au dernier congé de leurs parents pour compléter leur instruction. Ni Dennis, ni Dora Parry ne trouvèrent jamais leurs

noms dans les journaux, et il n'y eut rien de spectaculaire pour mettre en vedette leur carrière missionnaire, mais leur témoignage fidèle et constant produisit une moisson d'âmes. Ils travaillèrent aux nouveaux bâtiments, maintinrent ouvertes les portes du dispensaire, aidèrent à l'évangélisation du village et facilitèrent une multitude de projets, en particulier l'école pour adultes qu'on leur demanda de diriger en 1955. Peu après l'ouverture de l'école, Nora écrivit au quartier général :

« Dans un effort pour fortifier les chrétiens dans la foi, une école a commencé cet après-midi. La session doit durer six mois. Pendant ce temps, on apprendra à lire à ceux qui ne savent pas (si la chose est possible!) afin que tous aient le privilège de lire la parole de Dieu. La doctrine et l'évangélisation individuelle figurent au programme ainsi que la lecture, l'écriture et le calcul, l'hygiène et le secours aux blessés, et nous avons quatorze hommes et femmes inscrits pour les six premiers mois. Ils ont une heure d'enseignement de 6 h. 30 à 7 h. 30 chaque matin, et de 8 heures à 12 heures, ils font du travail manuel dans la station. Puis de 2 heures à 4 h. 30, ils sont en classe. On leur paiera un petit salaire pour le travail qu'ils feront. On a donné à Dennis la responsabilité de cette école; et avec cela, le dispensaire et la famille, aussi sommes-nous occupés à plein temps. Des gens s'inscrivent déjà pour la prochaine session. Cette école répond certainement à un réel besoin car les Congolais ont vraiment le désir d'être fondés dans la foi et d'être enseignés à chercher les perdus et essayer de les amener au Sauveur. »

C'est ainsi que leur vie compta pour l'œuvre du Seigneur au Congo.

* * *

M^{lle} Mary Elizabeth Baker naquit à Richmond, Virginie, Etats-Unis, et se prépara pour la mission à l'*Institut biblique de Moody*, à Chicago. Elle fut une collaboratrice précieuse dans la mission, une amie chère à beaucoup de missionnaires et très aimée des Congolais. Tout au travers de la crise d'indépendance du Congo, elle vécut parmi les gens, partageant leurs joies et leurs peines, leurs espoirs et leurs craintes. Vivre dans la petite maison que les Congolais avaient construite pour elle était une révélation de l'estime dans laquelle on la tenait. A n'importe quelle heure du jour, n'importe qui ayant besoin d'aide, n'importe qui dans la souffrance, n'importe quel groupe important de femmes de la communauté, pouvait entrer. Bientôt ils étaient assis, prenant une tasse de café ou buvant un verre d'eau, et recevant le rafraîchissement pour l'âme et pour le corps. Elle les aimait tous, et ils l'aimaient, on le voyait sur leurs visages rayonnants. Les dernières rencontres tenues à Bopepe lorsque l'église recevait tous les membres de son Conseil régional furent une révélation de l'unité de son Eglise. Les Congolais fournirent la plus grande part de la nourriture qui fut préparée dans la cuisine de Mary. Tout ce qu'elle avait était *pour le Maître*. Ce moment de communion ne sera jamais oublié par ceux qui l'ont vécu. Il était de toute évidence que les deux femmes travaillant à Bopepe préparaient une moisson pour

Dieu. Margaret Hayes était venue pour le travail médical et elles avaient travaillé ensemble. Un missionnaire rappela un incident qui eut lieu pendant la visite au Congo du D^r Sueme, pasteur de l'Eglise de Mary, en Virginie. « Je fus invité, dit-il, à rester chez Mary à cette époque et nous visitâmes ensemble les églises de l'extérieur, dans sa voiture neuve. Le pasteur Asani conduisait. Comme nous rentrions un soir d'une visite à une plantation, nous dépassâmes sur la route une famille congolaise. La mère était chargée d'une lourde corbeille sur le dos, le père avait aussi des bagages et un paquet de lances attachées ensemble, et il y avait trois petits enfants. Le pasteur Asani arrêta la voiture: « Ce sont nos gens, nous « devons les aider, annonça-t-il. » Nous sortîmes tous et la mère et les enfants grimperent dans la voiture avec leurs paquets dont certains sentaient fortement la viande séchée. Avec difficulté, on fixa les lances au fond de la voiture, sans égard pour le confort des voyageurs. Puis chacun se serrant, nous poursuivîmes notre route. C'était la voiture de Mary, une voiture neuve, mais on ne demanda jamais la permission de prendre les voyageurs à bord. Tout était considéré comme autorisé. Le groupe arriva sain et sauf et reconnaissant à Bopepe. Marchant ce soir-là avec le pasteur Sueme, je parlai de l'incident et fis remarquer qu'il y avait sans doute bien des missionnaires qui n'ayant pas les sentiments qui étaient en Jésus-Christ, n'autoriseraient pas chacun et n'importe qui à utiliser leur voiture sans leur permission. Ce fut pour moi comme un souvenir du Maître, qui allait partout faisant le bien. »

En plus de son enseignement de la Bible et de son travail d'évangélisation, M^{lle} Baker était aussi le trésorier de la mission et elle en géra fidèlement les finances. Seule une personne aux aptitudes exceptionnelles pouvait unir tant de ministères variés. Elle fut une véritable amie pour le pasteur Asani, président du Conseil protestant du Congo, qui vivait aussi à Bopepe. Ils se consultaient fréquemment et Asani reconnaissait qu'il lui devait beaucoup. En retour, elle avait une grande préoccupation pour lui et le travail que Dieu lui avait confié. Quelques semaines seulement avant d'entrer dans la gloire, elle écrivit au pasteur J. C. Wright, en Irlande :

« Le pasteur Asani est parti en ce moment avec sa famille — sa femme a été malade pendant quelque temps et il l'a amenée au troisième docteur. Nous sentons que peut-être le fait qu'il s'est si souvent absenté a rendu le fardeau de la famille trop lourd à sa femme. Je vous en prie, priez beaucoup, car, de plus en plus, son ministère appelle Asani loin à travers le Congo et même plus loin encore, et nous remercions Dieu pour le don qu'Il a accordé à Asani, et pour son grand amour de sa parole, et son dévouement au Sauveur et à l'Évangile. »

En obéissance à l'ordre des Simbas, Mary, aussi, se dirigea vers Banalia où elle rejoignit les Sharpe et les Parry.

Robina Davidina Gray aimait la lecture et dans sa jeunesse lut avec un vif intérêt les travaux du pasteur Drysdale sur la Bible. Elle était membre actif de l'Eglise presbytérienne et bien connue dans plusieurs autres communautés chrétiennes.

Après avoir été dirigée trois fois dans la même journée vers l'Evangile de Marc, chapitre 16, verset 15, elle comprit que cet appel « Allez ! » était pour elle, et entra au Collège biblique d'Emmanuel, à Birkenhead. Comprenant ensuite qu'un diplôme d'infirmière compléterait ses connaissances et faciliterait son travail à l'étranger, elle fit des études et l'obtint. Elle était prête à s'embarquer pour le Congo en 1960, mais à cause de la crise qui suivit l'indépendance, elle ne put partir avant juillet 1962. Seule, elle assuma la responsabilité de la maternité subventionnée par le gouvernement à Bongondza et instruisit deux Africaines en obstétrique. Elle aimait l'évangélisation, et non seulement prêchait aux mères qui fréquentaient sa clinique, mais voyageait fréquemment en char à bœufs vers les villages avoisinants. Elle alla plusieurs fois apporter aux Pygmées le soulagement physique ainsi qu'un message de la parole de vie. Robina fut populaire partout où elle alla : pendant ses études, à l'hôpital et à Bongondza. Son ministère dura seulement deux ans et elle n'avait que trente-quatre ans lorsqu'elle fut convoquée à Banalia.

* * *

Ainsi, le docteur, M^{me} Sharpe et leurs trois enfants, M. et M^{me} Parry et leurs deux enfants, M^{lle} Mary Baker, M^{lle} Robina Gray et M^{lle} Margaret Hayes se rencontrèrent à Banalia et furent mis « aux arrêts » ensemble. L'histoire de Banalia ne sera probablement jamais racontée sur la terre. Les jours devinrent des semaines, et les semaines des mois, et toujours la mission demandait instamment du secours pour délivrer les saints des griffes des lions. Le 16 décembre 1964, le major Mike Hoare et un groupe de commandos partirent enfin. Ils rencontrèrent une terrible opposition en dehors de Stanleyville, sur un pont, mais ils se frayèrent un chemin par la force et ne trouvèrent ensuite aucune trace de soldats rebelles.

On était au milieu de la saison des pluies et les routes n'avaient pas été entretenues depuis longtemps, ce qui rendait l'étroite chaussée à travers la forêt traître et dangereuse. Les lianes de la jungle envahissaient la route tandis que les véhicules des commandos la suivaient en direction de Banalia. Mais lorsqu'ils y arrivèrent, ils trouvèrent la ville déserte. Les rues étaient vides, les maisons étaient vides, la prison était vide. Les commandos se dirigèrent vers le bord de la rivière et près du ponton du débarcadère, ils trouvèrent un assortiment de vêtements déchirés et tachés de sang. Il y avait deux séries de vêtements de femmes, trois robes de religieuses catholiques romaines, une soutane de prêtre, une chemise avec une lettre au D^r Sharpe dans la poche intérieure, deux blue-jeans et une chemise d'enfants appartenant à Grace et Andrew Parry, deux chemises avec l'étiquette « Made

in England », l'une ayant dans la poche une lettre adressée à un Africain, quatre chaussures, deux de femmes, une d'enfant et une indéterminée, le passeport de M^{lle} Baker, le permis de conduire de M. Parry, les cartes d'identité et des papiers privés du docteur et de M^{me} Sharpe, la carte d'identité et la Bible de M^{lle} Gray. Cette vue amena des larmes aux yeux des sauveteurs aguerris car ils ne pouvaient qu'imaginer les dernières heures d'angoisse supportées par la vaillante troupe des missionnaires. La dernière marche vers le bord de la rivière dut être terrible puisqu'on les y conduisait pour les tuer. Ceux de Banalia firent à la fois l'expérience de Gethsémané et du Calvaire, et après les heures d'angoisse où hommes, femmes et enfants furent tués, ils entrèrent dans leur patrie céleste. Le cauchemar du transport en bac conduisit la vaillante troupe à « la voie sainte ».

Comme Esaïe l'a promis aux vainqueurs : « Sur cette route point de lion ; nulle bête féroce ne la prendra, nulle ne s'y rencontrera ; les délivrés y marcheront. Les rachetés de l'Eternel retourneront, ils iront à Sion avec chants de triomphe, et une joie éternelle couronnera leur tête ; l'allégresse et la joie s'approcheront, la douleur et les gémissements s'enfuiront. » (Esaïe 35, versets 9 et 10.)

ELLE NE PUT SE SAUVER
ELLE-MÊME

Laurel Kathleen McCallum venait de Perth, en Australie-Occidentale, et était diplômée de l'Institut biblique de Perth. Elle partit pour le Congo en 1946, où elle rencontra Thelma Wild du Canada (qui devint M^{me} Thelma Southard), et, après avoir prié, elles demandèrent à être affectées au même champ missionnaire. Elles avaient une âme de pionnier et trouvèrent une région dans la forêt qui n'avait jamais bénéficié du ministère d'un missionnaire. Elles construisirent une petite hutte de branchages et fabriquèrent leurs meubles de caisses d'emballage. Ces premières années se passèrent en travail de pionniers et d'évangélistes, particulièrement parmi les femmes et les enfants. Au bout d'un certain temps, Laurel partit pour Wanie Rukula, nouvelle station dirigée par le pasteur et M^{me} G. Kerri-gan. Laurel se remit à la tâche de gagner des femmes et des enfants pour Christ; non seulement elle passa de nombreuses heures à visiter les petites demeures de boue et de clayonnages, mais elle dirigea aussi un externat de jeunes filles. Sa profonde consécration au Seigneur et son âme ardente gagnèrent bientôt les jeunes

filles qui lui étaient confiées et elle eut la joie d'en conduire beaucoup à Christ. Wanie Rukula était un village primitif et où le taux de la mortalité infantile était élevé. Non seulement des bébés mouraient, mais très souvent des mères aussi, pendant l'accouchement ou immédiatement après. Laurel portait sur son cœur la détresse des enfants sans secours dont personne ne voulait et commença à s'occuper de ceux qui restaient orphelins de mère. On les nourrissait très souvent pendant quelques semaines au jus de canne à sucre ou à tout autre produit impensable pour un bébé; lorsqu'il n'y avait plus en eux qu'un souffle de vie et qu'ils n'étaient le plus souvent qu'un paquet d'os et de plaies, on les portait alors au missionnaire. Avec amour, Laurel les recevait chez elle, s'occupant d'eux jour et nuit. Parfois ce petit reste de vie était si pitoyable et la tâche d'élever cet enfant paraissait tellement impossible que chacun pensait, et les missionnaires aussi, qu'il valait mieux laisser partir ce petit être. Mais Laurel n'éprouva jamais cela. Le cœur débordant de pitié et de consécration au service du Maître, elle prenait le bébé chez elle et s'en occupait avec le plus grand dévouement. Elle avait parfois deux ou trois enfants semblables auprès de son lit; dès qu'elle en avait alimenté un, l'avait rendormi et s'était recouchée elle-même, un autre s'éveillait et commençait à pleurer. Jamais elle n'était trop fatiguée pour s'occuper d'eux et souvent dans la nuit elle restait debout pendant plus d'heures qu'elle ne dormait; faisant bouillir de l'eau, préparant du lait avec de la poudre, en berçant un pour l'endormir, ou leur fredonnant souvent une

chanson. Si les nuits étaient froides, si elle n'avait pas assez de couvertures, elle déchirait ses propres vêtements pour les couvrir. Chaque soir, ils se rassemblaient autour d'elle, elle leur enseignait des petits refrains et des versets bibliques et puis leur racontait une histoire de la Bible et priait avec eux. Et ainsi sa famille grandissait physiquement et en nombre. En 1964, elle en avait plus de quatre-vingts dans son jardin d'enfants et, bien qu'elle en prît grand soin, elle ne les gâtait pas. « Allons, enfants, voulez-vous rester tranquilles! » criait-elle à tue-tête, quelquefois en anglais et quelquefois en langue indigène. « Allez jouer dehors! » et ils y allaient. Bientôt l'un d'entre eux rentrait et murmurait: « Du lait! maman, du lait! » et patiemment elle préparait un verre de lait, faisait boire l'enfant, puis, l'embrassant sur le front, elle disait: « Maintenant va jouer et sois sage. » Et l'enfant partait en courant, sachant que maman l'aimait.

La mère de Colette mourut peu après sa naissance et immédiatement des lamentations funèbres se firent écho à travers tout le village. Un véritable pandémonium éclata et le mari infortuné fut saisi par les parents de la mère défunte qui, l'entraînant, essayèrent de lui trancher la gorge; ils y réussirent presque, mais ses propres parents vinrent à son secours et, à l'hôpital, on sutura l'énorme balafre de sa gorge. Ainsi, bébé Colette, sans mère ni père, resta pendant cinq mois chez sa grand-mère qui fit de son mieux pour s'occuper d'elle. Plus intelligente que la plupart des femmes de son âge, elle se procura un biberon et du lait en poudre. Elle n'avait aucune notion d'hygiène et il est étonnant

que l'enfant ait survécu. Au bout de quelques mois de ce régime de lait en poudre, l'enfant dépérit et contracta la dysenterie. Colette était presque sur le point de mourir quand on l'amena chez la missionnaire. Laurel la prit, lui sauva la vie et elle grandit, heureuse, pleine de vie et portée à l'espièglerie. Laurel la portait souvent à son père et aux autres parents restés païens ; le miracle de cette vie sauvée était pour eux un constant rappel de la puissance du Dieu de Laurel et celle-ci ne perdait jamais l'occasion de leur parler de l'amour du Sauveur.

Une autre enfant fut nommée Machosi, ce qui signifie « Larmes ». Elle naquit en pleine forêt, dans un campement de chasseurs et dans une hutte de branchages. Sa mère était très jeune et mourut deux jours après avoir donné le jour à son premier enfant ; c'est ainsi que Machosi reçut son nom. Le père était incapable d'élever l'enfant et aucun de ses parents n'était disposé à l'aider, mais il connaissait quelqu'un qui le ferait, si désespéré que fût le cas. Il apporta donc Machosi à Laurel qui la reçut et devint sa mère ; l'enfant gagna du poids et se développa normalement. Puis, un jour, la maladie frappa Machosi qui s'affaiblit à une cadence alarmante. Laurel se tourna vers ses remèdes et fit tout ce qu'elle put pour arrêter les progrès du mal. Au bout de douze jours, Machosi était extrêmement faible et, tandis que Laurel lui massait tout le corps avec de l'huile d'olive, elle comprit que la médecine était impuissante. Elle enveloppa l'enfant dans un drap, la porta dans sa chambre et la posa sur son lit. Laurel tomba à genoux et d'autres larmes furent versées, mais cette fois par les yeux de la missionnaire.

Se réclamant de la promesse de Jacques 5, elle lut ce passage dans sa Bible, demanda au Seigneur d'intervenir et de guérir l'enfant. Après avoir déversé son cœur en prière, elle alla se coucher et, le matin suivant, vit sa prière exaucée. La crise était passée, Machosi commença à retrouver ses forces et guérit bientôt complètement.

Puis vint Yisaka. Son père ne savait rien quant aux soins et à la nourriture à donner aux enfants, c'est pourquoi il ne fit pratiquement rien. Son bébé de cinq mois et demi, un garçon, fut négligé pendant presque quatre semaines, depuis la mort de sa mère, et lorsque son état devint grave, il alla supplier Laurel de lui venir en aide. Laurel prit Yisaka dans les bras et se demanda si cet enfant pourrait vivre. Elle se tourna vers le Seigneur, lui demandant aide et direction. Utilisant une pipette, elle mit dans la bouche du bébé une goutte d'eau chaude contenant une petite quantité de lait condensé, et aussitôt il essaya de téter. Ce signe de vie encouragea beaucoup Laurel. Pendant les quarante-huit heures suivantes, jour et nuit, elle donna à l'enfant quelques gouttes de nourriture avec la pipette jusqu'à ce qu'il fût assez fort pour être alimenté à l'aide du biberon. Maintenir le petit gosse en vie fut un travail à plein temps car il fallait trente minutes pour lui faire prendre environ cinquante grammes de lait et une heure et demie pour qu'il se reprenne, et c'était ensuite l'heure du prochain biberon. Cela retardait l'évangélisation du village par Laurel. Un jour, particulièrement préoccupée à ce sujet, elle se demandait ce qu'elle devrait faire et elle prit son recueil de versets pour chaque jour. Le premier texte de la journée était:

« Emporte cet enfant et nourris-le pour moi et je te donnerai ton salaire. » Dieu avait répondu, elle faisait sa volonté, bientôt elle récolterait son salaire. L'oncle du bébé, qui avait été très hostile à l'Évangile, vint au Seigneur. Le père d'Yisaka se convertit et, lorsque Laurel put reprendre son école, douze garçons et dix-huit filles la fréquentèrent. Une fois par mois, en fin de semaine, Laurel emmenait ce groupe au village et plusieurs des enfants rendirent le témoignage que le Seigneur Jésus était leur Sauveur. Plus tard, la marâtre d'Yisaka vint aussi au Seigneur.

Pendant la crise qui suivit l'indépendance, en 1960, Laurel se posa un problème : si elle partait, qui prendrait soin de ses petits enfants ? Elle resta donc à son poste. On ne lui fit aucun mal durant ces jours-là, et ses enfants ne furent jamais négligés.

La dernière lettre reçue de M^{lle} Laurel McCallum au Ministère de l'intérieur, en Australie, était datée du 26 juillet 1964. Comme toutes ses lettres, elle exprimait un profond intérêt et de la compassion pour ceux parmi lesquels elle travaillait, se réjouissant des victoires remportées ; elle était pleine d'espoir et de confiance dans l'avenir et de tristesse à cause de la mort soudaine de la petite fille à laquelle elle avait servi de mère pendant trois ans.

« La semaine dernière, écrivait-elle, Mamaya Paskau, la vieille femme lépreuse, est partie auprès du Seigneur. Ce départ pour la maison céleste est un sujet de reconnaissance, sans réserve. Une âme libérée de son corps rongé par la maladie est entrée dans la joie et la gloire du Seigneur, pour recevoir à la résurrection un

nouveau corps glorifié!... Oh! quel merveilleux espoir est le nôtre en Christ! Même dans la souffrance de perdre ici-bas un cher petit enfant, il y a l'espérance, la joie et la certitude de se retrouver dans la gloire où il n'y a plus de départ, de maladie ou de souffrance. Combien est précieux l'amour de notre Sauveur! »

Dans son dernier bulletin de prières, daté de mai 1964, M^{lle} McCallum écrivait: « Nous et l'Eglise africaine avons besoin de votre intercession maintenant plus que jamais peut-être. Comme vous le savez tous, il y a des forces subversives à l'œuvre dans tout le pays. Dans certains endroits, ils croient avoir atteint assez de puissance pour attaquer; dans d'autres, ils rassemblent encore leurs forces. Priez pour que, si le Seigneur le veut, la porte puisse rester ouverte à la diffusion de l'Évangile. Priez aussi pour que l'Eglise soit vraie et vive pour Sa gloire où et quand vient la persécution. Il en est qui sont morts comme Etienne, et nous louons le Seigneur pour eux. »

L'amour de Laurel dans le Seigneur et son zèle lui gagnèrent le cœur et la confiance de tous à Maganga et à Wanie Rukula et ce fut cet amour qui fut vainqueur là où la prédication des autres échoua. Laurel érigea son propre monument au Congo. C'est un monument vivant d'un grand nombre d'enfants qui ont été sauvés par son dévouement et qui sont devenus des chrétiens instruits et bien préparés pour continuer l'œuvre si chère à son cœur et vivre la vie qu'elle a vécue dans sa plénitude. Bien qu'elle eût sauvé tant de vies africaines, lorsqu'on la conduisit au bord de la rivière pour être exécutée, elle ne put se sauver elle-même.

LA VOIE DOULOUREUSE

La « poissonnerie ambulante » était un spectacle familial à Blackpool et l'humeur joyeuse du poissonnier lui gagnait beaucoup d'amis et l'aidait dans son commerce. En 1927, à la mort de son père, John Arton lui succéda, abandonnant motocyclettes et side-cars. John Arton naquit le 16 juin 1909 et vécut à Blackpool; au centre du quartier de Queenstown, la salle de la mission était comme une lumière pour les pauvres gens qui vivaient dans des maisons ouvrières ou des chaumières délabrées. Le grand-père de John fut l'un des fondateurs de cette salle et c'est là que John suivit l'école du dimanche et, plus tard, devint moniteur et membre de la chorale. Il aimait chanter et sa forte voix de basse entraînait les autres dans les hymnes et les chœurs bien connus et s'harmonisait avec la chorale. Semaine après semaine, John écoutait l'Évangile expliqué par de fidèles missionnaires ou laïcs; ces messages fournissaient les fondements de sa foi et le conduisirent à la Croix de Christ. Comme aux missionnaires, les âmes lui deviennent chères et, tandis qu'il va de lieu en lieu vendant du poisson, l'esprit de Dieu le pousse à lui consacrer sa

vie et à devenir « pêcheur d'hommes ». Dès 1930, John est à la fois directeur d'école du dimanche et président de la Société des missions et ce fut avec quelque surprise que ses collaborateurs apprirent qu'il allait se préparer pour partir en mission. On se souviendra à Blackpool de son travail et de ses dons d'organisation; son enthousiasme pour l'œuvre d'évangélisation et sa prédication puissante laissèrent dans la ville une trace indélébile. Cependant il quitta volontiers Blackpool pour aller commencer ses études à l'*All Nations Missionary College*. A cause du déchaînement de la guerre en 1939, ses études furent interrompues. Il retourna chez lui et reprit du travail à Queenstown, à la mission. En 1940, il prit ses diplômes de secouriste et par la suite devint membre à plein temps de la brigade d'ambulances de Saint John en garnison à Blackpool sous l'autorité de la Défense civile. Il s'embarqua pour le Congo en 1945 et travailla comme évangéliste de village.

A cent trente kilomètres à peine de Blackpool, dans la ville de Leeds, une jeune fille nommée Betty Ingleson répondit aussi à l'appel de Dieu pour la mission et commença par prendre ses diplômes d'infirmière. Elle fit ses études à Preston, fut bientôt nommée infirmière en chef d'un service, après quoi elle alla au Collège de formation missionnaire, à Mount Hermon. John et Betty se rencontrèrent pour la première fois au Congo; ils sentirent bientôt que le Seigneur les avait rapprochés et qu'ils devaient aller de l'avant à Son service comme mari et femme. Ils furent mariés en l'église de la mission à Boyulu le 30 septembre 1946. L'habileté

médicale de Betty fut bientôt pleinement reconnue. Tandis qu'elle exerçait à Boyulu, il n'était pas rare que des Blancs se passent du docteur européen de Bafwasende, à environ six kilomètres de là, et la consultent au sujet de leurs malaises. Les Africains appréciaient ses services, surtout pour les accouchements. M^{me} Betty Arton s'intéressait particulièrement aux lépreux négligés et frappés d'ostracisme; elle ne cessa jamais de faire campagne en leur faveur et d'essayer de les soulager. En 1948, Dieu leur donna une fille qu'ils nommèrent Heather Evelyne, mais malheureusement elle fut très délicate dès sa naissance et ne pesait alors que mille cent grammes. Elle tomba gravement malade avant la crise de 1960 et fut rapatriée en avion dans une tente à oxygène. La gravité de sa maladie causa de grandes inquiétudes à ses parents; dans de telles circonstances, de fidèles amis chrétiens furent émus et des réunions de prières commencèrent par tout le pays, en particulier à Clarendon School, à Abergele, dans le Pays de Galles, où elle devait faire ses études secondaires. Pendant presque deux trimestres la réunion de prières du personnel enseignant apporta les besoins d'une enfant inconnue au Trône de la Grâce et l'enfant recouvra la santé. Elle arriva finalement à Clarendon en 1961, l'air délicat et beaucoup plus petite que tout autre enfant de son âge. Heather fut cependant populaire dans sa classe et bientôt affectueusement connue sous le nom de « Puce », et « Puce » resta son surnom à l'école. Elle s'appliquait à ses leçons, décidait de devenir infirmière comme sa mère et, pendant l'été de 1964, passait avec succès plusieurs

matières du « General Certificate of Education ». Heather n'avait pas beaucoup d'amies intimes et ne parlait jamais à personne de l'expérience de sa conversion, mais sa vie montrait clairement qu'elle appartenait au Seigneur et personne ne la questionna jamais à ce sujet. Des amis et leur Eglise à Preston rendirent possible une visite de Heather à ses parents pendant les vacances scolaires de 1964; c'est ainsi qu'elle fut prise au piège avec eux à Boyulu.

Les Arton étaient évangélistes avant tout, toute autre activité n'était qu'un « à-côté » de leur principale tâche d'évangéliser.

John avait un puissant appareil de projections à batterie et un grand choix de vues en couleurs qui furent très appréciées par les Congolais. John exposait adroitement une histoire de la Bible, captivait son auditoire et le gardait dans un silence parfait tandis qu'il leur adressait un appel. Pendant la période de « résidence surveillée », John entreprit de faire des lectures bibliques à ceux de son groupe et prit comme sujet le livre de l'Apocalypse. Sa sensibilité et sa compréhension spirituelles furent pour le groupe un encouragement et leur rappelaient sans cesse que l'ultime victoire est entre les mains de Dieu.

* * *

Jean Elizabeth Sweet se convertit au Collège de formation de professeurs, à Londres. Pendant ses années d'enseignement, elle put organiser une Union chrétienne dans l'école où elle gagna l'estime et le

respect de ses collègues et eut la joie de conduire certains de ses élèves au Sauveur. En 1958, elle sentit l'appel pour un champ d'activité plus vaste; après des études au Collège de formation missionnaire de Redcliffe, elle fut acceptée pour un service outre-mer par la *Mission en Territoires Non Evangélisés*. A cause de la crise au Congo, après l'indépendance, elle ne put partir immédiatement, mais, devant l'appel impérieux de Dieu, elle attendit patiemment et la route s'ouvrit en août 1962. Avant son départ, préparant sa carte de prières, elle choisit deux versets de l'Ecriture qu'elle laissa à ceux qui avaient promis de prier pour elle et pour l'œuvre qu'elle entreprenait: « Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur. » (Romains 8, versets 38 et 39.) Elle ne se doutait pas que deux ans plus tard elle allait réaliser ces versets au maximum. A son arrivée au Congo, Jean fut désignée pour enseigner les mathématiques à l'Ecole de formation d'instituteurs à Ekoko, où elle passa deux années très heureuses. En plus de son travail d'enseignement, elle s'occupait des jeunes filles et dirigeait une école du dimanche pour les enfants de lépreux. A la fin du trimestre, en 1964, Jean partit pour les vacances à Boyulu, chez son amie missionnaire, M^{lle} Olive McCarten, avec laquelle elle était très liée depuis ses années de collège. Elle écrivit beaucoup de lettres à des amies avant d'être prise au piège un mois plus tard

par les forces rebelles envahissantes. Dans l'une de ses lettres, elle disait :

« Je suis à présent chez une amie à Boyulu, une autre de nos stations missionnaires, et j'en jouis beaucoup. J'espère retourner à Ekoko vers le 10 août.

» L'école s'est terminée le 24 juin 1964 lorsque les dix étudiants de troisième année eurent obtenu leurs diplômes; ils enseigneront maintenant dans les écoles primaires. Ils ont certainement besoin de nos prières, car ils rencontrent de grandes difficultés. Nous recommençons le 4 septembre et nous comptons avoir trente-six nouveaux étudiants en première année. C'est une véritable réponse à la prière parce qu'il semblait que nous devrions ouvrir sans un seul étudiant en première année à cause du manque de professeurs (trois de nos missionnaires seront en congé), mais le Seigneur est intervenu et d'autres missionnaires ont été désignés pour Ekoko.

» Nous avons eu une conférence de Vie spirituelle heureuse pendant une semaine au commencement de juillet et entre soixante-dix et quatre-vingts pasteurs et évangélistes sont venus à la station. Ce fut une grande bénédiction pour nous tous. Ces gens ont vraiment faim de la Parole de Dieu, ce qui est encourageant dans un pays où il y a tant d'agitation.

» Nous commencerons le 17 août un cours de perfectionnement d'une semaine pour les instituteurs d'écoles primaires. C'est une nouvelle aventure et nous comptons sur vos prières. »

M. Chester Burk, bien que né aux Etats-Unis, était citoyen canadien et vivait à Sundre, en Alberta. Il était calme, fort et posé et cependant terrifiant dans sa prédication; il aimait enseigner les choses profondes de Dieu. Il avait toujours l'illustration appropriée qui fixait ses messages dans le cœur de ses auditeurs. Ses techniques de construction et son habileté à réparer les camions en panne étaient exceptionnelles et fort appréciées des Congolais et des missionnaires. Malgré une très grave maladie avant son dernier congé et l'œil infecté de sa femme, on insista pour qu'ils retournent au Congo en 1964 et, avant de quitter son pays, il déclara:

« Le mot « missionnaire » a toujours eu un étrange attrait pour moi et, aussi loin que remontent mes souvenirs, je me suis intéressé à l'Afrique. La première fois que j'ai vu des projections du travail missionnaire dans ce pays, l'Esprit de Dieu a parlé à mon cœur d'un service pour Lui en Afrique. J'étais cependant hésitant et craintif quant à la formation nécessaire dans une école biblique.

» J'étais marié et installé dans une ferme. J'essayai de me persuader que c'était là que Dieu me voulait, mais Son Esprit ne me donna aucun repos. J'avais peur des visages des hommes et une aversion naturelle à devenir prédicateur. Dieu, dans Sa Providence, me plaça face à face avec la mort et me délivra en réponse à la prière. Ce fut alors que les versets 19 et 20 de I Corinthiens 6 vinrent avec force à mon cœur: « Ne » savez-vous pas que votre corps est le temple du » Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez reçu de

» Dieu et que vous ne vous appartenez point à vous-
» même? Car vous avez été rachetés à un grand prix.
» Glorifiez donc Dieu dans votre corps et dans votre
» esprit qui appartiennent à Dieu. » Je mis la main à la
charrue, pour ne plus regarder en arrière. »

* * *

Le 7 août, les premiers camions pleins de soldats rebelles arrivèrent à Boyulu et les rebelles commencèrent à terroriser la ville, faisant de la station missionnaire un point central de leurs activités. De jour ou de nuit, le petit groupe de serviteurs de Dieu, M. et M^{me} Arton et Heather, M. et M^{me} Burk, M^{lle} Jean Sweet, M^{lle} Laurel McCallum, M^{lle} Olive McCarten et M^{lle} Louise Rimmer ne savaient jamais quand on leur commanderait de sortir de leur maison à la pointe de la baïonnette ou de faire au pas le tour de la maison, le fusil braqué dans le dos. A tout moment les rebelles fouillaient la maison à la recherche d'armes à feu, de transistors, de produits alimentaires ou de valeurs. Chester avait réparé les camions et les voitures des rebelles sans aucun remerciement, et avant novembre, véhicules, machines à écrire, magnétophones et autres objets de valeur avaient été pris, à l'exception d'un petit poste récepteur que M^{lle} McCarten avait pu cacher dans une boîte de sucre. Le 24 novembre, jour du parachutage belge, ils furent emmenés en camions à environ six kilomètres et enfermés dans une petite pièce d'une maison vide, avec dix-huit missionnaires catholiques romains. Le parquet était recouvert d'une

eau sale et malodorante; il n'y avait pas d'aération et les toilettes sans porte étaient à côté. Il n'y avait pas assez de place pour qu'ils puissent tous s'allonger. On leur prit ensuite leurs montres, leurs lunettes et leurs chaussures. Pendant les trois jours suivants ils furent impitoyablement frappés; on les fit une fois défiler presque nus dans les rues pendant que les Congolais les raillaient et leur lançaient des injures. Le vendredi 27 novembre, une foule en colère de rebelles en fuite arriva de Stanleyville; ils soulevèrent la fureur de leurs compatriotes. On ordonna à chacun de sortir des maisons et on leur dit qu'ils allaient être exécutés. On fit d'abord avancer les hommes vers le bord du fleuve, puis on entendit des fusillades dans le lointain. Les femmes furent séparées en trois groupes. M^{lle} Rimmer, M^{lle} McCarten et M^{me} Burk étaient dans le premier, les sœurs catholiques romaines dans le second, M^{me} Arton et Heather, M^{lle} McCallum et M^{lle} Sweet dans le troisième. On ordonna au premier groupe d'avancer vers le bord de la rivière. Soudain, le Simba responsable du groupe donna l'ordre de faire demi-tour et ils retournèrent vers leur pièce. Ils rencontrèrent M^{me} Arton et Heather M^{lle} McCallum et, M^{lle} Sweet qui se dirigeaient vers la rivière. Au dernier moment, le colonel des rebelles ordonna à Heather de passer dans l'autre groupe, voulant lui sauver la vie, mais elle s'accrocha à sa mère. Quant aux sœurs catholiques, s'agrippant les unes aux autres fermement par la taille et la tête inclinée en avant, elles formèrent un bloc humain et refusèrent d'avancer. Les soldats crièrent après elles, les maudirent, les frappèrent, mais

elles maintinrent leur résistance. M^{lle} McCarten, M^{lle} Rimmer et M^{me} Burk, qui étaient maintenant dans leur groupe, regardaient avec crainte et tremblement, se demandant quelle serait l'issue. Elles regardèrent vers la rivière et virent M^{me} Arton et Heather, M^{lle} McCallum et M^{lle} Sweet avancer lentement le long de la route bordée d'arbres, leurs pieds nus se heurtant aux pierres du chemin. Elles ne purent s'empêcher de penser à leur Maître qui avait, lui aussi, subi la moquerie et les crachats et avait avancé le long de la « Voie douloureuse », bordée au début de maisons orientales, et gravissant ensuite la verte colline en dehors de la ville. Lui aussi avait donné sa vie pour ceux qu'il aimait et avait été enseveli dans un tombeau anonyme. M^{lle} McCarten et ses collègues ne les revirent jamais et purent seulement supposer que le bord de la rivière, à Bafwasende, fut leur calvaire et les eaux du Lindi leur tombeau anonyme. Elles pouvaient même, du lieu où elles se trouvaient, entendre l'eau infatigablement poursuivre son cours sur les pierres et les troncs d'arbres; elles regardaient intensément ces eaux dans lesquelles on en avait tellement baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, symbolisant ainsi la vie nouvelle qu'ils avaient trouvée en Christ; et ces eaux continuaient leur route en murmurant la promesse éternelle: « Ils ressusciteront ». Quelque temps après, les Simbas se lassèrent d'essayer de faire avancer les religieuses et ordonnèrent à tout le groupe de retourner à la maison. M^{me} Dolena Burk demanda où était son mari et on lui répondit qu'il avait été tué. Plus tard, cependant, ils le nièrent et

dirent qu'il avait été emmené à une station catholique, à quelques kilomètres de là. Un ou deux jours après, ils dirent le contraire et chaque fois qu'on voyait un autre soldat, on entendait une version différente. L'arrivée du prêtre catholique de la station où l'on supposait que les autres missionnaires avaient été emmenés, anéantit les derniers espoirs.

Le jour suivant le massacre, les quatorze survivants reçurent l'ordre de quitter leur petite pièce et de parcourir à pied, sous un soleil implacable, une distance d'environ cinq kilomètres vers un village voisin; on les cacha dans une petite hutte indigène où les Simbas espéraient qu'on ne pourrait pas les trouver. Ils étaient gardés de jour et de nuit et s'abandonnaient à la miséricorde du Seigneur. La prière leur devint vitale et la promesse de Sa présence réelle. Pendant trois semaines, ils survécurent dans des conditions de vie épouvantables mais ne contractèrent ni fièvre, ni maladie, malgré le fait qu'ils n'avaient à boire que de l'eau non filtrée et non bouillie. Une nuit, une des survivantes entendit parler un groupe de rebelles et elle écouta en silence, tendant l'oreille pour saisir toute parole qui pourrait leur donner quelque idée sur le sort des autres. L'exécution des Blancs à Bafwasende était le sujet de leur conversation et il semblait que les hommes avaient été fusillés et les femmes tuées à coups de lances. Les jours succédaient aux jours et elles se demandaient ce que serait la fin. On n'avait aucune nouvelle et les faux bruits ne manquaient pas. Une chose était certaine: elles ne pouvaient indéfiniment continuer ainsi, et se demandaient si les

commandos les trouveraient jamais dans leur prison de village, et s'ils les trouvaient, ne seraient-elles pas humiliées, ne souffriraient-elles pas lorsqu'on verra arriver les secours? Au bout de trois semaines de tortures physiques et morales, elles entendirent enfin les fusils tirer sans relâche, de lourds véhicules approcher, et elles comprirent que les troupes arrivaient. Elles coururent à la fenêtre, virent un convoi de voitures garnies de troupes blanches dont les fusils criblaient de balles les maisons et tiraient sur quelque chose qui était en vue. Les gardes s'enfuirent, mais comme elles le craignaient, les commandos continuèrent leur route. Elles entendirent des tirs d'artillerie sur la ville de Bafwasende et au bruit jugèrent qu'une grande bataille se livrait. Comme elles se demandaient ce qu'il y avait lieu de faire, un de leurs gardes revint et leur fit signe de le suivre, laissant les religieuses dans la maison. Elles allèrent à la lisière de la forêt et le garde leur dit de s'accroupir. Qu'y avait-il en réserve pour elles maintenant? Allaient-elles mourir à portée de sauveteurs? Quel était le plan du Simba? Il vint s'accroupir dans l'herbe à côté d'elles. Il commença à parler lentement: « Ne craignez rien, je ne vais pas vous tuer. Je comprends que vous vous demandiez pourquoi je vais vous sauver. Je vous le dirai. J'ai été élevé dans une école protestante. Je vous ai sauvée. Maintenant c'est vous qui me sauvez. Bientôt vos amis reviendront et nous irons à leur rencontre. » Tel était donc son plan. Il avait épargné leurs vies, elles devraient marchander la sienne. Sans leur laisser le temps d'apprécier un tel miracle, un officier rebelle apparut



*Mlle Laurel Kathleen McCallum
(voir chapitre 13)*



Mlle McCallum et Bébé



*Mlle McCallum et quelques-uns des enfants
dont elle s'occupait.*



M. et Mme John Arton et Heather.

Photo: Donovan C



Mlle Jean Sweet.



M. Chester Burk.

*M. et Mme Chester Burk visitent
un foyer congolais qu'ils invitent
à venir à une réunion.*



et s'approcha d'elles. Un sourire cruel grimaça sur son visage lorsqu'il vit les trois missionnaires accroupies dans l'herbe. Il prit son fusil et le chargea devant elles; puis il le leva dans leur direction; elles entrevirent ses yeux injectés de sang et crurent que la fin était maintenant venue. Olive McCarten, inclinant la tête, pria comme elle ne l'avait jamais fait auparavant; la fusillade au loin devenant plus forte, elle pensa que les commandos revenaient. Elle osait à peine ouvrir les yeux. Que faisait l'officier? Visait-il, se préparait-il à tirer? Nullement. Soudain, sans aucune raison apparente, il remit son fusil sur l'épaule et s'enfonça dans les broussailles. Elles sortirent alors précipitamment de leur cachette et s'avancèrent sur la route. Les commandos, qui avaient renoncé à tout espoir de trouver quelqu'un en vie, s'apprêtaient à retourner à Stanleyville avec les passeports appartenant à M. et M^{me} Arton et à Heather, trouvés au quartier général des rebelles, quand ils virent des femmes s'approcher abritant un Simba apeuré. Plusieurs soldats blancs sautèrent de leurs véhicules et coururent leur serrer la main. Les mots étaient impossibles; alors, elles aussi ne purent que leur serrer la main et les regarder. L'un d'eux s'avança en porte-parole: « S'il vous plaît, mesdames, acceptez nos excuses pour notre aspect; le major Hoare ne nous a pas fourni la possibilité de nous raser depuis plusieurs jours. »

Olive leur affirma qu'ils n'avaient pas besoin de s'excuser et qu'ils étaient les Blancs les plus charmants qu'elle eût jamais rencontrés. Les religieuses, libérées elles aussi, exprimèrent leurs remerciements, prenant

Olive comme interprète. Ils allèrent à la Mission catholique pour se rafraîchir; après quoi les commandos les emmenant hors de Bafwasende, commandèrent par radio un hélicoptère; elles s'envolèrent pour Stanleyville et le jour suivant pour Léopoldville. Puis de la chaleur et de la poussière des tropiques, elles partirent pour la Grande-Bretagne. Le voyage fut lent, les bureaux étant fermés et des services d'avions et de trains étant supprimés, car dans le monde c'étaient les vacances. C'était Noël, c'était l'époque où l'on se souvenait de la venue de l'enfant Christ, de Son message de paix sur la terre et de bonne volonté parmi les hommes. Elles purent cependant arriver à Londres la veille de Noël et furent ainsi réunies avec les membres de leurs familles.

LE BOND DES LIONS

Jamais auparavant les membres du corps de Christ n'avaient subi une telle épreuve dans la province orientale du nord-est du Congo. Le pasteur Asani Bénédicte, directeur de la *Mission en Territoires Non Evangélisés* et président du Conseil protestant du Congo, était à Oicha lorsque la rébellion éclata. Sa femme étant peu bien depuis quelque temps, il avait jugé nécessaire d'aller consulter un docteur à l'hôpital missionnaire d'Oicha. A Oicha étaient également une douzaine d'ouvriers de la mission et Yokana Jean, directeur de l'éducation. S'ils avaient été chez eux, ils auraient certainement été massacrés lorsque les rebelles atteignirent Oicha, mais ceux qui étaient tout autour s'enfuirent, échappant de peu à la mort. Asani conduisit son groupe dans la forêt, abandonnant la voiture de Mary Baker qu'il avait empruntée et se risqua sur une route écartée conduisant à la frontière de l'Ouganda. Oicha fut mise en ruines et de nombreux morts jonchèrent les rues. Il fallut dix jours à ce groupe courageux pour arriver à la frontière; ils cherchèrent refuge chez les anglicans qui les hébergèrent gracieusement.

Ils furent tous dans la désolation quand ils apprirent que tant de leurs bien-aimés collaborateurs missionnaires étaient partis pour le pays de la gloire éternelle. Asani écrivit :

« Puisse le Seigneur accorder la force aux familles qui traversent cette épreuve, pour lesquelles nous prions et auxquelles nous exprimons notre profonde sympathie.

» Il est impossible de comprendre pourquoi Dieu a permis ces catastrophes et a semblé livrer Ses enfants entre les mains de l'ennemi; mais nous ne pouvons discuter avec Dieu, car Il connaît toutes choses et Il rétablira la paix et la stabilité au Congo selon Sa volonté parfaite.

» Nous croyons que ces épreuves renforceront notre solidarité pour mieux accomplir la noble tâche que le Seigneur nous a confiée. Nous partageons avec vous tous la souffrance que vous avez endurée à cause du nom de Jésus-Christ, nom que vous nous avez apporté.

» Au nom de l'Eglise évangélique du Haut-Congo, nous exprimons notre sympathie à tous les missionnaires qui ont traversé l'épreuve et nos salutations chrétiennes à tous nos frères et sœurs en Jésus-Christ. »

On ne connaîtra peut-être jamais le nombre de pasteurs, évangélistes, enseignants et anciens qui ont ainsi sacrifié leur vie pour la Croix de Jésus-Christ. Nombreux furent les sociétés, organisations ou particuliers qui rendirent hommage à ceux « dont le monde n'était pas digne ».

Les secrétaires des diverses sociétés qui avaient subi des pertes au Congo voulurent avoir à Londres un service commémoratif en commun, et, sous les auspices

de l'Alliance missionnaire évangélique, un service d'actions de grâces et de prières fut convoqué le samedi 6 février 1965, à Westminster Chapel, Buckingham Gate, à Londres. La grande chapelle fut comble, les deux salles annexes aussi, et on évalua l'assistance à 3200 personnes environ. Le secrétaire de l'Alliance évangélique missionnaire, le pasteur Gilbert W. Kirby, présida le service, des témoignages furent rendus par le pasteur H. Jenkinson, M^{lle} Doreen West, M. Jack Scholes et M^{lle} Kathleen Lucas. Le pasteur George Tomatala, pasteur congolais, rendit ensuite hommage à ceux qui se reposaient de leurs travaux. L'Acte de souvenir fut ensuite dirigé par le pasteur Léonard F. Harris, secrétaire général de la *Mission en Territoires Non Evangélisés*. Léonard Harris a lui-même passé les meilleures années de sa vie comme missionnaire, s'étant embarqué pour le Brésil en 1922. Ce fut un missionnaire de la plus haute valeur spirituelle et il se donna à ceux qui étaient perdus dans les ténèbres du paganisme. Dieu a honoré son ministère de remarquables manifestations de puissance divine et parfois l'auditoire entier d'une église avait attendu dans un silence haletant la fin de son message, ému par l'Esprit jusqu'aux profondeurs de l'âme. Nommé directeur d'un champ de mission, il dirigea avec compétence la progression de l'œuvre. De retour en Angleterre après la Seconde Guerre mondiale, il devint secrétaire général. Grâce à ses conseils expérimentés et à sa puissante prédication, la mission se développa rapidement. Il devint prédicateur missionnaire de valeur et l'un des plus éminents missionnaires du vingtième siècle.

M. Harris commença l'Acte de souvenir en citant une lettre reçue du pasteur G. A. Scott, de la Mission à l'intérieur de la Chine, relatant leur expérience pendant la révolte des Boxers, en 1900:

« Une fois de plus nos esprits se reportent en Chine, à ces journées de 1900 remplies de semblable incertitude. Les uns furent pris, les autres laissés. Une grande partie de l'œuvre semblait s'écrouler et notre revue est alors criblée de titres tels que: « Rébellion » à Yuhshan », « Emeute à Sihwa ». Tout un numéro est consacré à commémorer ceux qui ont souffert le martyre, et cependant on remarque tout au début d'une telle publication les mots triomphants: « Le » Seigneur règne ». Le nombre d'adultes et d'enfants qui sacrifièrent leur vie dans ces journées tragiques en Chine se monte à cent quatre-vingt-sept, dont — pour les adultes — cinquante-huit hommes et soixante-dix femmes. Le fait significatif dans ces vieux souvenirs est celui-ci: nul ne retira sa main de la charrue, à moins que Dieu ne la lui enlevât, et même au cours de cette année de tragédie et de souffrance, vingt-deux nouveaux missionnaires arrivèrent en Chine pour aider la mission.

» Dans l'une des notes éditoriales placées sur le bureau en face de moi, je lis ces mots: « Le cultivateur » ne pleure pas la mort du grain qu'il a semé, il se » réjouit plutôt dans l'espoir d'une abondante mois- » son. » Levons donc la tête et réjouissons-nous. Le grain vivant, non seulement de la Parole de Dieu, mais aussi des vies précieuses sacrifiées, a été semé avec plus d'ampleur et plus abondamment que jamais auparavant en Chine, et quoique la moisson tarde, elle sera

sûrement moissonnée, et moissonnée en abondance.»

M. Harris continua en disant que, non seulement les circonstances, mais aussi les expériences de la mission étaient aujourd'hui au Congo ce qu'elles furent en Chine en 1900, car beaucoup de jeunes demandent à servir au Congo et certaines demandes sont arrivées après la nouvelle de la révolte. Dieu n'a jamais manqué d'hommes et de femmes déterminés à affronter le danger et la privation pour le Christ et la situation actuelle au Congo ne fait pas exception. M. Harris demanda ensuite à l'auditoire de se lever pendant qu'il lirait les noms des morts et des disparus.

Ceux dont la mort est certaine, et qui furent tués:

Chester Burk
Paul Carlson
Irène Ferrell
Muriel Harman
Burleigh Law
William McChesney
Hector McMillan
Phyllis Rine
James Rodger
Cyril Taylor
Joseph Walter Tucker

Mort en prison:

William Scholten

Tués en 1960

Edmund Hodgson
Elton Knauf

Disparus, présumés tués:

John Arton
Elizabeth Arton
Heather Arton
Mary Baker
Robina D. Gray
Margaret Hayes
Laurel K. McCallum
Dennis E. Parry
Nora M. Parry
Audrey M. Parry
Grace Parry
Ian M. Sharpe
Audrey M. Sharpe
Jillian Sharpe
Alison Sharpe
Andrew Sharpe
Jean E. Sweet

Disparu:

Winifred Davies

M. Harris en conclusion cita l'hymne immortel de l'évêque Howe:

*Voici qu'éclate un jour plus glorieux encore
Et les saints triomphants, étincelants se lèvent
Et Jésus, Roi de gloire, passe sur Son chemin.
Alléluia!*

*Venant du bout du monde ou d'océans lointains,
Ils entrent très nombreux par les portes de perles
Et chantent tous au Père, au Fils, à l'Esprit saint.
Alléluia!*

M. Léonard Moules, secrétaire général de la *Croisade Mondiale d'Évangélisation*, développa ensuite ce texte de l'Apocalypse, chapitre 6, verset 11 : « Une robe blanche fut donnée à chacun d'eux; et il leur fut dit de se tenir en repos quelque temps encore, jusqu'à ce que fût complet le nombre de leurs compagnons de service et de leurs frères qui devaient être mis à mort comme eux ».

Les événements du Congo ne sont pas un accident, dit-il. Il faut émonder l'arbre pour qu'il porte du fruit. Pour que l'Église endormie sorte de sa léthargie et fournisse les hommes et les fonds nécessaires, il faut parfois que la mort frappe en son sein. Dieu rassemblait les Siens au cours de la révolte des Simbas, certain que leur mort stimulerait l'Église et, par la suite, hâterait l'avancement de Son règne. L'imposant auditoire resta assis dans un silence impressionnant pendant que le serviteur de Dieu parlait, puis il se leva pour faire résonner la chapelle des échos de l'hymne triomphale :

*Couronnez-Le de nombreuses couronnes,
Couronnez-Le, Lui l'Agneau sur son trône.*

Comme c'est étrange qu'il faille une tragédie pour éveiller le peuple de Dieu à l'action! Il est cependant encore plus mystérieux qu'il en soit toujours ainsi depuis le jour où Dieu a commencé à se révéler à l'humanité. I Rois, chapitre 13, relate le récit du vieux prophète de Béthel. Il n'était pas forcément vieux d'années, mais vieux d'esprit, refroidi et endormi. La voix qui avait autrefois répandu la Parole de Dieu s'était tue, et les mains qui avaient offert des sacrifices à Son autel ne servaient plus. Mais Dieu avait du travail à faire, et quand son vieux serviteur faiblit, il en nomma un autre. Les fils du vieux prophète coururent vers lui et lui dirent qu'un jeune prophète de Juda offrait un sacrifice à sa place, alors l'esprit du vieux prophète se remplit de colère et d'amertume, il sortit trouver le jeune prophète, le découvrit assis sous un térébinthe et l'invita à venir manger et boire chez lui. Le jeune prophète refusa d'abord, disant: « Il m'a été dit, par la Parole de l'Éternel: Tu n'y mangeras point de pain et tu n'y boiras point d'eau, et tu ne prendras pas à ton retour le chemin par lequel tu seras allé. » Mais le vieux prophète lui mentit, le trompa, lui disant qu'il avait aussi reçu des directions divines pour le ramener manger avec lui; le jeune prophète fut ainsi conduit dans le chemin de la désobéissance, et quand il reprit son voyage « il fut rencontré dans le chemin par un lion qui le tua. Son cadavre était étendu dans le chemin; l'âne resta près de lui, et le lion se tint à côté du cadavre » (I Rois 13, verset 24). Quand la nouvelle fut portée au vieux prophète, il fut profondément secoué dans son âme, comprenant quelle

tragédie ses actes avaient causée, et convaincu d'avoir gâché sa vie par son apathie; et Dieu, à Sa façon, changea la tragédie en triomphe. Des larmes de repentance coulèrent des yeux du vieux prophète et il parla ainsi à ses fils: « Quand je serai mort, vous m'enterrez dans le sépulcre où est enterré l'homme de Dieu, vous déposerez mes os à côté de ses os. » Ainsi un souffle de réveil traversa cette maison et l'œuvre de Dieu reprit vie à nouveau. Le bond d'un lion changea la destinée spirituelle des gens.

Tout au début de la mission, trois vaillants pionniers furent assassinés alors qu'au nom de Christ ils allaient vers une tribu indienne. L'un d'entre eux, M. Fred Wright, dans une dernière lettre à ceux qui le soutenaient dans la prière, écrivait:

« Autant qu'on puisse en être certain, ces Indiens sont très nombreux; et nous savons fort bien que, humaine-ment parlant, nous sommes exposés à la mort. Frères, tenez-vous près de nous comme un seul homme. Ne critiquez pas. Nous sommes au-delà de toute critique, puisque nous allons de l'avant au nom du Seigneur et sous Ses ordres, après avoir pleinement calculé le prix.

» Enfin, il est bon de se souvenir que le Calvaire fut et est toujours la plus grande victoire de tous les temps. La mort pour le chrétien n'est pas une défaite. Si le Seigneur voulait que nous soyons pris, notre prière est que le Seigneur suscite rapidement des hommes et des fonds pour poursuivre l'œuvre. Que notre stratégie soit supérieure à celle de notre ennemi, le diable, et mettons de côté tout sentiment par amour de la diffusion de l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ. »

La nouvelle du martyr des trois Fred secoua la jeune mission et le monde chrétien qui les avaient vus aller ainsi de l'avant. Les trois Fred avaient calculé le prix et laissé tout ce qu'ils avaient à ceux qui suivraient leurs traces et reprendraient après eux l'œuvre d'apporter l'Évangile à ces tribus. En souvenir d'eux, la mission lança un appel, annonçant, avec foi: « Nous sentons que la mort de ces trois jeunes hommes est un défi pour aller de l'avant... Notre travail sera d'envoyer des hommes qui prendront la relève de ceux qui ont sacrifié leur vie. » Non seulement les fonds, mais les hommes arrivèrent. Les missionnaires travaillent parmi ces Indiens depuis plus de trente ans et se réjouissent de voir les premiers membres de cette tribu se joindre aux rachetés par le sang du Christ.

En 1964, les « lions » bondirent sur vingt-huit serviteurs de Dieu au Congo. Ceux-ci ont gagné la couronne de Vie et, par leur épopée, allumé le feu de l'intercession en faveur du Congo et assuré le triomphe de la Croix dans les jours à venir.

PAS DE RETOUR EN ARRIÈRE

Rarement quelqu'un d'aussi handicapé que Margaret Hayes a eu le cran et la résistance nécessaires pour tout surmonter et être finalement accepté pour un service missionnaire. Margaret naquit avec une difficulté de parole qu'on ne put corriger, mais malgré cela elle s'appliqua à l'étude, passa ses examens avec succès, obtint son diplôme de médecine tropicale en français et finalement apprit la langue bangala afin de pouvoir parler aux gens du Congo dans leur langue.

Margaret fut instruite à l'Ecole centrale de filles de Barnsbury à Londres, et, pendant une convention, se sentit appelée par le Saint-Esprit à s'offrir pour le service missionnaire, ce qu'elle fit six semaines plus tard. Pendant qu'elle étudiait le français et les soins à donner aux malades, elle fit la connaissance en Belgique de M^{lle} Alice Styles. Elles s'entretenaient fréquemment de leurs luttes spirituelles, et un jour Margaret lui ouvrit son cœur et dit: « Je ne peux pas du tout le comprendre, je dois avancer parce qu'il n'y a pas de retour en arrière. » M^{lle} Styles fut tellement frappée par ces mots que cette nuit-là, le 22 janvier 1957, dans

sa chambre, elle écrivit un poème qu'elle dédia à sa vaillante collègue missionnaire, Margaret Hayes :

*Je ne prévoyais pas un chemin escarpé
Ni qu'il aurait de telles pierres tout le long;
Qu'il faudrait marcher seule et bien souvent pleurer;
Que je trébucherais où je croyais bondir.
Je dois avancer — pas de retour en arrière.*

*Qui disait le chemin plein de roses si belles,
De fleurs épanouies sous des cieux jamais noirs?
On ne parlait jamais des épines des roses.
Ni de la rareté des cieux bleus sans nuages.
Je dois avancer — pas de retour en arrière.*

*Quelqu'un disait: « Pas de lions dans le chemin,
C'est un chemin facile et les rênes sont lâches. »
Mais on ne disait pas que je pourrais errer,
Que les nuits seraient longues et courtes les journées...
Je dois avancer — pas de retour en arrière.*

*Quelqu'un disait aussi: « Je serai avec toi,
Malgré la pénurie, rien ne te manquera.
Et tu verras les roses malgré les épines,
Et dans tous tes chemins tu me rencontreras.
Avance sans jamais regarder en arrière. »*

*Que sont roses, lions, épines ou nuages,
Le fulgurant éclair, le fracas du tonnerre?
La voix qui m'appelle toujours est nette et forte,
Il m'a choisie, me saisissant parmi la foule,
Et je veux avancer et ne pas revenir en arrière.*

Margaret aimait les gens et aussi le Congo. Son premier trimestre de service lui procura une émotion indescriptible et une réelle satisfaction. Pendant ce trimestre, elle travailla au Foyer des enfants, à Stanleyville, à Maganga, et enfin à Bongondza. Son seul handicap était la migraine dont elle souffrait constamment. A son premier congé elle consulta le docteur qui, la jugeant inapte à servir davantage à l'étranger, lui conseilla de démissionner. Il lui sembla que tout s'effondrait; le cœur brisé et les yeux pleins de larmes, elle alla voir le secrétaire général au quartier général. On lui donna un poste d'infirmière en Angleterre, mais elle pensait toujours au Congo et, lorsque deux ans plus tard ses migraines cessèrent, elle s'offrit à nouveau pour la mission, passa son examen puis, avec enthousiasme et une consécration renouvelée, elle se prépara une fois de plus à partir pour le Congo.

En août 1962, elle fut nommée au village de Bopepe. « Ma première réaction, écrit-elle, en recevant la lettre fut de me réjouir, car j'y connais la plupart des gens, et c'est aussi le village du pasteur Asani et de Bo Martin, les jumeaux. C'est un vrai village, le long de la route principale, à soixante-quinze kilomètres environ de mon dernier poste et à près de cent soixante-dix kilomètres de Stanleyville.

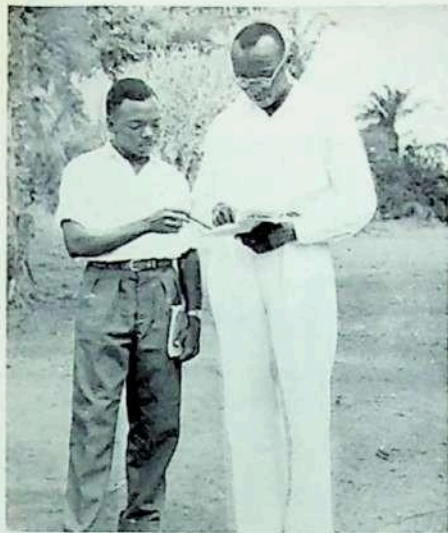
» Je suis aussi très heureuse quant à la langue; vous savez mes problèmes à ce sujet, mais celle-là, je la connais déjà.

» Cependant en relisant la lettre je reçus un choc: je devais commencer un travail médical. Le vertige me saisit alors. Mais bien vite je me souvins que c'était

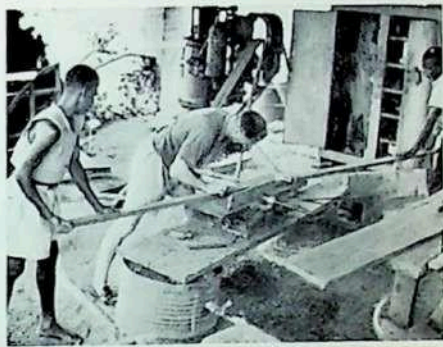
Dieu qui m'avait appelée; c'était aussi Lui qui avait inspiré mon affectation, et tandis qu'humainement parlant je me sentais inapte à cette tâche, avec Dieu toutes choses sont possibles. Ne lisons-nous pas dans Jacques I, verset 5: « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée »?

Le mois suivant, le secrétaire général, dans sa lettre d'adieu, lui rappelant que « la bataille n'est pas la nôtre, mais celle de Dieu », ajoutait: « Premièrement, souvenons-nous que nous sommes engagés dans un conflit, une bataille pour le bien, et retenons ce mot, bataille. Deuxièmement, nous avons un Capitaine, qui est Dieu lui-même, et notre cause est sûre entre Ses mains. Enfin, il y a un choix, le nôtre ou le Sien. Si c'est notre bataille, nous voyons ce que peuvent des mains humaines, mais si nous l'acceptons comme celle de Dieu, nous voyons ce qu'une Main divine peut. »

Margaret fut bientôt installée à Bopepe. On l'aimait et les malades affluaient en grand nombre. Dans sa dernière lettre à ceux qui la soutenaient par la prière, datée de juin 1964, elle avouait que plus de cent lettres attendaient une réponse, mais qu'elle ne pouvait y répondre. Pourquoi était-elle si occupée? Sa lettre l'expliquait. « Nous avons eu pendant cinq mois des épidémies de rougeole, de coqueluche, et de dysenterie, avec toutes les complications possibles. Tout semblait redevenir normal lorsque, à Bopepe, le taux de la natalité augmenta de 50%, ce qui empiéta sur les moments de liberté que j'aurais pu avoir. N'en



M. Yokana Jean (à gauche), directeur des œuvres éducatives de la mission et le pasteur Asani Bénédicte. Ils furent en Uganda pendant la révolte.



M. John Arton et deux Congolais préparent du bois pour une nouvelle construction.



L'église de Boyulu, bien conçue et bien construite, et qui se remplit chaque dimanche.

Mlle Margaret Hayes.



Une convention biblique au Congo.

soyez pas attristés pour moi; continuez simplement à prier ardemment le Seigneur d'envoyer davantage d'ouvriers dans ce champ de la moisson, ou mieux encore, venez vous-mêmes!» Puis elle décrivait, avec son humour habituel, la petite infirmerie et le dispensaire où elle avait le privilège de travailler. « Le petit service de douze lits est toujours plein, et la salle d'attente du dispensaire est maintenant trop petite pour contenir la foule qui se rassemble pour écouter l'Évangile avant de recevoir des soins, et nous faisons des plans (mais qui sait quand ils pourront se réaliser?) pour élargir la pièce afin qu'elle puisse contenir cinquante personnes de plus. Le Seigneur bénit notre travail médical, et beaucoup entendent l'Évangile parce qu'ils sont malades et ne l'auraient probablement jamais entendu sans cela. J'ai fait aussi le travail d'un vétérinaire en ceci que j'ai dû suturer deux chiens qui avaient lutté à mort avec un babouin. L'un des deux avait volé tous les œufs de notre basse-cour la semaine précédente; son propriétaire était très gêné pour me demander de lui donner des soins. »

Margaret était à Banjwadi lorsque la rébellion éclata mais, sachant que sa collègue et amie intime Mary Baker était seule à Bopepe, elle pénétra plus avant dans le territoire rebelle pour être avec elle. Le 3 novembre, Mary Baker et Margaret Hayes furent arrêtées à Bopepe et emmenées à Banalia rejoindre le D^r et M^{me} Sharpe et leur famille, M. et M^{me} Parry et leur famille et M^{lle} Ruby Gray. A Banalia, le docteur et Ruby exercèrent la médecine sous le contrôle des rebelles. Pendant tout le mois de novembre, la population

entière demanda la libération de Margaret afin qu'elle continue l'œuvre médicale à Bopepe où l'on avait un urgent besoin de ses services. Ils insistèrent pour que « Mademoiselle Marguerite » soit autorisée à retourner au village, et finalement les Simbas y consentirent. Margaret quitta Banalia par le dernier camion, le 23 novembre, et le jour suivant les parachutistes descendaient sur Stanleyville. Le 25 novembre, pour se venger, les Simbas conduisirent leurs otages au bord de la rivière où ils les massacrèrent tous, fusillant les uns et transperçant les autres à la lance. Margaret échappa ainsi le dernier jour par le dernier véhicule. On envoya des Simbas à Bopepe pour l'arrêter, mais les chrétiens, résolus à protéger jusqu'à la fin leur missionnaire bien-aimée, la cachèrent dans la forêt où elle resta pendant un mois. Les Simbas ratissèrent les bois, questionnèrent les villageois et fusillèrent deux des membres de l'Eglise. Ils menacèrent de les exterminer tous si Margaret ne se rendait pas. Margaret l'apprit et comprit que ce n'était pas une vaine menace. Il valait mieux se livrer que de laisser mutiler le Corps de Christ à cause d'elle. La veille de Noël, elle quitta son refuge en forêt et, s'avançant vers un groupe de Simbas, elle leur dit: « Si vous désirez me tuer, je suis prête. » Cependant, leur colère s'étant calmée, les Simbas l'emmenèrent à Banalia où elle travailla comme infirmière, et plus tard à Buta où on l'affecta à la confection d'épaulettes pour les insurrectionnistes. Elle fut ensuite emprisonnée dans le couvent catholique avec trente et un prêtres, quinze religieuses et une femme belge avec ses deux enfants.

Pendant ce temps, les amis au pays avaient abandonné l'espoir qu'il y eût des survivants au massacre de Banalia, bien qu'on n'eût trouvé aucun des vêtements de Margaret au bord de la rivière. Ainsi elle était vivante, en bonne santé à Buta, pendant que ses amis au pays pleuraient sa mort, écrivaient sa nécrologie, et assistaient au service commémoratif à la chapelle de Westminster, son nom figurant sur la liste des manquants, présumés tués. La mission délivra des certificats de mort présumée aux parents, afin que l'on pût disposer de leurs biens. Celui de Margaret était ainsi conçu: « Nous certifions savoir que M^{lle} Margaret Hayes s'est présentée à la ville de Banalia, République du Congo, sur l'ordre des autorités rebelles. Lorsque les forces libératrices arrivèrent à Banalia, elles trouvèrent sur le bord de la rivière divers articles de vêtements souillés de sang, indiquant une mort presque certaine. On ne trouva aucune trace d'aucun des otages gardés dans cette ville, et les chances de survie sont virtuellement négligeables. On croit que le massacre eut lieu vers le 15 décembre 1964. »

Durant le mois de mars, trois lettres arrivèrent de différentes sources, affirmant chacune que Margaret était vivante. Presque au même moment un jeune Simba qui s'était soumis à Stanleyville parla d'une M^{me} Békeu qui n'avait pas été tuée. On crut d'abord qu'il s'agissait de Mary Baker, mais par la suite il apparut plutôt que Margaret était en cause. Cela semblait presque incroyable lorsqu'une lettre arriva de Margaret elle-même, donnant comme seule adresse « Congo », mais signalant qu'elle allait bien, que la

nourriture était suffisante et confirmant la mort de tous les autres à Banalia. « Il ne reste que moi », disait-elle en conclusion. On reçut deux autres lettres de Margaret, l'une du 5 avril 1965, l'autre du 17 mai 1965, arrivées toutes deux à Londres le 31 mai 1965. Cette fois elle confirmait qu'elle était retenue à Buta. Dans la première, elle raconte son quarantième anniversaire. « J'ai aujourd'hui atteint l'âge terrible de quarante ans, la lecture de Deutéronome 8: 1 à 10 m'a beaucoup amusée; mais comme c'est vrai que le Seigneur m'a conduite pendant ces quarante années! Il a sûrement posé Sa main sur moi, dans les épreuves et dans le désert, en toutes choses, Il a été avec moi pour m'éprouver et pour m'humilier. Oh! que je puisse porter les fruits qu'Il désire!

» Les sœurs m'ont offert un magnifique bouquet au petit déjeuner, une carte d'anniversaire et un cadeau. Vous n'auriez jamais pensé que nous étions prisonniers de guerre. Plusieurs des prêtres sont aussi venus me présenter leurs vœux. La communion de la souffrance est vraiment précieuse car elle enlève toutes barrières de langage, de couleur et de croyance. Philippiens 3: 10 exprime le désir d'être en communion avec les souffrances du Seigneur, mais ce qu'Il nous permet de souffrir n'est rien à côté de ce qu'Il a supporté pour nous, et c'est un privilège d'avoir été autorisé à traverser ces jours difficiles, car Il est devenu tellement plus précieux. Il est parfois nécessaire qu'Il enlève tout appui humain afin que nous puissions mieux nous appuyer sur Lui qui peut seul nous soutenir pendant ces moments-là.

» En dehors de ma Bible, le seul livre que je possède est celui que j'ai trouvé à Banjwade, *Dieu tient la Clé*, par Geoffrey Bull (je crois que ce livre appartient à Barrie Morris). J'y ai trouvé un réconfort étonnant, et les méditations sont une source de grande bénédiction pour mon cœur. G. Bull comprend ce que j'éprouve maintenant, et aux moments de détresse je me suis souvent tournée vers le livre quand il m'était difficile de prier... »

La lettre suivante disait ses pensées pour ses parents qui à la maison célébraient leurs noces d'or, le 22 avril, et révélait l'étroite communion dans cette période avec les otages catholiques romains. Mais par-dessus tout son cœur sympathisait avec le Congo et elle réaffirmait son désir de continuer à servir dans ce pays.

« L'occasion m'est à nouveau donnée de vous dire que tout est bien pour moi ici; et le Seigneur pourvoit d'une façon merveilleuse à tous nos besoins. Louez-Le! Il y a eu pour moi un repos spirituel réel et j'ai vraiment de plus en plus le sentiment de Sa présence durable; je pense que c'est parce que vous, à la maison, priez.

» Les jours passent très vite, il y a généralement de quoi occuper nos mains pendant la journée, et nous allons nous coucher de bonne heure. Je fais des épau-
lottes pour l'« armée »; je dois les envelopper par paires. Etant venue ici comme missionnaire, mais maintenant prisonnière, je n'ai pas même un radis à mon nom, alors j'ai demandé aux sœurs de me donner quelques petites images du Christ. J'ai choisi celles le montrant entouré de gens de toutes nations. Ainsi maintenant chaque paquet part avec l'une d'elles. Si

seulement cela tournait les pensées vers le Christ et parlait de pardon et de paix!

» Le 22 avril, noces d'or de mes parents (je ne sais toujours pas s'ils sont vivants), avec les sœurs nous les avons célébrées royalement par des poèmes anglais et deux chants anglais écrits par les prêtres.

» Nous apprécierions vos prières afin que nous ayons la nourriture nécessaire; jusqu'ici nous n'en avons pas manqué, mais il nous reste de la farine pour une semaine seulement (nous faisons du pain pour cinquante-sept personnes) et la viande devient rare; les prêtres et les frères n'en ont pas eu depuis presque deux semaines.

» La Mère supérieure m'a donné du tissu pour faire une robe, et un des prêtres avait aussi au grenier deux robes, reste d'un envoi de vêtements pour les *pauvres du Congo*! Il me les donna gratuitement, nous les avons arrangées, et maintenant je suis à nouveau décemment vêtue!

» Il y a de nombreuses occasions pour la prière et la méditation et je pense tout particulièrement au Comité de Londres et à la *Mission en Territoires Non Évangélisés* le matin à 5 h. 30, puis l'après-midi de 14 h. 30 à 15 h. 30; à midi, 18 h. 30 et le soir, je prie pour la mission au Congo; ces moments sont infiniment précieux pour moi, comme vous pouvez le deviner.

» Monsieur Harris, nous ne pouvons froidement et de gaieté de cœur abandonner ce champ de mission. Il faut des ouvriers et, si Dieu le veut, quand je serai relâchée, si je le suis jamais, j'aimerais retourner au Congo. Pensez au pauvre troupeau de Christ dispersé! Mon cœur se brise en y pensant.

» Il y a deux semaines, j'ai eu un grave accès de paludisme et les sœurs m'ont gâtée; la reine d'Angleterre elle-même n'aurait pu avoir de meilleurs soins. La semaine dernière, nous avons la dysenterie au camp; j'ai eu une petite crise, mais je vais bien maintenant. Il y a un mois, nous nous sommes pesés; j'ai gagné vingt livres sur les trente que j'avais perdues! »

M. Larson et M. Jenkinson retournèrent en avion au Congo à peu près à cette époque et firent tout ce qu'ils purent pour obtenir la libération de Margaret. Plusieurs prêtres et religieuses avaient surmonté les obstacles et ils pensaient qu'avec le temps Margaret pourrait les surmonter aussi. Cependant, les commandos se préparaient pour une autre avance à l'intérieur du pays et on apprit que Buta était l'objectif et qu'ils espéraient y libérer les otages. Les prières montaient vers Dieu et deux groupes de commandos partirent, l'un de Paulis, se dirigeant vers l'ouest, l'autre de Bondo en direction de l'est. Le samedi 29 mai 1965, le pire des massacres eut lieu. La guerre était presque terminée, la cause des Simbas s'affaiblissait, il semblait n'y avoir aucune raison pour un autre carnage, et cependant, lorsque les commandos entrèrent à Buta, plus de trente otages avaient été abattus et ils ne purent en délivrer que quelques-uns.

M. Jenkinson attendait anxieusement des nouvelles à Léopoldville; on organisait des réunions de prières spéciales, on louait avec foi une place en avion, mais Margaret n'arrivait toujours pas à Léopoldville.

Le colonel Makondo était le commandant simba à Buta et n'avait que vingt-neuf ans. Il savait à peine écrire et son secrétaire avait été « ressuscité ». Makondo était un homme cruel et féroce; non seulement il se réjouissait de tuer des otages, mais il exécutait des Simbas qui l'avaient offensé. Un soir, dans un accès de colère, il fit sortir du rang douze Simbas et les fusilla sommairement devant leurs camarades, les accusant d'avoir désobéi aux ordres. Dans une autre occasion, d'un coup de fusil, il perça le lobe de l'oreille d'un soldat pour une offense semblable. Son « secrétaire », alors qu'il était un jeune guerrier, avait été condamné à mort pour un méfait; le colonel Makondo tira, le blessa superficiellement et le garçon s'évanouit. On le jeta dans la rivière, l'eau froide le ranima; Makondo ordonna de l'en retirer puisqu'il avait été « ressuscité » et le nomma son secrétaire personnel. Margaret rencontra Makondo en plusieurs occasions; il était habituellement poli devant les dames, bien que ses yeux ne rencontrassent jamais les leurs. Pendant ses trois mois de captivité, elle fit mille cinq cents paires d'épaulettes, pour la plupart d'un tissu de coton vert pâle provenant du couvent, et cela l'occupa de 8 heures du matin à 6 heures du soir. Ils avaient généralement assez de nourriture et n'étaient pas maltraités. Margaret maintint la demi-journée de prières le premier vendredi du mois observée dans la mission depuis sa fondation. Impressionnées par cette idée, les religieuses s'efforcèrent de ne pas la troubler dans son rendez-vous avec Dieu.

Quand on apprit que les commandos étaient en route vers Buta, Makondo ordonna le massacre des trente

et un prêtres qui étaient dans ses griffes et la mise aux arrêts des dames. Vers 11 heures du matin, les Simbas arrivèrent en foule, armés de lances, criant et hurlant; leurs intentions étaient évidentes! Les commandos seraient-ils déjà à portée de tir? Ils fermèrent les portes, éteignirent les lumières, espérant tenir bon quelque temps encore. Mais la Mère supérieure fit ouvrir les portes, les dames furent dirigées vers les quartiers des pères et ensuite vers le bureau des postes. On fit sortir les pères de leurs quartiers et on les battit brutalement. Ils supportèrent cela avec courage, presque sans pousser un cri, et la punition dura jusqu'à 4 heures de l'après-midi. On leur infligea la torture spéciale des Simbas. On leur croisa les bras derrière le dos et on les attacha aux coudes. Leurs jambes furent croisées de même et attachées aux chevilles et aux genoux. Puis on passa une corde des coudes aux chevilles, faisant ainsi remonter les chevilles, forçant le corps à former un arc en arrière, dans une position extrêmement pénible. Pour la première fois, les prêtres pleurèrent de douleur. On versa de l'eau sur les nœuds pour les resserrer, plus tard on coupa les cordes et ils durent marcher jusqu'au bord de la rivière. Un Simba, à la porte de la pièce où les femmes étaient gardées, commentait avec animation les travaux. Les prêtres furent ensuite attaqués à la machette, tués et jetés à la rivière. Le garde simba fit circuler une jambe mutilée, obligeant les gens à la prendre en mains. Un enfant demanda quelle sorte d'animal c'était; sa mère lui répondit qu'elle n'en savait rien; «quelque chose de la forêt», ajouta-t-elle.

Pendant cette période d'« arrêts », les gardes devinrent plus brutaux envers leurs captives, sans doute pour se venger des défaites qu'ils avaient subies. Leurs rations furent réduites et elles n'avaient à boire que de l'eau de rivière. Elles n'avaient pas la permission de prier; une religieuse surprise les mains jointes fut brutalement frappée avec la hampe d'une lance et on lui dit: « Il n'y a qu'un seul Dieu, et c'est Lumumba. »

Le 31 mai 1965, les commandos étaient à Buta, à 8 kilomètres à peine de l'endroit où les femmes étaient cachées. Comme elles désiraient ardemment faire passer un message! Cela paraissait impossible. Les commandos avaient avancé le long de deux routes et ils cherchaient la troisième en direction de Banalia, espérant atteindre les Simbas et leurs otages qu'ils croyaient en fuite. A peu de distance de Buta, il existe un petit sentier insignifiant connu sous le nom de piste de Basali. C'est cette piste que descendirent les Simbas et leurs captives. Après avoir traversé un ruisseau, ils détruisirent le pont de troncs d'arbres, et lorsque les commandos arrivèrent au ruisseau, ils ne jugèrent pas utile d'aller plus loin. A moins d'un kilomètre de là, dix-neuf femmes attendaient avec anxiété. Elles entendaient leurs libérateurs possibles les appeler à l'aide de haut-parleurs; mais elles restaient dans un silence de mort, regardant les fusils de leurs ravisseurs braqués sur elles. Un faux mouvement à ce moment critique aurait provoqué la mort d'elles toutes.

Il semblait n'y avoir que peu d'espoir pour Margaret. Il semblait impossible qu'elle eût survécu au second massacre. Un Congolais, deux mois plus tard, découvrit

l'endroit où elles se trouvaient et en informa les commandos. Il les conduisit à travers la forêt et leur suggéra de ne pas tirer comme ils avaient l'habitude de le faire. Margaret, assise, regardait au-dehors de la hutte, attendait, guettait et se posait des questions, lorsque soudain, un peloton de soldats blancs surgit à ses yeux du sommet de la colline et une pluie de balles descendant la pente mit les Simbas en fuite. Margaret et ses compagnes fondirent en larmes, elles étaient libres.

Margaret avait subi deux expériences horribles, vécu sous la menace constante de la mort pendant dix mois; elle avait vu du sang versé, la haine et le sadisme déchaînés; cependant, alors qu'elle s'envolait vers son pays et sa famille, elle reconsacra sa vie à Dieu et au Congo.

Margaret Hayes a la foi d'une sainte, la compassion de Christ, et l'esprit d'une missionnaire. « Dès que la situation sera stabilisée au Congo, je désire retourner vers ceux que j'appelle mon peuple, car, en dépit de tout ce qui est arrivé, je sens que ma place est parmi ceux que je peux le mieux servir. Quand on s'est consacré à l'œuvre de Dieu, il n'y a pas de retour en arrière. » Comme c'est différent de la mentalité traditionnelle des Congolais qui tuent leurs ennemis par vengeance et les mangent de colère! Souvenez-vous du crocodile. Avec des missionnaires comme Margaret, l'enseignement du Christ: « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent » se répand peu à peu et fait que l'Eglise de Jésus-Christ s'établit.

La vie selon Christ a triomphé une fois de plus et triomphe encore. Bientôt le sang et la souffrance attachés à l'épopée de Margaret Hayes ne seront plus qu'un document de l'histoire, mais son amour et sa compassion vivront aussi longtemps que l'œuvre de la mission, car il n'est pas de retour en arrière pour ceux que l'amour du Christ a saisis.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de l'édition anglaise	7
Préface de l'édition française	9
I Le repaire des lions	11
II Les lions commencent à rugir	18
III La mort du premier missionnaire U. F. M. au Congo	24
IV Emprisonnés dans des casernes	33
V La délivrance miraculeuse	45
VI Un meurtre et quatre miracles	54
VII Au travail comme d'habitude	60
VIII Le journal d'Akéli	69
IX Opération sauvetage	77
X Répercussions des parachutages	84
XI Etranges voisins	89
XII Sauvés pour servir	95
XIII Elle ne put se sauver elle-même	110
XIV La voie douloureuse	117
XV Le bond des lions	131
XVI Pas de retour en arrière	141

La Mission en Territoires Non Evangélisés

travaille au Brésil, en Guinée britannique, en République dominicaine (Saint-Domingue), en France, en Haïti, en Côte d'Ivoire, à Java, chez les Papous, aussi bien qu'en République du Congo.

On peut obtenir des renseignements sur ces champs de mission auprès du General Secretary, Unevangelized Fields Mission, 9 Gunnersbury Avenue, London W. 5.

Revue : *Light and Life* (paraît chaque trimestre)
donne des nouvelles de tous les champs.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 26 JUILLET 1967
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DES
COOPÉRATIVES RÉUNIES
A LA CHAUX-DE-FONDS
SUISSE

LA PAIX AVEC DIEU, édition soignée	broché	7.—	8.50	80.—	425.—	1.75
Billy Graham,	relié	9.—	11.—	100.—	550.—	2.25
édition de poche (même texte)	broché	3.50	4.25	40.—	212.50	1.—
	relié	6.—	7.25	70.—	362.50	1.50
LE SECRET DU BONHEUR, éd. soignée	broché	5.50	6.75	65.—	337.50	1.50
Billy Graham,	relié	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—
édition de poche (même texte)	broché	3.—	3.75	35.—	187.50	0.75
	relié	5.50	6.75	65.—	337.50	1.50
LA RÉPONSE A NOS PROBLÈMES	broché	5.—	6.—	60.—	300.—	1.25
Billy Graham	relié	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—
UN MONDE EN FLAMMES	broché	8.75	10.50	100.—	525.—	2.25
Billy Graham	relié	12.—	14.50	140.—	725.—	3.—
ÉPOPEE AU CONGO						
David W. Truby	broché	6.—	7.25	70.—	362.50	1.50
PARDONNE-LEUR						
J.-E. Church	broché	5.50	6.75	65.—	337.50	1.50
BILLY GRAHAM						
Évangéliste du XX ^e siècle	broché	2.—	2.50	22.50	125.—	0.50
Boris Decorvet, pasteur						
L'AVENTURE DE LA FOI. Biographie de Hudson Taylor	broché	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—
Howard Taylor						
PASSION POUR L'EXTRAORDINAIRE						
Leslie T. Lyall	broché	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—
SOUVIENS-TOI						
Eugène Bersier, pasteur	broché	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—
TÉMOIGNAGES						
Divers auteurs	broché	6.—	7.25	70.—	362.50	1.50
LE SAINT-ESPRIT						
Gustave Tophel, pasteur	broché	5.—	6.—	60.—	300.—	1.25
A TOUTE CRÉATURE	broché	5.50	6.75	65.—	337.50	1.50
Booth, Coillard, Studd, Taylor	relié	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—
LES ADIEUX	broché	6.—	7.25	70.—	362.50	1.50
Adolphe Monod	relié	8.—	9.75	92.50	487.50	2.—
PAGES CHOISIES	broché	7.—	8.50	80.—	425.—	1.75
Adolphe Monod	relié	9.—	11.—	100.—	550.—	2.25
SAINT PAUL (5 discours)	broché	5.—	6.—	60.—	300.—	1.25
Adolphe Monod	relié	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—
LA PASSION DES AMES						
D ^r Oswald Smith	broché	4.50	5.50	50.—	275.—	1.25
LA PAGE IMPRIMÉE, G. Verwer	broché	3.—	3.75	35.—	187.50	0.75
AMBASSADEURS DE CHRIST						
Cable et French	broché	4.50	5.50	50.—	275.—	1.25
(traduction M ^{me} Wargenau)	relié	6.—	7.25	70.—	362.50	1.50
LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST						
ET L'ÉVANGÉLISATION	broché	3.75	4.50	42.50	225.—	1.—
R. Saillens	relié	6.—	7.25	70.—	362.50	1.50
LA MARCHÉ DANS L'OBÉISSANCE						
ET DANS L'AMOUR						
Commentaire sur les Epîtres de Jean						
Pasteur Albert Nicole	broché	9.50	11.50	110.—	575.—	2.50
DIEU DIRIGE MES AFFAIRES						
Biographie de R.-G. Letourneau	broché					
Edition V. E., Monnetier-Mornex						

En vente chez votre libraire ou à l'une des adresses qui figurent sur la dernière page de la couverture.



L'AVENTURE DE LA FOI

Biographie de Hudson Taylor,
pionnier missionnaire en Chine.

Le fondateur de la Mission à l'intérieur de la Chine (actuellement connue sous le nom d'*Union Missionnaire d'Outre-mer*), le médecin J. Hudson Taylor, était un homme de foi rempli du Saint-Esprit, entièrement consacré à Dieu, et toujours prêt à obéir à son appel. Il était caractérisé par un renoncement absolu à lui-même, une compassion profonde, une rare puissance dans la prière, une merveilleuse faculté d'organisation; esprit plein d'initiative, d'une persévérance infatigable, il avait un ascendant étonnant sur ses semblables et, avec cela, l'humilité d'un petit enfant.

Professeur Warneck.



En vente chez votre libraire ou à l'une des adresses suivantes.

SUISSE: Éditions des Groupes Missionnaires
2117 La Côte-aux-Fées (Neuchâtel)

FRANCE: Groupes Missionnaires de France
Rue du Planet 36 ter, F. 74 Annemasse (Hte-Savoie)

BELGIQUE: Dépôt des Éditions G. M.
847, avenue de la Reine, Bruxelles 2

AFRIQUE: Radio ELWA
P. O. Box 192, Monrovia, Libéria